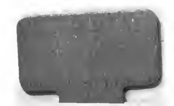
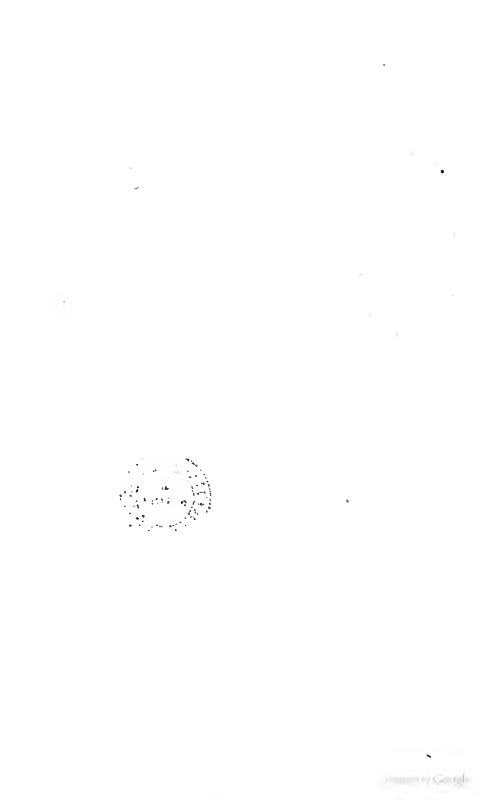

VITT EMANUELE III



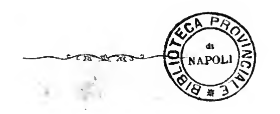


LE MYTHE
DE VOTAN

ÉTUDE SUR LES ORIGINES ASIATIQUES
DE LA CIVILISATION AMÉRICAINE

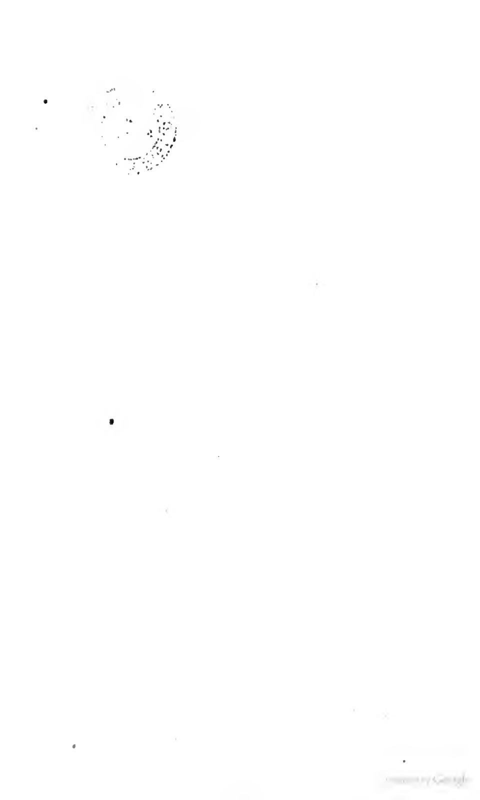
PAR

H. DE CHARENCEY.



ALENÇON
IMPRIMERIE DE E. DE BROISE
PLACE D'ARMES.
—
1871







AVANT-PROPOS.

L'étude des langues, civilisations, monuments de l'Egypte et de l'Antique Orient a fait depuis quelques années de merveilleux progrès; et la science moderne a, pour ainsi dire, découvert à nouveau ce monde mystérieux que nous ne connaiſſions que par les relations, toujours superficielles, souvent aſſez peu exactes des écrivains de l'antiquité claſſique. Toute autre semble avoir été la deſtinée des études Américaines; malgré les efforts de pluſieurs érudits, au premier rang desquels brille un de nos compatriotes qui longtemps habita le Nouveau Monde, elles sont restées l'objet de l'indifférence, l'on pourrait presque ajouter de la défaveur du public. Il semble qu'elles n'aient pu parvenir à s'acclimater parmi nous. Un tel état de choses nous paraît profondément regrettable et le Monde occidental offre à nos investigations, une mine non moins féconde peut-être, non moins inépuiſable que l'Asie.

Déjà, l'illuſtre de Humboldt (1) avec sa pénétration habituelle, avait signalé les nombreux points de contact que sous le rapport de leur système de calendrier, de pluſieurs données de leur mythologie, les Mexicains offrent avec les races de l'Extrême Orient. Notre rôle à nous sera plus modeſte. Prenant pour objet spécial

(1) *Vue des Cordilières et Monuments des peuples Indigènes de l'Amérique*, par Alexandre de Humboldt; Paris, 1813.

de nos recherches, les légendes hiſtoriques des peuples de la nouvelle Espagne, nous nous efforcerons d'établir leur filiation Aſiatique. L'on pourra juger par là, du peu de fondement de ces hypothèſes imaginées pour soutenir l'origine autochthone des civiliſations du Nouveau-Monde.

Leur source primitive, nous le pouvons dire hardiment, doit, à notre avis, être cherchée dans les régions de l'Asie Occidentale qui furent non seulement le berceau de la race humaine, mais encore le premier foyer des sciences et des arts. Nous nous bornerons aujourd'hui à l'étude du Mythe de Votan, héros très-probablement fabuleux, mais sous le nom duquel eſt perſonnifiée une des ères les plus antiques de la civilisation dans les régions du centre Amérique. Nous nous eſtimerions heureux si ce travail pouvait, aux yeux du lecteur, ne point paraître dénué de tout intérêt, s'il parvenait à lui inspirer le goût de ces choses Américaines, si peu répandu encore parmi nous.

Qu'il nous soit, avant d'entrer en matière, permis d'adreſſer ici l'expreſſion de notre gratitude à deux Américaniſtes français, dont la bienveillance nous a été si utile: MM. Léonce Angrand, ancien consul de France à Guatémala, qui a bien voulu nous prêter le concours de son expérience et de ses lumières, et l'abbé Braſſeur de Bourbourg, lequel tint libéralement à notre diſposition les reſſources de sa riche et précieuse bibliothèque.

LE MYTHE

DE VOTAN.

I

Votan, personnage plus ou moins mythique et dont les traditions indigènes, célèbrent à la fois la sagesse et la valeur (1), personnifie une ère de civilisation, sinon absolument primitive, du moins fort ancienne (2), chez les riverains du Tabasco et de l'Uzumacinta. Souverain d'un peuple appelé « les *Chanes* ou *Chans* », terme Tzendale signifiant « serpents » et qu'Ordôñez traduit pour plus d'exactitude, par le solécisme « los Culebras » (3), il serait au dire de la plupart des narrateurs venu de l'autre côté de la mer des Antilles (4). Vingt ou plutôt dix-neuf chefs inférieurs, et placés sous ses ordres, commandaient aux émigrants.

Ordoñez, d'ailleurs suivi en cela par Cabrera, leur assigne pour premier séjour, la mystérieuse terre de *Valum-Votan.*

Quoiqu'il en soit le chef Américain ne tarda pas à ranger sous sa domination toutes les contrées voisines. Il soumit,

(1) *Geografia de la republica de Guatémala*, parte cuarta p. 76 (Guatemala 1868).

(2) *Histoire des nations civilisées du Mexique* par M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg; t. I; liv. 1er; chap. 2e; p. 43. (Paris 1857.)

(3) Manuscrit d'Ordoñez *(Historia de la creacion del cielo y de la tierra)*; p. 1, 7, 22, 63, 101, etc. (de la collection Brasseur de Bourbourg).

(4) Ordoñez, Ms; p. 116. — Cabrera, *description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenque*, p. 76, — *Hist. des nations civil.*; t. I; liv. 1er; chap. 2e; p. 68.

soit par force, soit par ruse à ses lois, les tribus sauvages qui vivaient dans les forêts, leur enseigna les premiers éléments de l'art agricole, spécialement la culture du maïs et du cotonnier.

Les Indiens du centre Amérique doivent au même personnage, la connaissance du calendrier et l'art de mesurer le temps.

Bientôt de nouveaux émigrants vinrent se joindre aux sujets de Votan. On les appelait *Tzéquils* ou *Nahuatlaques*. Le premier de ces termes signifie « jupon, robe de dessous, » (1) en langue Tzendale, et il leur fut donné soit à cause de l'ampleur de leurs vêtements, soit plutôt, ainsi que le prétend Cabrera, à cause de ce système religieux dont fait partie le *Nagualisme* (2) ou croyance au *Nagual*, et qui aurait trouvé en eux ses plus ardents propagateurs. L'on conçoit donc sans peine que Votan ait reçu de ces étrangers, d'utiles leçons en ce qui concerne la théologie et la politique.

Grâce aux lumières qu'il leur emprunta, il devint non-seulement un législateur éminent, célèbre par ses édits pleins de sagesse, et le fondateur de la société civile qu'il répartit en classes distinctes ayant chacune, leurs attributions bien tranchées, mais encore un réformateur religieux. Il aurait même enseigné, rapporte une tradition dont l'authenticité semble bien douteuse, la croyance à un dieu unique. M. l'abbé Brasseur fait dater de l'arrivée des Tzéquils, la fondation véritable du puissant empire Palenquéen. En tout cas, les nouveaux venus étaient montés

(1) *Descript. of the ruins* par Cabrera ; p. 89.

(2) C'est une forme de la Zoölâtrie très en vigueur chez certaines populations du Nouveau-Monde, une sorte de consécration de l'homme au *Nagual* ou à la divinité, incarnée pour ainsi dire, sous l'apparence d'un animal. Quant aux *Tzéquils*, il serait difficile de ne les pas identifier avec ces colons appelés *Nahoas, Olmèques, etc.*, par les écrivains Espagnols et qui vinrent, eux aussi, par le golfe de Mexique, apporter à la Nouvelle-Espagne, le culte de *Quetzalcohuatl*.

sur de grandes barques, et d'après les récits que nous a conservés Ordoñez, parlaient la langue *Nahuatle*, c'est-à-dire, soit le Mexicain proprement dit, soit un dialecte plus ou moins archaïque de cet idiôme. Cela s'accorderait du reste avec ce que dit Cabrera, qu'en langue Chiapanèque, *Tzéquil* signifie un Mexicain. (1).

Après un premier moment de stupeur causé par la présence de ces colons, les sujets de Votan se décidèrent à les accueillir fraternellement et leur donnèrent même leurs filles pour épouses. Ordoñez va jusqu'à nous citer, d'après la relation écrite par Votan en personne, le nom du premier chef Tzéquil qui se maria dans sa nouvelle patrie. C'était nous dit-il, *Mantorado* ou mieux *Martorado* (2). Son exemple fut bientôt suivi par un autre chef appelé *Caxquito*, puis par leurs autres collègues. On remarquera que les deux noms propres cités par Ordoñez, ont une physionomie passablement Castillane et qu'ils ne semblent pas plus Mexicains que Yucatèques.

Si l'on en croit la légende, Votan entreprit, dans le cours de sa longue carrière, quatre voyages au pays d'où étaient venus ces étrangers. On pourrait le comparer à Pythagore, allant au loin se perfectionner dans la sagesse et l'art de diriger les hommes.

M. l'abbé Brasseur nous apprend qu'au retour de ses pérégrinations, Votan trouva son peuple en proie à la discorde. Les Tzéquils avaient profité de l'absence du chef, pour usurper une partie de l'autorité. Le désir de mettre fin

(1) Nous ne saurions partager sur ce point, l'opinion de nos savants prédécesseurs. Les *Nahoas* venus d'Orient importèrent sans doute de nouveaux éléments de civilisation au Mexique. Nous ne pensons pas qu'ils fussent de race Mexicaine. Cette dernière parle un idiôme apparenté à celui de plusieurs tribus du Nord-Ouest, par exemple le *Shoshone*, le *Comanche*, peut-être même le *Padouca*. Tout semble indiquer que les Mexicains sont arrivés par le Nord et en suivant la voie de terre, dans la Nouvelle-Espagne. Seulement les Chiapanèques dûrent facilement confondre les deux migrations, car par rapport à leur pays, elles venaient toutes les deux du Septentrion.

(2) Ordoñez, Ms. p. 122.

à de tels désordres sans effusion de sang, décida le prudent monarque à partager ses états en quatre royaumes secondaires, celui de *Na-Chan* dont il garda la souveraineté pour lui-même et les trois états vassaux de Yucatan, Guatémala et *Tulhà*. Ce dernier fut même confié à des chefs de race Tzéquile.

L'on s'accorde généralement à identifier, à tort peut être, l'empire Votanide avec celui qui porte le nom de *Xibalba* dans les traditions Quichées et de *Xibalbay* dans celles des Cakchiquels.

Le monarque Américain aurait en outre écrit ou fait écrire l'histoire de sa vie et des grandes choses qu'il avait accomplies. Nuñez de la Vega, Ordoñez et d'après ce dernier, Cabrera donnent chacun, une version plus ou moins complète du mémoire rédigé à ce propos par Votan, et dans laquelle ils semblent avoir d'autant plus librement interprété le texte primitif, que sans doute, ils le comprenaient assez mal. Rivero et Tschudi, nous représentent cet ouvrage (1) comme gravé sur pierre, en caractères hiéroglyphiques et en langue Tzendale ou Tzeldale. Sur l'ordre de Votan, il aurait été conservé dans une maison ou temple situé sur une éminence, non loin de la rivière de Huéhuétan. C'est ce cours d'eau qui avant de se jeter dans le Pacifique, arrose la fertile vallée de Soconusco. Tous ces détails ne font point partie de la légende primitive et il est clair que nos auteurs confondent les récits concernant le manuscrit votanide avec ceux qui se rapportent à la maison ténébreuse, dont nous parlerons tout à l'heure. Quoiqu'il en soit, voici les propres paroles de Nuñez. « Votan (2) le 3ᵉ des person- « nages marqués sur le calendrier (des peuples d'Oaxaca), « énumère dans un recueil historique, écrit en langue

(1) *Antigüedades Peruanas* por Mariano-Eduardo de Rivero y dʳ Juan Diego de Tschudi; p. 4 et suiv. (Viena; 1851.)

(2) *Constituciones diœcesanas del Obispado de Chiappa, hechas y ordenadas por su Señoria illustriss el Señor* O. F. R. Francisco Nuñez de la Vega, Roma MDCCII; p. 9 et suiv.

« Indienne, tous les pays et nations qu'il a visités, et il y a « jusqu'à ce jour, dans la région de *Téopixca*, une race dite « des Votans. Il s'intitule « seigneur du bois creux » que l'on « appelle *Tépanaguaste* (1), et raconte qu'il vit le grand « édifice (2), que les hommes par le conseil de leur aïeul « commun, élevèrent (3), depuis la terre jusqu'au ciel, qu'il « est le premier homme envoyé par Dieu, pour diviser et « partager cette terre des Indes, et que là où il vit le grand « édifice (ou la grande muraille) (4), près de laquelle Dieu « donna à chaque peuple son idiôme particulier. Il ajoute « qu'il se rendit à *Huéhuéta* (5), qui est une localité du « Soconusco et qu'il y porta des Tapirs (dantas) et de grands « trésors dans une maison triste et obscure (6), qu'il cons- « truisit en soufflant à plusieurs reprises (7), et nomma une « dame avec des *Tapianes* (8), pour le garder. »

Nous avons trouvé dans les *Papeles sueltos* d'Ordoñez, probablement extraits de la *Probanza de Votan* et que M. l'Abbé Brasseur a bien voulu mettre à notre disposition. la version suivante, un peu plus détaillée que la précédente et que nous reproduisons intégralement.

« Ce gentil (Votan) écrivit un recueil sur l'origine des « Indiens. Le principal argument se réduit à prouver qu'il « est de la race des serpents (Culebras), qu'il tire son origine

(1) C'est le *Tun* ou tambour sacré des Yucatèques ; le *Téponaztli* des Mexicains. Peut-être existait-il une forme dialectique *tépanahuastli*, d'où le terme employé par Nuñez.

(2) La « tour de Babel » nous dit Nuñez.

(3) *Noë* ajoute le même auteur.

(4) Le texte Espagnol porte « Viò pared grande. »

(5) Ce mot signifie en Mexicain *Cité des vieillards.*

(6) Nous rendons par ces deux adjectifs, l'expression Espagnole intraduisible *lobrega* et qui correspondrait assez exactement à l'Anglais *mourning.* M. l'Abbé Brasseur traduit par « maison ténébreuse. »

(7) Le texte Espagnol porte « que fabricò a soplos. »

(8) Le mot est mal écrit. Il aurait fallu au moins *Tlapianes*, qui en Mexicain vent dire « des gardiens », du verbe *Tlapia* garder.

« de *Chivim*, qu'il est le premier homme, envoyé par Dieu, « en cette région, pour partager et peupler ces terres, qu'au- « jourd'hui nous appelons *Amérique*. Il indique la route « qu'il suivit et ajoute qu'après s'être établi dans ce dernier « pays, il fit divers voyages à *Chivim*, qu'il alla en Espagne, « à Rome et à Jérusalem, (1) qu'il vit le grand temple de « Jérusalem, et de là passa en Babylonie où il vit les ruines « d'un grand édifice, que les hommes (par ordre de Noë) (2) « construisirent pour s'élever jusqu'au ciel, et que les hom- « mes avec lesquels il conversa, l'assurèrent que cet édifice « ou tour fut l'endroit où Dieu donna à chaque famille un « idiome distinct. Il fixe l'époque de la transmigration des « Indiens en Amérique, nous fait connaitre l'endroit où les « Mexicains eurent leur premier établissement, qui est à la « frontière de Cuidad-Réal où les Espagnols trouvèrent des « hommes de cette nation qui y habitent encore aujourd'hui, « à l'endroit appelé *Barrio de Cerillo*. » Notre auteur ajoute que d'autres renseignements fournis par les traditions indiennes auront pour effet d'élucider l'histoire profane, et même quelques passages de l'histoire sacrée.

Il nous reste à donner le passage de Cabrera, relatif au manuscrit renfermant l'histoire de Votan. Très probablement, ce dernier auteur tire ce qu'il nous raconte à ce sujet du deuxième volume d'Ordoñez, intitulé *Probanza de Votan*. On sait que cet ouvrage est, soit resté inachevé, soit aujourd'hui perdu. En tous cas, la nouvelle version contient quelques renseignements de plus que les deux précédentes. (3)

« Au sommet de la première page, les deux continents

(1) Peut-être n'est-il pas inutile de faire observer que ces noms ne se trouvaient certainement point dans le manuscrit Tzendale. L'auteur identifie à sa guise, les localités qui peuvent y être mentionnées.

(2) Ceci est ajouté par l'écrivain de Ciudad-Réal. On ne saurait douter, au reste, que la tradition de la tour de Babel n'ait été portée en Amérique bien avant la conquête Espagnole. Voyez *hist. des nations civil. du Mexique*; t. I; liv, 2e, chap. 1er; p. 153. — Liv. 3e; chap. 3e; p. 303 et notes; p. 433.

(3) *Description of the ruins, etc.*; p. 33.

« sont pointés, en différentes couleurs, dans deux petits « carrés, placés aux angles et parallèlement l'un à l'autre. « L'un d'eux représentant l'Europe, l'Asie et l'Afrique se « trouve marqué par deux larges S (1) (SS), sur les bras « supérieurs des deux barres, tirés des angles opposés de « chaque carré, et ayant leur point d'union dans le centre. « Celui qui représente l'Amérique a deux S (∽) placées hori- « zontalement sur les barres, mais je ne suis pas sûr si c'est « sur les barres supérieure ou inférieure. Je présume néan- « moins que c'est sur cette dernière. Lorsqu'il veut parler « des localités qu'il a visitées dans l'ancien continent, l'auteur « les marque à la marge de chaque chapitre d'un S droit; « lorsqu'il s'agit du nouveau, il emploie le S horizontal (∽). « Entre ces carrés se trouve le titre de son histoire, *preuve* « *que je suis un serpent*. La justesse de ce titre, il le prouve « dans le contenu de son mémoire, en disant qu'il est un « serpent, parce qu'il est un *Chivim*. Il établit qu'il conduisit « sept familles de *Valum-Votan* à ce continent et leur assigna « des terres; qu'il est lui-même le troisième des *Votans*, « qu'il s'était résolu de voyager jusqu'à ce qu'il arrivât à la « racine des cieux, afin de retrouver ses parents les serpents « et de se faire reconnaître d'eux, qu'il fit quatre voyages « de *Valum-Votan* (2) à *Valum-Chivim* (3) et quatre fois de

(1) C'est le signe S de l'alphabet Yucatèque, lequel, d'après Landa correspondrait phonétiquement à notre N.

(2) *Valum-Votan*, qui signifie litt. en Tzendale « terre de Votan » est aujourd'hui encore le nom donné à une ville ruinée, située à 2 lieues de *Téopixca* et à 7 lieues environ de Cuidad-Réal de Chiapas. On ne saurait guères douter que ce ne soit la localité mentionnée par Cabrera, et le premier berceau de la puissance Votanide. — Voir *Popol vuh, le livre sacré*, par M. l'abbé Brasseur; *dissertation sur les mythes de l'antiquité Américaine*; § v; p. 88 (en note); Paris 1861.

(3) M. l'Abbé Brasseur déclare ignorer la signification de ce terme. Nous avions pensé d'abord que *Valum Chivim* voulait simplement dire « la terre du côté d'Imos » et ce personnage étant donné comme l'aïeul de Votan, par extension « la terre des aïeux, des ancêtres. » En effet *Valum* a le sens de *terre* en Tzendale; *chi* est dans la plupart des dialectes du groupe Mam-Huastèque, notre préposition *à, vers, dans*. Quant au *V*, il aurait pu être

« *Valum-Chivim* à *Valum-Votan*, qu'il arriva en Espagne « et de là se rendit à Rome, qu'il vit la grande maison de « Dieu que l'on contruisait, qu'il alla par la route que ses « frères, les serpents avaient tracée, qu'il y laissa des signes, « et y passa par la maison des treize serpents. Il rapporte « encore que, revenant d'un de ses voyages, il trouva sept « autres familles de la nation Tzéquile, qui se réunirent aux « anciens habitants et les reconnurent pour être de la même « origine qu'eux, c'est-à-dire des serpents. Il parle de l'en- « droit où ils construisirent leur première ville, appelée *Tzé- « quil*, (1) du nom de ses fondateurs. Il enseigna, dit-il à ces « derniers, toutes sortes de raffinements en ce qui concerne « le service de table, les nappes, bassins, coupes et ser- « viettes ; ceux-ci en retour lui communiquèrent la connais- « sance de Dieu et de son culte, les premières notions de « ce qu'est un monarque, et de l'obéissance qui lui est due. « Enfin, toutes les familles réunies choisirent Votan pour « leur chef. »

D'après la tradition conservée par Nuñez, le même per-

considéré comme euphonique, ainsi qu'il l'est dans le Quiché *Avoyoual*, ta colère, pour *Aoyoual*. De plus longues réflexions nous portèrent à faire de *Valum-Chivim*, le pays des *Chives* ou *Xibes*, très-probablement les Nahoas Orientaux, maîtres du pays de *Xibalba*; (contract. pour *Xib-baalba*; c'est-à-dire en Maya, le patrimoine des hommes, des guerriers ou des *Xibes*). C'est dans le territoire de ces peuples que se trouvait *Palenqué*, lequel pourrait bien correspondre exactement au *Valum-Chivim* de la légende.

(1) Très-probablement *Ciudad-Réal de Chiapas*. Un des faubourgs de cette ville portait encore du temps de Cabrera et porte même peut-être aujourd'hui le nom de *Tzéquil*. Ordoñez donne à la métropole des Tzéquils, le nom de *Tulhà* ou *Tula*. Ce terme signifie en Mexicain « la joncheraie, la cité du jonc ou des herbes marécageuses. » Les noms de *Gowel* et de *Huey Zacatlan* appliqués par les Tzendales et les Mexicains modernes à cette même capitale du Chiapas, ont une signification à peu près identique. C'est donc bien à tort, suivant nous, qu'Ordoñez prétend assimiler *Tulhà* aux ruines d'Ococingo. Rappelons toutefois qu'il ne se trouve point de joncs à Ciudad-Réal, ville située sur la hauteur, et que le Mexicain créole *Zacate* désigne le foin, les herbes propres à donner du fourrage, non les plantes marécageuses. Très-probablement *Ciudad-Réal* n'aura pris ce nom de *Tula* qu'en souvenir de quelqu'autre cité du même nom, plus ancienne et située dans des plaines marécageuses.

sonnage aurait, ainsi que nous l'avons vu, élevé par la force de son souffle, le sanctuaire appelé « Casa lobrega, » sur les bords de la rivière de *Huéhuétan*, dans le riante vallée de Soconusco. Cette légende, suivant l'Evêque de Chiapas ferait allusion à la rapidité avec laquelle l'édifice fut construit. M. l'Abbé Brasseur pense, et certainement, avec toute raison, qu'il y a ici faute du traducteur. Il s'agirait simplement d'un temple élevé à *Ik*, le vent ou le souffle. C'était le nom donné au génie du 2e jour du mois, considéré comme prédécesseur de Votan. Le civilisateur Américain en confia la garde à une prêtresse de naissance distinguée, assistée d'un certain nombre d'Indiens d'extraction plébéienne. Ces derniers devaient, pour plus de sûreté, être renouvelés tous les ans. Les réglements établis par Votan furent, dit-on, scrupuleusement respectés jusqu'au temps de Nuñez de la Véga. Alors on retira de sa cachette, le trésor déposé en cet endroit par le fabuleux héros. Il fut livré au prélat, par la prêtresse elle-même, ainsi que par les Tlapianes ou gardiens. Il se composait « de figures des antiques gentils Indiens, qui sont « marqués dans le calendrier, nous dit Nuñez, sculptés en « *Chalchihuitl* (1) (jade). Elles se trouvaient avec quelques « autres figures symboliques, renfermées dans une salle spé- « ciale. Le même trésor comprenait en outre des vases de « terre cuite de grande dimension. Le tout fut brûlé publique- « ment, « sur la place publique de Huéhuétan, quand nous « fimes, ajoute l'Evêque, notre visite pastorale, l'an 1691. » En tout cas, l'on ne pouvait point détruire les tapirs, portés, dit la légende, par Votan, près de la rivière de Soconusco, de la même manière que son trésor. Ces pachydermes se multiplièrent rapidement dans leur nouveau séjour et, depuis lors, n'ont point cessé d'y prospérer.

M. l'Abbé Brasseur s'étayant de l'opinion de Carillo, lequel reconnaît l'origine antique de la plupart des danses en vigueur de nos jours encore chez les Indiens, regarde Votan

(1) *Piedras verdes mazisas* porte le texte Espagnol.

comme l'inventeur du ballet appelé *Zayi*, litt. tapir. Ce nom même ne renfermerait-il point une allusion aux animaux sacrés dont nous venons de parler?

Du reste, un personnage tel que celui qui fait l'objet du présent travail, résumant sous son nom, toute une longue période de civilisation, doit nécessairement être présenté comme un grand constructeur de villes. Remonter jusqu'aux temps Votanides a été un honneur que briguèrent les plus antiques, les plus illustres cités du Centre-Amérique. C'était pour elles, un titre de gloire et de noblesse et elles déclaraient par là que leur origine se perdait dans la nuit des temps.

Ordoñez ne mentionne que *Na-Chan* comme ayant été fondée par Votan. Ce nom signifie en Tzendale « ville » ou « demeure des serpents. » Ce devait être à coup sûr, la métropole des états gouvernés par le prophète Américain, et la plupart des auteurs l'assimilent à Palenqué. Quant à *Tulhà* qu'il appelle également *Ococingo* ou le premier *Culhuacan*, ce serait sans doute aux émigrants Tzéquils qu'il devrait l'existence.

M. l'Abbé Brasseur donne la liste suivante des cités d'origine Votanide. D'abord vient *Na-Chan*, regardée comme la plus ancienne de toutes et que le chef Américain aurait bâtie peu après son arrivée sur le continent, alors que désireux d'explorer le pays, il remontait en barque, le cours de l'Uzumacinta. Ensuite nous trouvons *Tulhà* ou mieux *Tula; Ghowel*, non loin de Cuidad-Réal de Chiapas; (1) *Chiquimulà* dans le pays de Guatémala; peut-être même *Huéhuétan*, l'antique métropole du Soconusco, et *Mayapan*, la capitale du Yucatan. Pour ces deux dernières, plus peut-être encore que pour les précédentes, l'on aurait lieu de douter. *Huéhuétan*, litt. la cité des vieillards, pourrait bien devoir sa naissance aux successeurs de Votan, non à ce prince lui-même, qui se serait contenté d'ériger en cette région, un temple à

(1) *Gowel* et *Ciudad-Réal* semblent, nous l'avons vu tout à l'heure, n'être que les deux noms, l'un Tzendale, l'autre Castillan d'une seule et même cité.

Ik. Quant à Mayapan, toutes les traditions, tous les écrivains du Yucatan sont d'accord à indiquer Zamnà, le roi prophète, le civilisateur de la Péninsule, comme son vrai fondateur.

La liste donnée par l'auteur de la géographie de Guatémala est plus courte et ne comprend que *Na-Chan* ou *Culhuacan*, près de Palenqué; *Huéhuétan* ou *Huéhuétlan*, dans le Soconusco; *Zacatlan* ou *Huey Zacatlan*, identique à *Ghowel* ou *Ciudad-Réal* de Chiapas; *Utatlan* ou *Gumarcaah*, antique métropole du pays Quiché; *Chiquimulà* et enfin *Copan* ou *Copantl*, dont il subsiste aujourd'hui encore de magnifiques débris. Toutefois, ajoute notre auteur, Votan édifia encore une foule d'autres cités dont les ruines même ont disparu. Nous ne nous occuperons point ici de la détermination exacte des localités dont il vient d'être question, puis qu'elle doit faire l'objet d'un prochain travail. Ajoutons enfin que le chef Américain termina sa carrière politique en retournant aux lieux d'où il était venu, et depuis ce temps là, on n'a plus entendu parler de lui.

Quoiqu'il en soit, le nom de ce civilisateur resta longtemps, même après la conquête, un objet de respect pour la race indigène. « Les Indiens vénèrent beaucoup ce Votan, « dit Nuñez, et dans quelques provinces, lui donnent le « nom de *Corazon* (cœur). M. l'Abbé Brasseur affirme d'après « Burgoa, que « des temples lui furent après sa mort, élevés » « sous le titre de cœur du royaume, cœur du peuple. » Plusieurs des bas-reliefs sculptés sur les murs des temples de Palenqué semblent avoir trait à l'histoire du personnage en question. Le sujet même du fameux bas-relief de la croix ne serait autre chose que l'Apothéose de Votan. L'on y voit un prêtre revêtu d'ornements sacerdotaux et élevant vers un oiseau fantastique, symbole de *Hunab-Ku*, (1) litt. « le seul « saint ou le caché; » la plus grande des divinités du Pan-

(1) *Actes de la Société philologique*, n° 3 (essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription Palenquéenne). — Année 1870.

théon Yucatèque, une sorte de petit monstre ou de figure hideuse. Il conviendrait de voir dans ce dernier, Votan lui-même promu aux honneurs de l'apothéose. Landa fait observer que les Yucatèques représentaient toujours leurs anges et génies sous des formes épouvantables (1); c'était sans doute un effet de la crainte que ceux-ci leur inspiraient. D'ailleurs, ainsi que l'on peut s'en assurer par l'inspection des belles photographies qu'a rapportées M. Charnay, le personnage offert à *Hunab-Ku* porte gravé sur son bras, le signe S. C'est par excellence, on vient de le dire, le symbole de Votan.

M. l'abbé Brasseur ferait également remonter soit à Votan (2), soit à quelqu'un de ses successeurs, mais sans nous dire d'après quelle autorité, le culte religieux dont le mont *Escurruchan* ou *Eschcurruchan* (3), se trouvait l'objet. Situé vers le N. E. de *Cahabon*, et à une distance de 30 ou 40 lieues de cette localité, il était au pied de la lettre, adoré des Indiens, en qualité de « divinité des montagnes. » Sur le sommet de la montagne, au milieu d'un emplacement nivelé, soigneusement balayé et entouré d'une palissade circulaire en bois, brûlait un brasier. Le feu (4) y restait perpétuellement allumé et de la sorte, il était facile aux voyageurs d'honorer le dieu au moyen d'une offrande de copal que l'on jetait dans les flammes. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici que la gomme copal jouait dans les cérémonies des peuples de la nouvelle Espagne, le même rôle que l'encens dans celles des catholiques. Quoiqu'il en

(1) *Del principio y fundacion* etc., etc. *de Ytzmal, Sacada de la primera parte de la obra del padre lizana*; p. 357 (en note); à la suite de la *Relacion de las Cosas de Yucatan de Diego de Landa*, publié par M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg; Paris, 1864.

(2) *Hist. des nations civil. du Mexique*; t. I; liv. 1er; chap. 3e; p. 75.

(3) Visaguttiere, *Historia de la conquista de el Itza*; lib. III; chap. 1er; p. 151 et 152. (Madrid, 1701.)

(4) *Historia de Yucathan, compuesta* por el. M. R. P. FR. Lopez de Cogolludo, lib. 4e; cap. Ve, p. 185 (Madrid 1688).

soit, aujourd'hui encore nul indigène ne passerait, nous dit M. l'abbé Brasseur, au pied de la montagne sans la gravir et brûler quelques grains de copal sur l'autel rustique dédié au génie tutélaire de ces lieux.

Nuñez nous apprend que la race des Votans se perpétua pendant une longue suite de siècles, puisque, de son temps, il en subsistait encore des représentants à *Téopixca* ou *Téopisca*, dans le pays d'Oaxaca. Ce serait une chose intéressante que de rechercher si par hasard, cette famille n'existerait point encore. Une fortune analogue fut réservée au nom et peut-être même à la race des sujets du monarque Américain et il est bien certain qu'au milieu du siècle dernier, le titre de *Chanes* ou serpents était encore porté par une tribu Lacandonne fixée aux environs de Palenqué (1).

L'auteur de la géographie de Guatémala nous représente les successeurs du législateur Américain, étendant leur domination sur la plus grande partie du Centre-Amérique, Yucatan, Chiapas, Guatémala, Honduras, partie des Etats de saint Salvador et d'Oaxaca. Ils partagent ces vastes contrées en treize provinces feudataires dont les chefs formaient le conseil du monarque Palenquéen. Ce dernier détail est emprunté au livre sacré, lequel mentionne en effet le conseil des treize princes Xibalbaïdes dont deux seulement semblent avoir effectivement exercé le pouvoir suprême (2). Mais l'empire de Xibalba peut-il être d'une façon absolue, assimilé à celui de Votan? La chose est pour fort douteuse, au moins en ce qui concerne la période primitive. *Valum-Votan* situé dans l'intérieur du Chiapas doit être sans aucun doute, considéré comme le foyer le plus antique de la civilisation Votanide. Au contraire *Xibalba* ou *Palenqué* situé, bien plus à l'Est, aurait été fondé soit par les Yucatèques, soit plus probablement par les Nahoas Orientaux. Par la suite des temps, cette cité put passer sous la

(1) *Pop. vuh, dissert.*; § IV; p. 68 (en note).

(2) *Pop. vuh*; 2e partie; chap. 1er; p. 73.

domination des Votans, dont les états semblent effectivement s'être étendus d'une mer à l'autre.

Nous ne nous étendrons point sur les prouesses et conquêtes attribuées par Nuñez aux dix-sept successeurs de Votan. Ces personnages qui n'appartiennent nullement à l'histoire positive ont un caractère purement astronomique. Ce sont simplement les génies des jours du mois dont ils portent les noms.

Cependant l'heure de la décadence finit par sonner pour l'Empire fondé par le héros Américain. Ordoñez voit dans cet évènement, une suite de la révolte des Tzéquils de race Carthaginoise établis à Tulhà. C'est ce qui força une partie de la population Palenquéenne à émigrer dans diverses directions. Les bannis auraient alors fondé sur les hauts plateaux de l'Anahuac, deux cités, l'une du nom de *Tulan*, l'autre appelée *Culhuacan,* en mémoire des villes qu'ils avaient dû abandonner.

L'auteur de la *geografia de Guatémala* qui ne fait nulle mention de l'arrivée des Tzéquils, assigne des causes plus générales à la chute du prétendu empire Palenquéen. Après avoir longtemps brillé d'un vif éclat, il aurait succombé sous le poids des guerres intestines, de la corruption des antiques usages, de l'oubli des lois.

M. l'abbé Brasseur et lui sont d'accord sur un point, c'est que le coup le plus fatal lui fut porté par l'invasion des *Nahoas*, identiques, suivant nous, aux Tzéquils d'Ordoñez. Les nouveaux-venus avaient à leur tête, un chef du nom de *Gucumatz* ou *Quetzalcohualt*. Ces deux termes ont la même valeur, l'un en langue Quichée, l'autre en Mexicain, et signifient « le serpent aux plumes de Quetzal, le serpent aux plumes vertes. » C'est à eux que l'on devrait la fondation de *Tula*. Chassés de leurs pays, les Chanes, sujets des princes Votanides se divisèrent en plusieurs groupes. Les uns, mêlés aux Nahoas prirent la direction du Nord et allèrent vers le milieu du VIe siècle de notre ère, fonder au Mexique, une nouvelle ville de *Tula* ou *Tulan*. C'est elle

dont les habitants, sous le nom de Toltèques, jouèrent un si grand rôle dans l'histoire du Nouveau-Monde. Le reste de la nation Palenquéenne s'étant répandu dans le Yucatan et le Guatémala, ne tarda point à se fondre avec d'autres tribus d'origine septentrionale lesquelles, à cette époque, envahirent le Centre-Amérique.

Inutile de nous étendre ici plus longuement sur l'histoire de toutes ces migrations; nous nous bornerons à faire observer que la ruine du *Tula* primitif fixée par Ixtlilxochitl vers la fin du IIIe siècle de notre ère (1) dût précéder de plus de cent cinquante années, l'arrivée au Mexique des barbares septentrionaux, connus sous le nom de *Toltèques* proprement dits. Rattacher leurs origines à celles de la célèbre cité du Chiapas était pour ces derniers une question de vanité nationale. Aussi donnèrent-ils à la ville de *Mamhéni*, voisine de Mexico, le nom de *Tula* ou *Tollan*, lorsqu'elle fut devenue la métropole de leurs états (2). *Toltèque* ou *Toltecalt* signifie d'ailleurs littéralement en Mexicain « l'habitant de Tulan », de même que *Pantecalt* « l'homme de Panuco » et *Mexicatl* « celui de Mexico. » Plus tard, *Toltèque* fut pris métaphoriquement dans le sens d'homme civilisé, et les conquérants purent légitimement s'appliquer ce titre dès qu'ils eurent brisé sans retour avec les habitudes de la vie nomade.

En un mot, la fortune du mot *Toltèque* fut à la Nouvelle-Espagne à peu près la même que celle de l'expression *Romain*, chez divers nations Européennes. Est-ce que les Grecs du Bas-Empire, les sujets des Césars germaniques ne s'intitulaient pas *Romains*, et cependant, ils ne l'étaient, à coup sûr, ni par le sang, ni par la langue?

Pour en revenir à Votan, le nom et le souvenir de ce personnage reparaissent encore chez d'autres populations du Mexique. Ainsi que chez les Tzendales, il y joue le rôle d'un

(1) *Pop. vuh, dissertat*, etc., § IX ; p. 155.

(2) *Hist. des nations civil du Mexique*; t. 1; liv. 2e; chap 3e; p. 214.

génie astronomique et d'un civilisateur. Comme le remarque M. l'Abbé Brasseur, c'est lui que nous retrouvons dans le *Odon* ou *In Odon* (1) des Tarasques du Michoacan, considéré comme divinité protectrice du premier jour de la semaine. Tel était précisément le rang assigné à Votan, dans le calendrier Chiapanèque. On peut l'identifier également avec le *Oton* ou *Oton Teuctli* (2) (litt. seigneur ou chevalier *Oton*) regardé par la nation Othomie, comme son premier chef et celui qui la convertit à la vie policée. De là vint chez les principaux de ce peuple, l'usage de prendre le titre d'*Otonila Macaaque.* (3)

Faisons obverser par parenthèse que le texte de Sahagun démontre à quel point est peu fondée l'étymologie proposée pour le nom d'*Othomie*, par Naxera et reproduite après lui par MM. l'Abbé Brasseur, Buschman et Pimentel. (4) Suivant ces auteurs, ce terme viendrait des deux racines *Otho*, nada et *Mi*, quieto ; litt. les errants, ceux qui ne sont jamais en repos. Cette malheureuse population aurait voulu exprimer par là, l'état de misère et de dégradation auxquelles l'avaient, depuis des siècles, réduite les autres races du Mexique. Par contre, elle aurait appelé son idiome national *Hiang-Hiung,* c'est-à-dire « langue qui demeure et qui est « permanente. » Inutile de faire ressortir plus longuement l'étrangeté de pareilles dénominations appliquées soit à un peuple, soit à une langue.

M. Sepp croit voir une réminiscence du culte de *Votan*, dans celui du dieu *Vaudoux* (5) si populaire chez les noirs

(1) *Pop. vuh*, dissert. § V p. LXXVI.

(2) Veytia, *historia antigua de Mexico*, t. I; cap. 12. — Sahagun, *hist. de las Cosas de Nueva España*; lib, X; cap. 29; § 4, 5 et 11. (Mexico, 1830.)

(3) *Hist. gen. de las Cosas de N. España*, etc., t. III; p. 122, 123 et 127. (Mexico, 1830.)

(4) *Hist. des nat. civil. du Mexiq.*, t. I; liv. 2e; chap. 1er; p. 157, — *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de Mexico*, par D. Fr. Pimentel; t. I; p. 118. (Mexico, 1862.)

(5) *Das Heidenthum und dessen Bedeutung fuer das Christenthum* von Dr. J. N. Sepp; vol. 1er; p. 155. (Regensburg, 1853.)

d'Haïti. Il est adoré sous la forme d'un reptile, dont l'espèce varie suivant les localités; c'est tantôt un serpent à sonnette, tantôt un congo, tantôt une simple couleuvre. On célèbre, en son honneur, des orgies sacrées pendant lesquelles les dévots s'abreuvent de rhum mêlé avec du sang de chèvre, de bœuf ou bien de la poudre à canon. Les assistants se livrent ensuite à des danses frénétiques qui rappellent celles des derviches tourneurs et durent jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement.

Nous aurions peine toutefois à admettre comme expression de la vérité, l'hypothèse imaginée par l'écrivain Allemand. A l'exemple de plusieurs autres auteurs, il parait confondre la migration de Zamnà venue très-probablement par les Grandes-Antilles avec celle de Votan, laquelle, ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure, dût arriver par le Nord. Votan n'est certainement pas un personnage Haïtien. D'ailleurs l'institution du *Vaudou* ou *Vaudoux* ne paraît point du tout spéciale à l'île de Saint-Domingue. On la retrouve également en vigueur chez les Nègres et Sang-mêlés (1) de la Nouvelle-Orléans et du reste des Antilles. Des traces s'en rencontreraient même au Texas. L'on ne s'explique guère comment la légende de Votan aurait pu pénétrer et se maintenir dans tous ces pays, comment surtout elle s'y serait conservée exclusivement chez les hommes de race Africaine, tandis que les Indiens paraissent ignorer jusqu'au nom de ce personnage.

A n'en juger que par ses manifestations extérieures, le culte du *Vaudou* a toutes les allures d'une institution propre à la race nègre. (2) Ces scènes tumultueuses, cette orgie grossière et brutale ne rappellent guère les cérémonies reli-

(1) *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique* par M. l'Abbé Domenech, *la secte des Vaudoux*, 3ᵉ extrait dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 6ᵉ série, 3ᵉ année t. II, année 1857, p. 367 et suiv.

(2) *Le Vaudou*, par M. Alexandre Bonneau, t. III des *Nouvelles Annales de Voyages*, année 1858, p. 86 et suiv.

gieuses des Indiens de la Nouvelle-Espagne, toujours graves, froids, réservés, alors même qu'ils se livraient aux plus grands excès. D'ailleurs l'on n'ignore point quel rôle important jouent les reptiles dans le culte des Nègres d'Afrique, et quels hommages rendent les peuples de Benguéla à leur dieu *Quessono*, (1) adoré comme le Vaudou sous la forme d'un serpent. L'on boit également en son honneur du Rhum ou du Tafia, mêlé à du sang de chèvre. Quelques écrivains ont même cru retrouver l'étymologie du nom de *Vaudou* dans les langues de la Guinée et du Sénégal. Ajoutons enfin que, d'après un voyageur français, c'est parmi les nègres importés de Mozambique (2) que le *Vaudou* trouverait aux Antilles, ses sectateurs les plus nombreux.

Tout ceci nous reporte bien loin de l'Amérique et l'on doit très-probablement voir dans cette sorte de culte, une importation Africaine, faite par les victimes de la traite. Ces dernières trouvèrent souvent, dans les cérémonies dont il était accompagné, un moyen puissant de se venger de leurs oppresseurs.

L'identification établie par Humboldt entre *Votan* qu'il appelle également *Wodan* et un chef de migrations du nom de *Citin* ou *Zitin* ne nous paraît reposer sur aucun fondement réel. *Zitin* litt. « les lièvres » du Mexicain *Zitli*, lièvre, désignait le prince très-probablement mythique des *Aculhuas*, dont l'arrivée au Mexique serait bien plus récente.

Torquemada assigne trois fils à ce Zitin, à savoir *Aculhua*, *Chiconquauhtli* et *Tzontécomatl*. J'ajoute que la nation par lui gouvernée était de race Nahuatl et parlait le Mexicain. (3) Ce nom d'*Aculhuas* s'appliquait aux trois tribus constituant la 2e migration Nahuatle arrivée dans la vallée de Mexico,

(1) *Dictionnaire de la fable* par Fr. Noël; article *Quessono* et *Serpent*, t. II. (Paris, an XII.)

(2) *Voyage d'un naturaliste et ses observations*, par E. Descourtilz, tome III, chap. 8; p. 148 et suiv. (Paris 1809.)

(3) Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. Ier; chap. 23, p. 51. — liv. I, chap. 15, p. 38. — Chap. 21, p. 47. — Chap. 27, p. 54.

après l'établissement des Chichimèques d'Amaquèmé, conduits par *Xolotl*. Ceci nous reporterait pour leur apparition en ce pays, vers la fin du XIIe siècle de notre ère.

S'il est permis de s'en rapporter à l'autorité du compilateur Garcia, lequel malheureusement n'indique point les sources où il a puisé, un vestige de la légende Votanide se retrouverait même au Pérou. Les Incas, (1) nous dit l'auteur Espagnol, prétendaient jouir de la faculté de se transformer en serpents. Atahualpa affirmait avoir revêtu cette forme pour échapper aux embûches de son frère Huascar. Les Monarques Péruviens auraient donc eu autant que Votan, le droit de se dire fils de ce reptile. Leurs armes et devise héraldique sembleraient même jusqu'à un certain point rappeler cette prétention. Elles consistaient en deux serpents d'or entrelacés dans un champ d'Azur et tenant dans leurs gueules le *Llautù* ou *Llautto* (2) et la *borda* ou *borla* (3) écarlate, avec un soleil d'or et une lune d'argent.

Au reste, cette faculté de se transformer en animaux fut de tout temps, attribuée aux sorciers. On sait les vers de Vigile.

« His ego sœpè lupum fieri et se condere sylvis
« Mœrim, sœpè animas imis excire sepulcris,
« Atque fatas aliò vidi traducere messes. » (4)

Plus loin, nous verrons, le prince Siamois *Phra-Ruang* se métamorphoser lui aussi en serpent pour se soustraire à la colère du roi de Cambodje. Enfin, Montézuma, dans ses entretiens avec Fernand Cortès, se défend de jouir de ce

(1) *Origen de los Indios de el Nuevo mundo e Indias occidentales*, etc., por el. Padre presentado Fr. Gregorio Garcia; p. 237. (Madrid, 1729.)

(2) Le *Llautù* était une tresse de laine rouge, grosse comme le doigt et longue de six à sept pieds, servant à retenir la coiffure royale. (Voy. le *Pérou avant la conquête Espagnole*, par M. Ernest Desjardins; p. 55, en note, — Paris, 1858.

(3) C'était la coiffure des Incas, appelée en langue Qqichua *Mazcca Paycha*.

(4) Ecloga VIII, v. 97 à 99.

pouvoir magique que lui attribuait la crédulité populaire. On conçoit, du reste, sans peine, cette erreur de la part des populations du Nouveau-Monde.

Les institutions civiles et politiques chez les Mexicains, par exemple, se trouvaient calquées sur le modèle des institutions religieuses. Les épreuves imposées à leurs chevaliers n'étaient pour ainsi-dire, qu'une imitation des terribles pénitences auxquelles se devaient soumettre certains de leurs prêtres. Un caractère presque divin aussi bien au Pérou qu'à la Nouvelle-Espagne, rehaussait l'autorité du monarque, et il était censé posséder un pouvoir magique.

Plusieurs points de la légende Votanide sembleront sans doute, fort obscurs aux lecteurs et nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'entrer à cet égard dans quelques explications.

Le caractère astronomique du personnage dont nous exposons la légende, ne saurait être révoqué en doute. Effectivement, ainsi que nous l'apprend Nuñez, il figurait chez les Tzendales le troisième, parmi les génies présidant aux vingt jours du mois Toltèque. L'ordre du calendrier étant exactement le même chez les Mexicains, Votan correspondait au signe *Calli* (litt. maison) de ce dernier peuple. Au contraire, le calendrier Chiapanèque avançait de deux jours sur les précédents et chez eux c'était, par suite, *Votan* qui ouvrait la série. Il en était vraisemblablement de même pour les Tarasques du Michoacan. C'est du moins ce que tendrait à établir le nom de *Odon* (Votan) donné par eux au premier signe du mois. Ces peuples auront voulu, pour ainsi dire, réserver la place d'honneur au prince des *Chanes,* qu'ils considéraient en quelque sorte, comme leur héros national. Une raison opposée aura déterminé les Tzendales et les Mexicains à commencer leur mois par le signe *Imos* ou *Cipactli.* L'identité de ces deux génies ne saurait être révoquée en doute. (1) Leurs noms signifient le premier en Quiché, le

(1) *Pop. vuh,* dissertat., § V; p. 72.

second en Mexicain « Espadon, monstre marin, » et dans le calendrier Mexicain publié par Humboldt, ce dernier personnage est figuré sous l'emblème d'un gros poisson de mer. D'un autre côté, M. l'Abbé Brasseur, assimile *Cipactli* ou *Imos* avec *Quetzalcohuatl.* (1) Ce dernier symbolise, on l'a déjà vu, une migration certainement postérieure à celle de Votan, très-probablement celle des Tzéquils. Son influence se fit sentir particulièrement dans la région Sud-Est du Mexique. L'on conçoit, par suite, que les Culhuas de Mexico se soient plus à assigner à « Cipactli » ou Quetzalcohuatl, le premier rang parmi les gênies du mois.

Enfin Votan apparait à son rang dans les calendriers guatémalien et yucatèque, sous le nom d'*Akbal*, que M. Gavarrète traduit par « chaos, chose confuse. » Mais il avait en très-vieux quiché, ainsi que le fait remarquer M. l'abbé Brasseur, un sens tout différent, celui de « Vase, marmite. » Ce serait l'équivalent parfait du Mexicain *Con, Comitl* (2) que nous retrouvons dans le nom de plusieurs localités importantes ; par exemple *Tezcuco* « dans le vase brillant » ; *Copan*, cité d'origine peut-être Votanide ; litt. « étendard *ou* métropole du vase. » ; *Comitan* ; probablement pour *Comitlan ;* litt. en Mexicain « auprès du vase. » Tout ceci attesterait le caractère religieux assigné à cet objet dans les croyances des peuples de la nouvelle Espagne. Très-probablement, on le regardait, comme l'emblême de la terre. Telle est du moins la valeur qui lui est assignée dans la symbolique des Chinois (3), lesquels sur ce point, comme sur plusieurs autres, purent bien être les éducateurs des Américains. En tout cas, le rôle éminemment

(1) *Relacion de las Cosas de Yucathan de Diego de Landa*, publié par M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg; introduct. § XI; p. 64. — *Recherches sur les ruines de Palenqué*, par M. l'Abbé de Bourbourg; chap. 4ᵉ; p. 48.

(2) *Pop. Vuh; dissertat.*, § VII p. 211 (en note) et 212.

(3) *Mémoires de l'Institut royal de France, Académie des inscriptions et belles lettres*; t. XVI; p. 43 et suiv. (*Nature et ordre de succession des cérémonies prescrites par le Li-Ki*; chap. *Youei-ling ;* trad. par M. Stanislas Julien.) Il s'agit de la terre considérée comme productrice des êtres, comme prototype du *Yori.*

chtonien assigné à Votan, son voyage dans les entrailles de la terre en qualité de fils de serpent, nous expliquerait fort bien que son nom ait été adopté pour synonyme de celui d'*Akbal*, vase, pris comme l'emblême des forces telluriques.

Quant à la ressemblance à établir entre le *Con* ou *Comitl* Mexicain et le dieu *Con*, *Coniraya-Viracocha* ou *Con Tici Viracocha* (1) des Qquichuas, elle doit être, suivant toutes les apparences, considérée comme illusoire. La racine de ce nom *con* signifiant « chaleur » en Qquichua, comme l'observe M. Angrand, la divinité Péruvienne symbolise des phénomènes naturels d'un tout autre ordre. Observons toutefois qu'à *Liribamba*, métropole des *Puruhuas* (2) qui habitaient au Sud de Quito, *Con* était figuré sous l'emblême d'une tête humaine, en argile, ayant la forme d'une marmite (3).

Nous nous étions flattés de retrouver jusqu'à l'époque de l'établissement des Votanides dans la nouvelle Espagne; mais cette question, nous devons l'avouer, semble bien obscure encore. Le mémorial de Culhuacan nous parle à la vérité, de l'arrivée par mer des Chichimèques à *Aztlan* en l'année XIII, *Calli*, 49 de notre ère (4). L'identité des signes *Calli*, ou maison du calendrier Mexicain et *Votan* ou *Akbal* des calendriers Chiapanèque ou Tzendale, nous fit d'abord penser qu'il ne pouvait s'agir ici que du monarque des *Chanes*. Son peuple se serait plu à désigner l'année de sa migration, par le nom même du héros plus ou moins mythique qui était censé l'avoir dirigée.

Toutefois, des objections bien graves peuvent nous être faites. Elle ne nous permettent guères de voir dans notre

(1) *Le Pérou avant la conquête Espagnole*, par M. E. Desjardins; n° 1; p. 23. — *Relac. de las Cosas de Yucat.* Introd.; § VI, p. 22.

(2) *Pop. vuh*; dissert. § XIII, p. 211.

(3) *Relac. de las Cosas de Yucat.* Introd. § VII; p. 33.

(4) *Recherches sur les ruines de Palenqué* (Monuments anciens du Mexique); chap. 4e; p. 47 (en note). — *Hist. des nations civilisées du Mexiq.*; t. 3e; liv. 12e; chap. 1er; p. 474.

première opinion, qu'une hypothèse séduisante, à la vérité, mais des plus douteuses. Sans doute le nom de *Chichimèque* n'a pas toujours une valeur fort précise au point de vue ethnographique. Il se prend assez souvent comme synonyme de *barbare*, par opposition à *Toltèque* ou homme policé (1). On aurait pu, par suite, l'entendre des Votanides qui sans être des sauvages, différaient cependant notablement des Mexicains, par leurs mœurs, leurs croyances et leurs institutions. C'est ainsi que les Chinois traitent de *barbares Occidentaux*, les Européens auxquels cependant, ils ne refusent point un certain mérite, sous le rapport des arts et des sciences.

Nous devons avouer toutefois n'avoir jamais rencontré ce terme de *Chichimèque* appliqué aux populations de race *Maya-Quiché*. D'ailleurs, le mémorial en question est de provenance purement Mexicaine, et il est très-douteux que les sujets de Montézuma eussent des données bien positives sur l'histoire Votanide primitive. Enfin le terme d'*Aztlan* désigne d'ordinaire le pays d'où étaient sortis les ancêtres de la race Mexicaine. Il convient d'y voir une région située au Nord de la nouvelle Espagne, peut-être identique au *Huèhuè-Tlapallan* primitif. C'est, suivant toutes les probabilités, dans le pays de Quivira ou vers les bouches de l'Orégon que l'on doit la placer, et nullement sur la rive du Tabasco.

L'on sait parfaitement que chez les races du nouveau monde, aussi bien que chez celles de l'ancien, les noms de villes ou de pays consacrés par la vénération populaire furent assez souvent transportés à des localités très-éloignées l'une de l'autre. Tel est le cas par exemple pour les termes de *Tulan* que portèrent plus de vingt cités du Mexique et du Centre-Amérique, de *Tlapallan*, tour à tour appliqué aux régions boréales d'où sortit la race Teltèque et à une des

(1) *Pop. vuh*, dissert. § Ier; p. 26 et § II; p. 29. — Ibid., 3e partie; chap. 4e; p. 212 (en note). — *Recherches sur les ruines de Palenqué*; chap. 2e; p. 35.

contrées du Sud de la nouvelle Espagne. Mais rien ne démontre qu'il en ait été de même pour le nom d'*Aztlan*. Il nous a toujours paru désigner exclusivement une contrée septentrionale dont la situation exacte serait, sans doute, assez difficile à déterminer. Enfin c'est par mer que les Chichimèques viennent à *Aztlan* et d'après le récit de Clavigero que nous examinerons tout à l'heure, Votan nous est représenté arrivant par le Nord au Chiapas. Il lui eût été difficile, on en conviendra, de suivre la route maritime pour se rendre dans ce dernier pays, lequel se trouve situé au milieu des terres.

Quels seraient donc les événements auxquels fait allusion le mémorial de Culhuacan? S'agirait-il simplement d'anciennes tribus de race Mexicaine traversant le golfe de Californie, afin de prendre terre sur les côtes Sonoriennes? Ne serait-il pas plutôt question ici de ces colonies Asiatiques, lesquelles vinrent porter dans le Nouveau-Monde, les mythes et la civilisation de l'extrême Orient? On aurait quelque lieu de le croire. Et en effet, de toutes les dates pouvant offrir un caractère réellement historique, celle de 49 après J. C. est la plus ancienne que donnent les documents indigènes. On comprend facilement quelle en serait, dans cette hypothèse, l'immense importance. Quoiqu'il en soit, au reste, nous ne pouvons rien affirmer à cet égard et il est juste de laisser le lecteur suivre l'opinion qui lui semblera la plus plausible.

Ajoutons seulement, que nous jugerions impossible d'adopter certaines théories émises per M. l'abbé Brasseur, relativement à la chronologie Votanide. Il prétend en effet s'étayer d'un passage assez obscur du *codex Chimalpopoca*, pour reculer la venue du prophète Américain jusqu'à l'an 955 avant notre ère. C'est alors, nous dit le document Mexicain, que « le soleil aurait commencé à faire la répartition des terres » (1). Rien ne prouve d'abord qu'il s'agisse ici

(1) *Hist. des nations civil. du Mexique*; t. I; liv. 1er; chap. 3e; p. 70 et 71 (en note).

de Votan. Jamais nous ne l'avons trouvé confondu avec l'astre du jour. En second lieu, la civilisation Votanide n'est sûrement pas la plus antique de celles qui fleurirent dans la nouvelle Espagne. Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, elle dut être précédée par celle des Quinamès et par celle des Yucatèques, lesquels regardent Zamnà comme leur premier législateur.

D'ailleurs, la date indiquée par le *codex* en question ne se rattache à rien. Par quels évènements remplir l'immense espace qui s'écoule entre cette période et les premiers siècles de notre ère? Nous avons donc droit de la déclarer aussi fantastique que celles assignées par les Mexicains, à leurs *Soleils* (1) ou bouleversements du globe. Ces événements appartiennent à la légende, non à l'histoire véritable, et l'on aurait tort d'y chercher les éléments d'une chronologie sérieuse.

En ce qui concerne la chronologie Votanide, nous ne pouvons, dans l'état actuel de la science, nous flatter de préciser à une date et il faut nous contenter d'approximations laissant place à un écart d'un siècle ou deux. Encore ne pouvons-nous atteindre ce maigre résultat que par une voie indirecte. Quoiqu'il en soit, l'histoire du *Tulhà* ou *Tula* de Chiapas se trouve intimement liée à celle de la monarchie de Votan. Une tradition plus ou moins authentique attribue même la fondation de cette cité au héros Américain. Peut-être y a-t-il ici quelqu'exagération et se borna-t-il à la restaurer, à y établir la colonie des Tzéquils ou Nahoas Orientaux. Le fait, au reste, importe peu en lui-même, et ce qui nous intéresse véritablement, c'est de savoir l'époque assignée par les annalistes, à cet événement.

Ixtlilxochitl nous déclare positivement que la ruine des Chichimèques-Quinamès arriva vers la fin du 3e siècle de notre ère, (2) et que la puissance des Toltèques Nahoas,

(1) *Monuments anciens du Mexique. (Recherches sur les ruines de Palenqué)*, par M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg; chap. 6e; p. 60 et suiv.

(2) *Pop. vuh;* dissert. § IX; p. 155. — *Recherches sur les ruines de Palenqué;* chap. 8e; p. 76.

habitants de *Tula* succéda à la leur. Vaincus à leur tour, ces derniers durent quitter leur métropole pour émigrer dans toutes les directions.

Peut-être les Toltèques Nahoas finirent-ils par secouer le joug des princes de *Valum-Votan*, mais ce qui paraît hors de doute, c'est qu'ils durent au moins dans les commencements, être leurs vassaux. Ceci nous indiquerait le cours de 3e au 4e siècle de notre ère, comme l'époque la plus brillante de la monarchie Votanide. Sahagun, (1) il est vrai, nous fournit une date un peu différente, mais il ne la donne que par à peu près et son calcul ne s'éloigne que d'un siècle de celui qu'a suivi Ixtlilxochitl. La ruine de Tulan serait arrivée, d'après lui, mille ans environ avant l'époque où il écrivait, c'est-à-dire vers l'an 500 de notre ère. En tout cas, on ne saurait admettre que la monarchie Votanide se soit maintenue après la ruine de Tulan, et il y aurait même lieu de croire qu'elle avait cessé d'exister avant l'accomplissement de cet évènement. En effet, nous voyons les *Tutul Xiuhs* sortis de *Tulapan* (litt. métropole ou étendard des Toltèques), identique au Tulan du Chiapas, envahir toute la région de l'Est du IVe au VIIIe siècle de notre ère et occuper ainsi beaucoup des provinces jadis soumises au monarques de *Valum-Votan* et de *Na-Chan*. (2)

Tout ceci, il est vrai, ne nous fait point connaître, le moment où arriva dans le Sud du Mexique, la colonie commandée par Votan. Nous savons seulement qu'il est antérieur au 3e siècle de notre ère, probablement d'un nombre d'années assez considérable, peut-être même de cent ou deux cents ans. La question géographique un peu moins embrouillée que celle de chronologie, reste encore entourée de bien des obscurités. Nous tenterons de l'élucider de notre mieux. Si pour déterminer le temps où commence la monarchie Votanide, nous en sommes réduits aux hypothèses, les historiens

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué*; chap. 5e; p. 53.

(2) *Ibid.*; chap. 8e; p. 76.

malgré leurs contradictions et l'incohérence de quelques-uns de leurs récits, nous fourniront d'utiles renseignements sur le nombre des diverses migrations qui civilisèrent le Sud de la Nouvelle-Espagne, l'itinéraire par elle suivie, et l'ordre respectif suivant lequel elles se sont succédées.

Ordoñez nous représente Votan quittant le pays de Valum-Votan qu'il assimile, malgré toutes probabilités à la cité de la Havane. De là, il se rend à la baie de Campèche, sur la côte Nord-Ouest du Yucatan. Enfin nous le voyons arriver aux embouchures de l'Uzumacinta et remonter ensuite le fleuve jusqu'aux lieux où s'éleva plus tard la cité de Palenqué.

M. l'Abbé Brasseur accepte les idées de l'écrivain de Cuidad Réal, notamment en ce qui concerne l'identification de *Valum-Votan* et de la Havane. Sans mettre précisément en avant, le nom même de Votan, il commence son histoire de ce mystérieux personnage, par rappeler d'antiques traditions assignant Haïti pour premier séjour aux colons qui occupèrent la côte Sud-Est du Mexique. De là ils seraient passés à l'ile de Cuba « peut-être alors, ajoute-t-il, unie à l'extrémité du « continent, non loin du cap *Cotoch* ou *Cotoche.* »

C'est à cette occasion que le nom de *Cen-ial* ou « petite descente » aurait été appliqué à la contrée en question. Jadis en effet, les Yucatèques désignaient ainsi, non-seulement la côte Est de leur Péninsule, mais encore l'Orient lui même. Par contre, le rivage opposé aurait reçu le nom de *Nohen-ial* litt. « grande descente » en mémoire du législateur *Zamnà* qui y aborda à la tête d'une nombreuse troupe d'émigrants.

M. Gavarrette, sans entrer dans d'aussi longs détails, se borne à nous déclarer que Votan venu de l'Orient par mer, aborda sur la côte de Tabasco.

Nous croyons ici qu'il y a plus d'une confusion. Les écrivains ont mêlé ensemble les récits concernant deux migrations bien distinctes et dont aucune ne répond à celle de Votan; nous voulons parler des migrations de Zamnà et de Quetzal-Cohuatl.

C'est, sans doute, à Zamnà qu'il faut rapporter ce que les auteurs nous disent d'nne colonisation venue de l'Est au Yucatan. Ecoutons à cet égard Landa. Ses paroles ne nous paraissent guères prêter à l'équivoque.

« La tradition (1) rapporte que la race de ce pays vint par- « tie du couchant, partie du levant. Ainsi dans leur ancien « langage, ils appellent le levant d'une autre manière qu'au- « jourd'hui. Actuellement, ils donnent à l'Orient le nom de « *Li-Kin ;* ce qui revient à dire « d'où le soleil se lève sur « nous » et le couchant, ils le nomment *Chi-Kin*, ce qui est « la même chose que « chute ou fin du soleil » ou bien « où « il se couche par rapport à nous. » Mais dans l'antiquité, « ils disaient de l'Orient *Cen-ial*, petite descente, et cou- « chant *Nohen-ial*, la grande descente, à cause du peu de « gens d'un côté, de la grande multitude de l'autre, quel- « qu'ils puissent être les uns et les autres. Je remets le « lecteur qui voudrait en savoir davantage au père Torque- « mada dans son histoire indienne, et il verra comment les « Mexicains vinrent du Nouveau-Mexique, et de là par ici. Et « comme l'île Espagnole (Haïti) fut peuplée de Carthaginois, « que de ceux-ci se peupla Cuba et cette terre, du côté de « l'Orient. Comme gens de tant de raison et de valeur, ils « purent connaître l'art d'édifier de si somptueux monu- « ments et de s'assujettir les autres nations, mais la commu- « nication leur ayant manqué par la suite des temps, ils « seraient devenus gens rudes et barbares. »

C'est bien en effet ce même Zamnà que Landa désigne un peu plus loin sous le nom d'*Ytzmat-ul* et dont il parle à propos des cinq Pyramides sacrées dont on voyait encore, de son temps, les vestiges. (2)

Nous n'entretiendrons point ici le lecteur de cette chimère d'une origine Carthaginoise ou Chananéenne à

(1) *Del principio* etc. *de Ytzm*, de Lizana, à la suite de la *relac. de las Cosas de Yucat.*; p. 354 et suiv.

(2) *Ibid.*; p. 357.

à attribuer aux populations du Nouveau-Monde. Elle a été soutenue par un grand nombre d'auteurs, à finir par Ordoñez et Cabrera. Un seul fait reste certain, c'est que Zamnà dût arriver de l'Est pour porter la civilisation au Yucatan. Sans aucun doute, les peuples de ce pays ne sauraient être considérés comme les descendants directs des colons qui accompagnèrent le personnage en question. Ils en reçurent simplement la connaissance de certains arts et de certaines sciences, mais ne sont pas plus de leur race, ethnologiquement parlant, que les Indiens actuels du Mexique et du Pérou ne sont de souche Espagnole. Quant à la migration venue plus tard de l'Ouest, il serait difficile de déterminer quel fut son point de départ et à quelle souche elle appartenait. Peut-être s'agit-il ici de la migration de Cukulcan ou Quetzalcohuatl qui aborda aux rives du Tabasco, ainsi que nous le verrons tout à l'heure? Ne conviendrait-il point plutôt d'y voir celle des *Tutul-Xiuhs* qui abandonnèrent Tula de Chiapas sur la fin du IIIe siècle de notre ère et vinrent porter la civilisation Mexicaine dans le Yucatan Occidental? (1).

Le témoignage de Landa se trouve d'ailleurs pleinement confirmé ici par celui de Cogolludo (2). Il rapporte que, d'après les mémoires indigènes écrits en langue Maya, une partie de la population vint de l'Ouest et l'autre de l'Orient. Après nous avoir représenté Zamnà comme le chef de la colonie Occidentale, il se reprend et nous déclare positivement qu'il aborda à la pointe Orientale de la Péninsule. Dans la migration Occidentale, il voit des Chichimèques, conquérants du pays de Tlaxcala et des Aculhuas, mais ce n'est là, de la part du savant missionnaire, qu'une pure hypothèse. Nous inclinerions plutôt à croire qu'il s'agit ici d'une colonie beaucoup plus antique et que les prétendus

(1) *Pop vuh*, dissert. § IX; p. 155.

(2) *Historia de Yucathan, compuesta* por Lopez de Cogolludo; lib. 4e; chap. 3e; p. 176.

Chichimèques ne sont autre chose que les *Tutul-Xiuhs* dont il vient déjà d'être question.

Il est donc bien clair que la première partie de l'itinéraire suivi par Votan d'après Ordoñez doit se rapporter à l'arrivée de Zamnà, sans doute venu en effet des grandes Antilles. Nous ne pensons point d'un autre côté que l'on puisse se tirer d'affaire en soutenant l'identité des deux civilisateurs. Les différences entre eux apparaissent trop marquées.

Zamnà ou *Ytzamat-ul*, tel que le dépeint la légende indigène, est un personnage d'un ordre beaucoup plus élevé que Votan. Ce dernier, sorte de héros promu aux honneurs de l'apothéose doit être rangé dans la famille des Cadmus, des Cécrops, des Thésée de la Grèce antique. Ce n'est que grâce au concours des Tzéquils qu'il parvient à monter sur le trône, c'est à leur école qu'il acquiert cette connaissance des choses divines et humaines auxquelles il doit toute son illustration. Enfin, en qualité de fils de serpent, il lui est donné de pénétrer dans les entrailles de la terre. Son caractère est donc éminemment Chthonien.

Au contraire *Zamnà* ou *Ytzamnà*, bien que regardé comme un antique monarque du Yucatan, ne s'en trouve pas moins revêtu d'un caractère tout divin. On dirait un habitant de l'Olympe descendu sur notre globe: Ainsi nous voyons Saturne, expulsé du Ciel et allant régner en Italie, sur les bords du Tibre. Non content de prédire l'avenir, le héros Maya guérissait les malades, ressuscitait les morts qui lui étaient présentés. Aussi des autels lui furent-ils érigés après sa mort, où il rendait des oracles. D'ailleurs Zamnà passait pour le fils de *Hunab-Ku*, la plus grande des divinités du panthéon Yucatèque et qui parfois semble avoir été symbolisée sous la forme d'un oiseau. Lorsqu'on lui demandait qui il était, d'où il venait, il répondait invariablement par ces seuls mots *Ytzen Caan, Ytzen Muyal;* c'est-à-dire « rosée *ou* substance du ciel, rosée des nuages. » Bien opposé sous ce rapport à Votan, Zamnà aurait donc tous les traits d'un génie atmosphérique.

Ajoutons que, suivant toutes les apparences et malgré les obscurités chronologiques dont semble entouré l'histoire primitive de l'Amérique, la migration symbolisée par le nom de Zamnà doit être considérée comme notablement antérieure à celle de Votan. Zamnà ou Ytzamna nous est effectivement, non point seulement indiqué comme le promoteur de la civilisation yucatèque, mais encore expressément mentionné comme l'inventeur des caractères dits *calculiformes.* (1) Or ces caractères se trouvaient certainement en usage dans le Chiapas, à l'époque Votanide. Sans cela, on ne pourrait expliquer le langage unanimement tenu par Nuñèz, Cabrera et Ordoñez. Ces trois auteurs, on l'a déjà vu, sont d'accord à faire de Votan un annaliste, s'étant servi de signes hiéroglyphiques pour écrire l'histoire de son règne. Il y a tout lieu de croire ces caractères identiques à ceux des yucatèques. Effectivement, aujourd'hui encore, les inscriptions dont sont couverts les monuments de Copan, Palenqué, Ococingo accusent l'existence ancienne dans toutes ces régions d'un système d'écriture sinon absolument identique, au moins très-analogue à celui des Mayas. Maintenant pour qu'il ait pu se répandre de la pointe du cap *Cotoch* jusqu'aux frontières du Soconusco, bien des années, plusieurs siècles peut-être auront été nécessaires.

C'est, il est vrai, bien au cap Cotoch, non à la baie de Campèche que les historiens font aborder Zamnà, mais il n'y a pas bien loin de l'une à l'autre de ces localités. Ordoñez est d'ailleurs le seul qui fasse mention de cette dernière comme séjour d'une migration civilisatrice. Il néglige complètement, ainsi que cela lui arrive si souvent, de nous faire savoir sur quelle autorité il juge à propos de s'étayer. Nous pouvons donc sans crainte de nous rendre coupable d'un jugement téméraire, penser qu'ici, l'écrivain de Ciudad Réal s'est laissé entraîner aux écarts de sa trop féconde imagina-

(1) *Hist. de Yucathan* etc., par Cogolludo; lib. IV; cap. 8°. — *Arte del Idioma Maya,* par le R. P. Fr. Beltram de Santa-Rosa; p. 16. (Merida 1859.)

tion. Il serait fort difficile d'ailleurs de voir dans la baie de Campêche, le lieu de débarquement des civilisateurs Occidentaux. D'abord, elle est bien plutôt au Nord-Ouest qu'à l'Ouest même du Yucatan. Le couchant par rapport à cette péninsule, c'est la région même qui l'unit au continent. Ce serait donc par la terre ferme que seraient arrivés les nouveaux colons, lesquels n'eurent par conséquent à débarquer nulle part. Voilà ce que fait entendre clairement Cogolludo, lorsqu'il les assimile aux Chichimèques, envahisseurs du plateau d'Anahuac.

Reste maintenant la descente opérée par la côte du Tabasco et la lagune de Terminos. Celle-ci, suivant toutes les probabilités se rattache à la migration ou plutôt aux migrations des sectateurs de Quetzalcohuatl. Le codex Chimalpopoca par exemple représente le personnage de ce nom se rendant au *Tonacatepetl* (1) (litt. montagne de notre subsistance), à la recherche des plantes comestibles dont se doivent nourrir ses compagnons. Or cette région du *Tonacatepetl* désigne, à n'en pouvoir douter, et comme nous nous efforcerons de l'établir dans un prochain travail, les côtes Est du Mexique méridional. Elle fut ainsi nommée, dans les légendes de la Nouvelle-Espagne, à cause de l'extrême fertilité de son sol.

D'un autre côté, l'on ne saurait, croyons-nous, se refuser à admettre l'opinion de M. l'abbé Brasseur, quant à l'identité de *Gucumatz*, de *Quetzalcohuatl* et de *Cukulcan*. Ces trois termes ont identiquement la même valeur, le premier en Quiché, le second en Mexicain et le dernier en langue Maya (2). Ils veulent tous dire « Le serpent aux plumes de quetzal, aux plumes vertes. » Les aventures attribuées aux personnages qui les portent offrent d'ailleurs entre elles, les plus étroites analogies. Nous trouvons dans le livre sacré, une version nouvelle et peut-être plus

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué;* chap. 3e; p. 40.

(2) *Hist. des nations civil. du Mexique;* t. I; liv. 1er; chap. 2e; p. 45. — *Ibid.;* chap. 4e; p. 110.

détaillée du récit précédent. *Gucumatz* arrive au pays de *Paxil* et *Cayalà* (1). (*Paxil*, d'après le M[s] Cakchiquel (2).) M. l'abbé Brasseur a parfaitement établi, du reste, l'identité de cette région avec le pays de Palenqué, les terres situées à l'embouchure du Tabasco et de l'Uzumacinta. Quatre barbares appelés *Yac, Utiuh, Quel* et *Hoh* ou *Wuch*, (3) litt. en Quiché. « Le renard ou mieux le chat sauvage, le chacal, la perruche et le sarigue ou le corbeau, » révèlent à Quetzalcohuatl, les richesses de ce pays. Ces barbares ne sont évidemment autre chose que les quatre *Bacabs* de la mythologie Yucatèque, c'est-à-dire les génies de l'eau et des quatre points de l'horizon, les dieux soutiens de la voûte céleste (4). Effectivement les Yucatèques avaient au temps même de la conquête, conservé l'antique usage d'ensevelir les cadavres, dont ils gardaient les entrailles dans des amphores à goulot étroit, placées quatre par quatre, parfois ornées de têtes d'hommes, mais plus souvent d'animaux. On donnait à ces vases, le titre de *Bacabs*, à cause précisément des génies qu'ils étaient censés représenter. Quoiqu'il en soit, ces têtes d'animaux étaient d'ordinaire celles du chacal, du singe, du quetzal et du corbeau. Les Mexicains qui d'ordinaire brûlaient leurs morts en gardaient néanmoins les intestins de la même façon. Seulement les têtes d'animaux servant d'ornement aux vases funéraires appartenaient à des espèces différentes. C'étaient celles du chacal, de la hyène, de l'aigle et du corbeau (5). Ici nous ne retrouvons ni le singe dont le culte semble spécial au Centre-Amérique, ni les oiseaux au brillant plumage. En revanche, l'on voit apparaître l'aigle;

(1) *Pop. vuh*, 3[e] partie; chap. 1[er]; p. 94 et suiv.

(2) *Ibid.* Dissert. § V, p. 83 (en note). — *Rech. sur les ruines de Palenqué*; chap. 3[e]; p. 40.

(3) *Hist. des nat. civil.*; t. 1; liv. 1[er]; chap. 2[e]; p. 60.

(4) *Relac. de las Cosas de Yucathan*; § XXXIV; p. 207.

(5) *Rech. sur les ruines de Palenqué*; chap. 5[e]; p. 51 (en note).

ce qui s'explique sans peine par le caractère sacré dont les oiseaux de proie étaient revêtus aux yeux des Toltèques Occidentaux. En tout cas, les noms des barbares qui accompagnent Gucumatz, trahissent l'influence de la civilisation Yucatèque dans les régions de la lagune de Terminos, lors de l'arrivée de ce dernier personnage.

Mais pour que les croyances et institutions des Mayas se trouvassent florissantes en ce pays, lors de l'apparition des sectateurs de Quetzalcohuatl, il faut nécessairement que le débarquement de Zamnà au cap Cotoch soit notablement antérieur à ces événements.

Maintenant, si comme nous le pensons les Tzéquils doivent être identifiés à la colonie qui apporta dans la Nouvelle-Espagne, le culte de Quetzalcohuatl et celui de Gucumatz, ils sont certainement postérieurs à l'établissement de la colonie Votanide. C'est Votan lui-même qui en effet, d'après la légende, les aurait établis à Tula.

Enfin, Las Casas fait débarquer Cukulcan (1), accompagné de dix-neuf chefs, dans le Yucatan et il est possible, probable même, que cette expression désigne plutôt chez lui les environs de la lagune de Terminos qui confine au Yucatan, que la péninsule elle-même. Ceci confirmerait un passage d'Herrera, où il est dit, qu'au temps de la conquête, on voyait dans une île de la baie de Potonchan, un temple érigé en souvenir du séjour qu'y fit jadis Cukulcan (2).

Gomara (3), il est vrai, s'inspirant sur ce point de Mendieta (4), a conservé une tradition toute différente en ce qui concerne la première résidence de Quetzalcohuatl. Il le regarde comme le septième des fils du fabuleux *Iztac-Mixcohuatl* (litt. la blanche couleuvre nébuleuse), qui

(1) *Hist. des nat. civil du Mexique;* t. I; liv. 1er; chap. 4e; p. 110.

(2) *Pop. vuh;* dissert.; § V. p. 80 (en note).

(3) *Hist. des nat. civil.;* t. I; liv. 2e; chap. 1er; p. 151;

(4) *Historia ecclesiastica Indiana*, par Fray Geronimo de Mendieta; lib. II; capit. 33; p. 145. (Mexico; MDCCCLXX.)

habitaient le pays de *Chicomoztoc* ou des sept grottes. Il est vraisemblable qu'ici il y a confusion entre les traditions des Toltèques Occidentaux et celles des Toltèques Orientaux. Ce pays de Chicomoztoc ou sept grottes, dans lesquelles on a voulu voir sept navires ou galères désigne, suivant toutes les apparences, les régions boréales d'où était sortie la race Mexicaine. Le nom même du patriarche *Iztac-Mixcohuatl* renfermerait une allusion aux brouillards des contrées septentrionales. D'un autre côté, les Mexicains avaient adopté le culte de Quetzalcohuatl et voilà pourquoi il se trouve indiqué comme fils du héros en question.

Quoiqu'il en soit, voici donc la trace de deux migrations aussi clairement établie que possible. D'abord, celle de Zamnà, très-probablement antérieure à l'établissement de la monarchie Votanide. L'on a tout lieu de la croire partie des régions situées au Nord-Est du golfe de Mexique. Toute la vallée du Mississipi présente, on le sait, des vestiges du séjour d'une race dont la civilisation devait offrir quelqu'analogie avec celle des Mayas. Les colons traversent les grandes Antilles et abordent à la pointe Est du Yucatan. De là ils se répandent jusque sur la côte de Terminos, apportant avec eux l'usage des caractères calculiformes, adoptés plus tard par les peuples du Chiapas.

Passons maintenant à la seconde migration, c'est celle de Quelzalcohuatl ou Gucumatz qui vraisemblablement donna naissance au puissant empire de *Xibalba* ou *Xibalbay*. Venue également du Sud des Etats-Unis, elle prend terre sur la côte de Tabasco, où elle succède à la domination des disciples de Zamnà et ne tarde pas à se répandre sur les hauts plateaux et dans les pays de Chiapas et d'Oaxaca. Nous devons la considérer comme postérieure non-seulement à celle de Zamnà, mais encore à celle de Votan lui-même. De sérieuses considérations nous porteraient à la placer vers le commencement du troisième siècle de notre ère. Mais c'est là un point que nous examinerons à loisir en traitant des légendes de Quelzalcohuatl et de Gucumatz.

Entre ces deux évènements, se doit placer l'arrivée de Votan par une route assez différente ; suivant Clavigero, ce législateur serait venu du Nord. Le texte est précis à cet égard. » Si nous nous en rapportons (1), dit l'écrivain « Espagnol, aux traditions des Chiapanèques, peuple qui se « regarde comme le premier occupant du continent « Américain, Votan aurait été le petit-fils de ce respectable « vieillard, lequel fabriqua une grande barque, pour se « préserver du déluge ainsi que sa famille. Votan fut égale- « ment l'un de ceux qui prirent part à l'érection d'un grand « édifice destiné à s'élever jusqu'au ciel. Il reçut du « Seigneur, l'ordre exprès de peupler le Nouveau Continent. « La légende prétend également que les premiers habitants « étaient venus du côté du Nord, qu'une fois arrivés en « Soconusco, ils se séparèrent. Dautres au contraire seraient « demeurés dans le Chiapas, etc., etc »

Au premier abord, il semblerait que Clavigero fait de son Votan, un petit-fils ou arrière-petit-fils de Noë, et que par conséquent sa venue en Amérique date de l'antiquité la plus reculée. La difficulté s'explique néanmoins tout naturellement, si l'on tient compte de l'esprit dans lequel sont rédigées les traditions Mexicaines. Les coïncidences avec la Bible, très-importantes toujours au point de vue historique, nous paraîtront alors moins inexplicables. Les peuples de la Nouvelle-Espagne avaient emprunté à ceux de l'Extrême-Orient, non pas seulement la donnée d'un déluge universel, mais également celle de plusieurs cataclysmes successifs à la suite desquels l'espèce humaine aurait été plus ou moins complètement détruite. Ils entremêlaient les souvenirs de ces bouleversements à celui des premiers colons qui vinrent leur apporter la civilisation. De la sorte, ils en vinrent à nous représenter comme contemporains des faits séparés par des milliers d'années, tels que le déluge et l'arrivée

(1) *Storia antica del Mexico cavata da migliori Storici Spagnuoli* etc. del Abate D. Francisco Saverio Clavigero; t. I; lib. 2e; p. 150. (In Cesenâ MDCCLXXX.)

de Votan ou à nous donner comme réels des évènements purement fantastiques (1), tels que le grand vent à la suite duquel les hommes furent changés en singes. C'est ainsi que les *Quinamés*, la plus ancienne, très-probablement, des populations civilisées qui occupèrent les hauts plateaux de l'Anahuac, auraient d'après Codex Chimalpopoca, succédé à une pluie de feu accompagnée de soulèvements volcaniques.

Impossible en tout cas, de ne pas reconnaître une réminiscence de la tour de Babel, dans le grand édifice visité par le chef Tzendale, et où Dieu avait donné à chaque famille humaine, un langage différent. S'agirait-il ici de la fameuse Pyramide de Cholullan et Votan aurait-il fait séjour dans les vallées de l'Anahuac? On sait que d'après la tradition indigène, cet édifice fut bâti par Xelhua, (2) le compagnon de Quetzalcohuatl, à la suite d'un déluge auquel il échappa par miracle.

Ceci donne lieu à une grave difficulté, Xelhua, contemporain de Quetzalcohualt, doit forcément être, comme ce dernier, postérieur à l'époque Votanide. Comment donc Votan put-il voir en état de construction, le monument dont il vient d'être parlé? La réponse la plus satisfaisante que l'on puisse donner, est à notre avis, celle-ci. Le nom de Votan représente une période civilisatrice plus longue certainement que la vie d'un simple mortel. Les débuts doivent, suivant toute probabilité, être regardés comme antérieurs à l'arrivée des sectateurs de Quetzalcohualt, mais à coup sûr, pendant la plus grande partie de sa durée, elle fut synchronique aux établissements et aux conquêtes de ces derniers, dans le Sud du Mexique. Avons-nous besoin de rappeler une fois encore, que Votan lui-même, les établit sous le nom de Tzéquils à Ciudad Réal? Ce qui du moins, paraît certain, c'est que l'Empire de Na-Chan se trouvait en relation intime avec les

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué;* chap. 5e; p. 53 et suiv.

(2) *His. des nat. civil. du Mexiq.;* t. 1; liv. 2e; chap. 1er; p. 153.

états fondés par les émigrants venus de l'Est, sur le plateau d'Anahuac. Les uns et les autres n'étaient-ils pas soumis à deux formes plus ou moins diverses d'une seule et même civilisation, celle des Toltèques Orientaux ?

Nous nous bornerons ici à dire quelques mots seulement du caractère funèbre attribué à Votan par certaines populations du Centre-Amérique. Cette question sera traitée plus au long dans un autre travail. L'on sait que les Guatémaliens plaçaient sous le patronage du monarque des Chanes, les cinq jours complémentaires de l'année, considérés comme de mauvais augure. (1) M. l'Abbé Brasseur part de là pour assimiler Votan au *Mictlanteuctli* (litt. seigneur du pays des morts) ou Pluton de la mythologie Mexicaine. (2) Il l'identifie également au dieu *Mam* (litt. l'aïeul) dont les Yucatèques célébraient la fête pendant ces même cinq journées, regardées comme néfastes. (3) Je crois cette façon de voir, erronée.

Mam devrait plutôt à coup sûr être assimilé à *Imos,* l'aïeul de Votan et le père du genre humain et par suite à Quetzal-Cohualt lui-même. Identifier Votan au dieu de la mort ne nous semble guères plus admissible. Malgré son caractère Chthonien, le prince des serpents est avant tout un civilisateur, un bienfaiteur de l'humanité dans le genre des Orphée, des Osiris, des Fo-Hi ou des Manco-Capac. Maintenant que chez les Quichés, les choses se soient passées autrement, qu'une signification sinistre se soit attachée au nom du monarque Oriental, cela se conçoit facilement. Peuple de civilisation Mexicaine, les Quichés comme les autres races du Guatémala étaient animés d'une haine violente contre leurs voisins de l'Est. Le livre sacré, ainsi qu'on le verra dans un autre mémoire témoigne énergiquement de leurs sentiments à cet égard. A chaque page, pour ainsi-dire, l'on y voit les mœurs, coutumes, institutions des Yucatèques dépeintes sous

(1) *Geografia de la Republica de Guatemala;* parte cuarta ; p. 83.

(2) *Hist. des nat. civil du Mexiq;* t. III; liv. 12; chap. 1er; p. 496.

(3) *Ibid. Ibid.;* p. 468 (en note).

les couleurs les plus odieuses ou tournées en ridicule. La manière dont les Quichés parlaient de l'Empire de Xibalba, foyer suivant toutes les apparences de la civilisation orientale en ces temps reculés, donna lieu aux missionnaires Espagnols de le confondre avec l'Enfer, (1) le séjour des réprouvés et les princes de ce pays se trouvèrent sous leur plume, transformés en démons. Néanmoins, la notion de l'Enfer dans le sens chrétien du mot et du diable semble avoir été étrangère (2) aux races de la Nouvelle-Espagne, peut-être même à tous les Américains, avant l'arrivée des Européens. En tout cas, cet esprit de dénigrement et de malveillance détermina, on le conçoit sans peine, le peuple Quiché à transformer Votan en une sorte de génie malfaisant et cruel. Mais ce n'est pas là le véritable et légitime Votan de la tradition Tzendale, ce n'en est que la parodie et à vrai dire, la caricature. Ainsi nous avons vu les Juifs identifier Beelzébuth, la grande divinité des habitants d'Accaron avec Satan, les Scandinaves devenus chrétiens, confondre *Odin*, l'objet du culte de leurs ancêtres avec le prince des Enfers.

Les paysans Norwégiens disent aujourd'hui par manière de proverbe « Va-t-en à Odin » pour « Va-t-en au diable. » A coup sûr, néanmoins ni Beelzébuth ni le dieu Scandinave, n'avaient, à l'origine, rien de commnn avec le chef des mauvais anges.

L'on se rappelle l'épithète de « cœur du peuple » ou « cœur » du royaume » donnée à Votan. C'est, sans doute, l'un de ces calembourgs, comme le peuple en fait volontiers, afin d'expliquer les étymologies qui l'embarrassent. Ce nom de *Votan*, nous semble, on verra tout à l'heure, pour quelles raisons, d'origine Asiatique. Mais le terme Oriental ressemblait beaucoup phonétiquement au mot *Votan*, lequel veut dire « cœur » en Tzendale. De là, le titre décerné au monarque Chane. D'ailleurs, le « cœur » semble avoir été chez les nations de

(1) *Pop. vuh;* dissert.; § VIII; p. 133.

(2) *The myths of the new World;* chap. 2e; p. 59.

la Nouvelle-Espagne pris comme synonyme de « souverain, « souveraineté. » Ne disons-nous pas en français que le roi est le *chef* ou la tête de son état, et en quoi la métaphore Mexicaine est-elle plus étrange que celle dont nous nous servons nous-même? Votan, cœur du royaume, signifie donc simplement qu'il en est le souverain et le premier magistrat.

On sait le rêve que fit Tezozomoc, le monarque des Tecpanèques. (1) Il lui semblait que, pendant son sommeil, Nézahualcoyotl, légitime héritier du trône de Tezcuco, transformé en aigle royal lui dévorait le *cœur*. Ensuite, changé en tigre, le même prince déchirait de ses griffes et de ses dents, les jambes du tyran. Enfin Nézahualcoyotl s'enfonçait dans les eaux, les forêts, les montages dont il devenait le *cœur*. (2) En d'autres termes, le prince banni après avoir vaincu l'usurpateur, se fesait reconnaître comme souverain et maître par les populations de l'Anahuac.

Cette épithète de *cœur* était souvent aussi employée pour la divinité. Nons voyons les premiers Quichés qualifier le dieu suprême de « cœur du ciel » et « cœur de la terre, » (3) c'est-à-dire de seigneur suprême de toutes choses. Le livre sacré désigne parfois le dieu créateur, sous les noms de « cœur des lacs, cœur de la mer. » Peut-être devons-nous l'identifier à *Hurakan,* le génie de la foudre et de la tempête, quelquefois appelé le « cœur du ciel. » Nous lisons dans le même ouvrage: « L'éclair est le premier (signe) de *Hurakan*, « le second est le sillonnement de l'éclair, le troisième est la « foudre qui frappe, et ces trois sont du cœur du ciel. » (4)

Les Mexicains invoquaient en qualité de *Corazon de la*

(1) *Voyages, relations, etc.*, publiés par M. Ternaux-Compans (*Histoire des Chichimèques ou anciens rois de Tezcuco,* par don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, trad. du Manuscrit Espagnol, cap. XXI; p. 142. (T. XIV de la collection; Paris, MDCCCXL.)

(2) Le texte Espagnol porte littéralement « Convertiendose en Corazon de ellos. »

(3) *Pop. vuh ;* etc. 1re partie; chap. 1er; p. 13.

(4) *Ibid.* p. 9.

tierra) cœur de la terre), la déesse de la médecine *Temazcaltoci;* litt. « l'aïeule du *Temazcal* ou bain de vapeur. » (1)

Quichés et Cakchiquels rendaient un culte à *Qux Huyu,* (2) litt. « le cœur de la montagne. » Cette même divinité portait en Mexicain, le nom de *Tépéyolotl,* qui a exactement le même sens. On désignait par ce titre étrange les bruits mystérieux, précurseurs de l'ouragan que l'on entend vers la fin de la saison sèche. C'est le *retumbo* des créoles Espagnols.

C'est qu'aux yeux des populations du Mexique et de l'Amérique Centrale, le cœur était considéré comme l'organe noble par excellence et le siége de la vie. Voilà pourquoi dans la plupart des sacrifices humains si fréquents chez les Toltèques, Culhuas, Guatémaliens, le cœur de la victime était la portion spécialement réservée pour les dieux. Après que la poitrine du patient avait été ouverte au moyen d'un couteau d'obsidienne, on arrachait ce viscère et les lèvres de l'idole étaient arrosées du sang qui en jaillissait. C'est ainsi, suivant l'énergique expression du Codex Chimalpopoca, que le soleil recevait « des cœurs à manger et du sang à boire. » (3)

Nous ne nous étendrons point sur la symbolique des nombres dans la légende Votanide. Un tel sujet mérite effectivement d'être traité à part. Nous l'y voyons jouer cependant, un grand rôle. Ainsi Votan entreprend *quatre* voyages aller et retour de *Valum-Chivim* à *Valum-Votan.* Il partage ses états en *quatre* royaumes secondaires. Nous le voyons également visiter les cavernes des *treize* serpents. Les familles de Tzéquils qu'il rencontre sont au nombre de *sept.* La nation des Chanes est commandée par *vingt* chefs; *vingt* statues de Jade se trouvent déposées dans la maison ténébreuse de Huéhuétan. Tout ceci est évidemment allégorique et

(1) *Hist. gen. de las Cosas de N. España*, par Sahagun; liv. I; cap. 8e; p. 6. (Edit. de Bustamante, Mexico 1829.)

(2) *Hist. des nat. civil. du Mexique;* t. IVe, liv. 13e, chap. 2e, p. 499.

(3) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. 6e, p. 46.



M. l'Abbé Brasseur constate le caractère sacré attribué chez les peuples de la Nouvelle-Espagne aux nombres sept, quatre, vingt, treize. (2) On en doit sans aucun doute chercher l'origine dans les calculs cabalistiques et astrologiques, mais surtout dans les computs du calendrier Toltèque. On pourra consulter avec fruit également l'ouvrage de M. le docteur Brinton (1) sur la valeur assignée au nombre quatre par la plupart des populations dans le Nouveau-Monde, dont le culte en effet, nous apparaît intimement lié à celui des points de l'horizon. Nous ferons observer seulement que les dix-neuf chefs secondaires donnés pour compagnons à Votan ne font peut-être point partie, si l'on ose ainsi parler, de la légende primitive. Nous inclinerions à croire qu'Ordoñez a emprunté ce détail à la légende de Quetzalcohuatl ou de Cukulcan, citée plus haut. On ne saurait guères douter que ces vingt personnages, aussi bien que les vingt statues de Jade déposées par Votan dans le sanctuaire de Huéhuétan, ne représentent simplement les jours du mois Toltèque. Il en est exactement de même des dix-neuf prédécesseurs ou successeurs de Votan, dont Nuñèz nous raconte tout au long la fabuleuse histoire. Aussi ni Ordoñez ni Juarros ne se sont-ils trompés sur ce point. On s'explique d'autant moins l'erreur dans laquelle est tombé l'Evêque de Chiapas, que la liste par lui donnée des noms de tous ces personnages n'est autre que celle des jours du mois Tzendale, dans leur ordre régulier. Il est vraisemblable du reste que Nuñèz n'est point directement responsable de cette confusion. Il n'aura, sans doute fait que reproduire quelque tradition populaire plus ou moins altérée. Peut-être aussi les Indiens auxquels il s'adressa étaient-ils eux-mêmes peu instruits dans la symbolique de leur propre pays ou se seront-ils fait un plaisir de tromper un étranger.

Quant à l'histoire de la maison ténébreuse, nous croyons

(1) *Hist. des nat. civ. du Mexique*, t. I, liv. 1er, chap. 4e, p. 104.

(2) *The myths of the new World*, chap. 3e, p. 66 et suiv.

retrouver une certaine similitude entre les usages des Centro-Américains et ceux des tribus du Nord.

En effet, ces statues de jade représentant les vingt jours du mois dont nous venons de parler, étaient conservées dans une chambre souterraine, d'où Nuñez les fit enlever. Un collége de prêtres se trouvait spécialement affecté à leur garde. Chez les Chippeways du lac Supérieur, (1) une corporation formée des personnes les plus instruites et les plus considérées de la tribu, avait pour mission de conserver les archives nationales. Ces dernières consistaient en peintures hiéroglyphiques plus ou moins grossières. On les tenait renfermées dans une chambre souterraine. Tous les quinze ans environ, elles en étaient extraites, en présence des gardiens assemblés. C'est alors qu'on leur faisait subir les restaurations devenues nécessaires, qu'on expliquait leur contenu aux confrères nouvellement admis. Ces conservateurs d'archives des Peaux-Rouges ne nous rappellent-ils pas singulièrement les Tlapianes institués par Votan. Seulement, l'on conçoit que les statues de jade de Huéhuétan n'ayant point besoin de réparations restassent perpétuellement dans les souterrains de la ville de Huéhuétan dont, sans doute, on les considérait comme le Palladium.

Pour terminer notre étude du mythe de Votan, il nous reste à en suivre les traces jusque chez les tribus du Sud des Etats-Unis. L'ancienne légende nationale de la race Chahta-Muscogulge, sous la forme qui est parvenue jusqu'à nous, ne rappelle guères à coup sur, celle que Nuñez recueillit chez les peuples d'Oaxaca. Néanmoins, on ne saurait douter qu'elles n'aient toutes les deux, en grande partie du moins, une même source et une même origine. C'est ce que prouve jusqu'à l'évidence, leur comparaison avec certaines légendes de l'Ancien Monde. Seulement les traits du mythe primitif con-

(1) *The myths of the new World, a treatize on the symbolism and Mythology of the red race of America* by M. D. Brinton; chap. 1er p. 17. (New-York, 1868.)

servés chez les sauvages de la Floride semblent être précisément ceux que les Tzendales ont mis en oubli. La science étymologique nous a, plus d'une fois d'ailleurs, fourni des exemples d'un phénomène analogue. Combien de termes tout-à-fait dissemblables sous le rapport phonétique (1) et dont cependant l'identité éclate aux yeux, dès que l'on remonte à la source commune?

En tout cas, voici la légende Chahta et Cussitaw telle qu'elle fut racontée par Chékilli, chef suprême des Creeks supérieurs et inférieurs dans une réunion tenue à Savannah, en 1775 et telle que la raconte M. le docteur Brinton. (2)

« A une certaine époque, la terre s'ouvrit du côté de « l'Ouest, où se trouve sa bouche. Les Cussitaws sortirent de « cette bouche et s'établirent dans les environs. Mais la terre « s'étant mise en colère, dévorait ses enfants. Aussi une partie « d'entre eux s'en alla-t-elle plus loin vers l'Ouest; cependant « quelques-uns revinrent ensuite sur leurs pas et se fixèrent « de nouveau aux lieux qu'ils avaient quittés. Le grand « nombre toutefois resta en arrière, pensant que cela valait « mieux ainsi.

« Leurs enfants néanmoins continuaient d'être dévorés par « la terre; aussi pleins de dépit se dirigèrent-ils du côté du « soleil levant.

« Ils arrivèrent à une rivière très-large et qui roulait des « eaux mêlées de boue. C'est là qu'ils vinrent, campèrent, « se reposèrent et passèrent la nuit.

« Le jour suivant, ils reprirent leur marche, et arrivèrent « en un seul jour à une rivière rouge, dont les eaux étaient « du sang.

« Ils vécurent près de cette rivière dont les poissons four-

(1) Tel est le cas, par exemple, pour l'anglais *Bishop* et le français *Évêque*. Ces expressions, sans doute, ne paraissent au premier coup d'œil, avoir rien de commun. Toutes deux cependant viennent du latin *Episcopus*.

(2) *The National Legend of the Chahta-Muskokee tribes* by M. D. G. Brinton; p. 6 et suiv. (Extrait du *Historical Magazine*, février 1870. Morrisania, New-York.)

« nissaient à leur subsistance, pendant deux ans. Mais il se « trouvait là de petites cataractes, et cela leur rendait ce « séjour peu agréable. Ils se transportèrent à l'extrémité de « cette rivière et entendirent un bruit pareil à celui du ton- « nerre. Ils approchèrent pour voir d'où venait ce tapage. « D'abord, ils aperçurent une fumée rouge et ensuite, une « montagne qui faisait un prodigieux vacarme. Du sommet « de la montagne partait un son semblable à un chant. Ils « montèrent pour voir d'où il provenait. Il y avait là un « grand feu qui flambait à son sommet et c'était lui qui pro- « duisait ce son. La montagne en question reçut le nom de « reine des montagnes. Elle continue à tonner jusqu'à ce « jour, et cause beaucoup d'effroi à ceux qui l'entendent.

« C'est là qu'ils rencontrèrent un peuple formé de trois « différentes nations. Les Cussitaws avaient pris et conservé « un peu du feu de la montagne. C'est là qu'ils furent ins- « truits dans la connaissance des herbes et dans beaucoup « d'autres sciences.

« De l'Est, leur vint un feu blanc dont ils ne voulurent « point se servir.

« Du Sud, un feu qui était bleu et dont ils ne voulurent « point non plus faire usage.

« De l'Ouest, apparut un feu qui était noir, mais qu'ils « refusèrent également d'employer.

« Enfin arriva du Nord un feu qui était rouge et jaune. Ils « le mêlèrent à celui qu'ils avaient apporté de la montagne. « C'est là le feu qn'ils emploient encore aujourd'hui et par- « fois on l'entend chanter.

« Sur la montagne, il y avait un poteau qui était en mou- « vement, et faisait un grand tapage. On ne savait comment « le réduire au silence. Enfin les Indiens prirent un enfant « qui n'avait pas de mère, l'attachèrent au poteau et l'égor- « gèrent. Ensuite ils arrachèrent le poteau et ils le portent « avec eux lorsqu'ils vont à la guerre. Il était semblable à ces « tomahawks en bois dont on se sert aujourd'hui encore, et « fait de la même substance. C'est là aussi que l'on découvrit

« quatre racines ou herbes qui firent par leur chant, con-
« naître leurs vertus. C'étaient, d'abord, le *Pasaw* ou racine
« de serpent à sonnette *(Eryngium aquaticum*, employé
« comme émétique) ; en second lieu, le *Micoweanochaw* ou
« racine rouge (probablement le *Salix Candida) ;* ensuite, le
« *Sowatchko* (représenté par les anciens Creeks, comme une
« plante d'environ trois pieds de haut avec des fleurs bleues,
« longues d'à peu près un pouce et dont la racine a un goût
« amer. Elle empoisonne et enivre à la fois), lequel ressemble
« au fenouil; enfin le *Eschalapootchke* (ou mieux *usse*
« *lupocke*, litt. petite feuille) ou petit tabac.

« Ces herbes, spécialement, la première et la troisième
« sont employées par les Indiens, comme la meilleure des
« médecines pour se purifier pendant leur *Busks* ou fête de
« la danse du Maïs vert.

« A cette fête qu'on célèbre tous les ans, les Indiens
« jeûnent et font des offrandes des prémices de leurs
« récoltes.

« Depuis que la vertu de ces herbes leur a été révélée,
« leurs femmes à certaines époques de l'année, ont un feu
« séparé et elles quittent la compagnie des hommes, pendant
« cinq, six et sept jours, pour se purifier. Si elles négligeaient
« cette pratique, les herbes perdraient leur pouvoir, et les
« femmes tomberaient malades.

« Vers ce temps, surgit une dispute. Il s'agissait de savoir
« quelle des quatre nations était la plus vieille (la principale)
« et devait commander. L'on tomba d'accord que, pour cha-
« cune des quatre tribus, l'on élèverait un mât rougi avec
« de l'argile; car l'argile qui d'abord est jaune, rougit par la
« cuisson. On devait aller à la guerre et celle des nations
« qui parviendrait à couvrir la première, son mât depuis,
« le sol jusqu'au faîte, de scalps pris à l'ennemi passerait pour
« la plus vieille.

« Les choses se passèrent ainsi qu'il avait été décidé, et
« les Cussitaws les premiers parvinrent à couvrir leur mât
« d'une telle profusion de trophées de guerre qu'il dispa-

« raissait sous les chevelures ennemies. Aussi furent-ils « réputés les plus anciens.

« Le mât des *Chikassaws* se trouva à peu près recouvert, « puis vint celui des *Atilamas* (ou *Alibamons*.) Quant à celui « des *Obikaws*, les scalps dont il était entouré ne s'élevaient « point plus haut que le genou.

« Alors, il y avait un oiseau d'une taille gigantesque, de « couleur bleue, plus rapide qu'un aigle et qui venait tous « les sept jours tuer les Indiens et dévorer leurs cadavres. « L'on fit donc une image vêtue d'habits de femme que « l'on déposa sur le chemin où passait l'oiseau. Le volatille « l'emporta, la garda longtemps, puis vint la remettre à « place. On la conserva soigneusement dans l'espérance « qu'il en sortirait quelque chose. Longtemps après, il en « sortit un rat rouge que l'on regarda comme le fils de « l'oiseau. »

« Les Indiens tinrent conseil avec ce rongeur, pour savoir « comment parvenir à tuer son père. L'oiseau possédait un « arc et des flèches. La corde de l'arc fut rongée par le rat, « de sorte que l'oiseau ne pouvant plus se défendre, fut mis « à mort par les guerriers On lui donna le nom de roi « des oiseaux. De là cette vénération qu'inspire l'aigle, « considéré comme un grand monarque. Les Indiens se « parent de ses plumes, lorsqu'ils vont traiter de la guerre « ou de la paix. Les plumes teintes en rouge signifient « guerre, et celles teintes en blanc, paix. Lorsqu'un ennemi « s'approche la tête couverte de plumes blanches, les « lèvres barbouillées de blanc et qu'il imite le cri de « l'aigle, l'on n'oserait attenter à sa vie.

« Ensuite, ils quittèrent cette localité, et arrivèrent à un sen- « tier blanc. Tout était aux alentours de couleur blanche, « même l'herbe, et ils remarquèrent qu'une tribu avait dû « séjourner en cet endroit. Traversant ce chemin, ils « passèrent la nuit près de là, puis retournèrent en arrière « pour savoir ce que c'était que le sentier en question, « quel peuple avait séjourné en cette localité, et s'il ne

« vaudrait pas mieux pour eux, continuer la route qu'ils « avaient prise. Elle les conduisit à une baie appelée *Coloose* « *hutche*, parce qu'elle était rocailleuse et enfumée.

« Ils la traversèrent en se dirigeant vers le levant, et « arrivèrent chez un peuple, près d'une cité appelée « *Coosaw*. Ils y séjournèrent quatre ans. Les *Coosaws* se « plaignaient d'être exposés aux ravages d'une bête féroce « appelée *mangeur d'hommes* ou « lion » et qui vivait dans « le creux d'un rocher.

« Les Cussitaws s'engagèrent à débarasser leurs hôtes de « cet ennemi. Ils creusèrent une fosse et la couvrirent d'un « filet fait d'écorce de *hickory*. Ils y apportèrent nombre de « branches qu'ils disposèrent en forme de croix. De la « sorte, le lion ne pouvait pas les suivre, et se rendant à la « place où il reposait, ils agitèrent une sonnette dans sa « caverne. L'animal sortit plein de fureur et se mit à les « poursuivre à travers les branches étalées. Les Cussitaws « pensèrent qu'il valait mieux laisser mourir un seul homme « que toute la nation. Ils prirent donc un enfant orphelin de « mère et le présentèrent au lion, dès que l'on se fut « approché de la fosse. L'animal ayant fait un bond, s'y laissa « cheoir et les Indiens purent facilement le tuer au moyen « d'échardes de pin enflammés. L'on garda ses os jusqu'à « ce jour ; d'un côté, ils sont peints en rouge et de l'autre, « en blanc.

« C'était d'ordinaire chaque septième jour que le lion « venait exercer ses ravages. Aussi, après s'en être défaits, « les Cussitaws restèrent-ils dans le pays, pendant sept « jours. En souvenir de lui, lorsqu'ils se préparent à faire la « guerre, ils observent un jeûne de six journées et se « mettent en marche la septième. S'ils ont soin d'emporter « les os du lion avec eux, ils se tiennent sûrs du succès.

« Au bout de quatre années, les Cussitaws ayant quitté le « peuple Coosaw, arrivent à une rivière qu'ils appelèrent « *Nowphowpe*. On la connaît aujourd'hui sous le nom de « *Callasi-Hutche*. Ils s'arrêtèrent sur ses bords pendant

« deux ans; comme ils n'avaient point de maïs, ils durent « vivre de racines et de poissons, se fabriquèrent des arcs, « armèrent leurs flèches avec des dents de Castor et des « pointes de silex. En guise de couteaux, ils se servaient de « roseaux fendus.

« Ayant encore quitté cet endroit, ils se rendirent sur les « bords d'une baie appelée *Wattoolahawka hutche;* litt. « *baie bruyante.* Elle tirait son nom du cri que poussaient « les grues, que l'on rencontrait là en grande quantité. Les « Cussitaws y passèrent une nuit.

« Aussitôt après, nous les voyons atteindre une rivière « où se trouvait une chûte d'eau, qu'ils nommèrent *rivière* « *d'Owatunka.*

« Le jour suivant, ils rencontrèrent un autre cours d'eau « auquel ils donnèrent le nom d'*Aphoosa Pheeskaw.* Ils la « traversent le lendemain, et arrivent à une haute montagne « où vivait le peuple, constructeur de ce chemin blanc dont « nous avons déjà parlé. Les Cussitaws lancèrent de son « côté, des flèches blanches (en signe de paix), afin de « reconnaître quelles étaient ses dispositions. Mais ce « peuple ramassa les flèches blanches, les teignit en rouge, « (symbole de guerre) et les renvoya à leur adresse. Le « chef des Cussitaws auquel on les remit, déclara que « c'était mauvais signe. Si les flèches étaient restées peintes « en blanc, alors on aurait pu passer outre et chercher des « provisions pour les enfants ; mais comme elles avaient été « colorées en rouge, il était prudent de s'arrêter. Cependant « quelques guerriers ne craignirent point de pousser « jusqu'aux cabanes de la tribu, qu'ils trouvèrent désertes. « Ayant aperçu au milieu du fleuve, un berceau que l'on ne « pouvait voir de la rive opposée, ils en conclurent que la « tribu avait cherché une retraite au sein des eaux, et qu'elle « n'avait point l'intention d'en sortir.

« A cet endroit, se trouve une montagne appelée *Moterell,* « faisant un bruit semblable à celui d'un tambour que l'on « frapperait, et c'est là qu'ils supposèrent être la résidence

« de ce peuple mystérieux. Lorsqu'ils partent pour la « guerre, les Cussitaws entendent ce bruit retentir de toutes « parts.

« Ensuite, ils côtoient la rivière jusqu'à une cataracte où « ils aperçurent de grands rochers. Sur ces rochers, se « trouvaient placés des arcs et ils supposèrent que là « encore résidait le peuple constructeur du chemin blanc.

« Les Cussitaws avaient toujours dans leur marche, deux « éclaireurs précédant le corps d'armée. Ces éclaireurs « montèrent au sommet d'une haute montagne et aperçurent « une ville, dans la direction de laquelle ils lancèrent des « flèches blanches; mais les habitants leur en renvoyèrent « d'autres peintes en rouge.

« Alors les Cussitaws entrèrent en colère. Ils résolurent « d'attaquer cette ville, et de prendre une des maisons qui la « composaient, pour chacun de leurs guerriers.

« Ils jetèrent donc des pierres dans le lit de la rivière de « façon à la pouvoir traverser, s'emparèrent de la cité, « habitée par une nation à tête plate et tuèrent tout à « l'exception de deux personnes. S'étant mis à leur pour- « suite, ils trouvèrent un chien blanc, qu'ils mirent « également à mort. Puis ils continuèrent à donner la chasse « aux deux fugitifs, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés de « nouveau au chemin blanc. C'est alors qu'ils aperçurent la « fumée qui s'échappait d'une cité. Ils jugèrent qu'elle devait « être occupée par cette même nation qu'ils avaient si long- « temps cherchée. C'est la région où vit actuellement la « tribu des *Palachucolas* et de laquelle est né le chef « *Tomochichi*.

« Les Cussitaws s'avancèrent animés des intentions les « plus hostiles, mais les Palachucolas leur donnèrent à boire « en signe de paix, d'un breuvage noir, ajoutant : nos « cœurs sont blancs (pacifiques); que les vôtres soient « blancs aussi. Déposez donc le *Tomahawk* ensanglanté et « montrez vos corps, comme preuve qu'ils sont blancs.

« Néanmoins, les Cussitaws voulaient garder leur

« Tomahawk. Mais les Pachucolas finirent enfin par les per-
« suader, et ils l'ensevelirent sous leurs lits. En retour, les
« *Palachucolas* leur donnèrent des plumes blanches, et leur
« demandèrent d'avoir un chef en commun. Depuis ce
« temps là, les deux nations ont toujours vécu ensemble.

« Une partie d'entre elles se fixa d'un côté de la rivière et
« l'autre du côté opposé. On appelle une de ces fractions les
« *Cussitaws* et l'autre, les *Cowétas*, ils ne font qu'un seule
« peuple et leur ville est la capitale des Creeks inférieurs et
« supérieurs. Néanmoins, comme les Cussitaws aperçurent
« les premiers, la fumée rouge et le feu rouge, qu'ils ensan-
« glantent les cités, ils ne peuvent pourtant pas quitter ces
« cœurs rouges, lesquels, après tout, sont blancs d'un côté
« et rouges de l'autre.

« Maintenant, ils reconnaissent que le chemin blanc était
« le meilleur de tous, et bien que *Tomachichi* ne soit qu'un
« étranger, ils reconnaissent qu'il leur a fait du bien, car il
« alla avec l'esquire Oglethorpe voir le grand roi, et enten-
« dit ce récit et le lui rapporta et ce dernier l'a écouté
« et cru. »

Nous n'entreprendrons pas ici une analyse détaillée de cette intéressante légende et renverrons sur ce point les curieux au travail de M. le docteur Brinton (1). Nous ne saurions nous dispenser toutefois de nous étendre un peu sur ce qui concerne la route suivie par les migrations Cussitaw et Chahta-Muscogulgue. La rivière de boue que traversent les voyageurs est désignée dans leur langue par le terme *Wooküke*, litt. « eau fangeuse » C'est le nom aujourd'hui encore donné par les Chahtas au Mississipi. Nous pouvons conclure de là que leur premier établissement était situé près de la rive gauche de cefleuve.

La rivière de sang qu'ils traversent ensuite est désignée sous le nom de *Wecate Rakko* litt. « grande rivière rouge » de *ueov*, eau, *cate*, rouge et *rakko*, grand. Les Muscogulges

(1) *The National legend, etc.*, p. 9 et suiv.

désignent ainsi, à la fois, et l'Arkansas et la rivière rouge proprement dite. M. Brinton pense qu'il pourrait bien s'agir ici d'un autre cours d'eau, peut-être le *Big-Black*, litt. grande rivière noire.

Nous ferons remarquer ici une coïncidence entre la légende Chahta et les traditions Quichées, laquelle pourrait bien n'être pas due au seul hasard. Le Popol-vuh nous représente les deux héros de l'épopée Guatémalienne traversant d'abord une rivière de fange, puis une rivière de sang, pour se rendre de *Nimxob-Carcah* à la cour de Xibalba (1). Ce n'est point au reste, on le verra tout à l'heure, le seul point de contact à signaler entre ces deux légendes. Ce voyage très probablement mythique de Hunahpu et de Xbalanqué est entrepris, lui également des régions Occidentales à celles de l'Est. Y aurait-il donc là un souvenir des anciennes migrations effectuées dans la même direction, par les tribus du Sud des Etats-Unis ?

Cette reine des montagnes, couronnée de flammes et qui, fait tant de vacarme, semblerait bien au premier coup-d'œil ne pouvoir être autre chose qu'un volcan; toutefois M. Brinton pense que le langage du narrateur doit être pris dans un sens plutôt métaphorique. Il fait observer également que dans l'État de Mississipi, près de la Grande-Rivière Noire, l'on trouve encore aujourd'hui un vaste Tumulus, très-probablement fait de main d'homme. C'est l'œuvre de cette race mystérieuse qui habita jadis la grande vallée des États-Uuis et à laquelle les Toltèques orientaux semblent devoir les premiers éléments de leur civilisation. C'est là, en tout cas, que les populations de race Chatha furent initiées à la connaissance de l'agriculture. L'on sait en effet que les tribus vivant à l'est du Mississipi étaient à peu-près les seules qui cultivassent le maïs, ainsi que certaines autres plantes alimentaires (2).

(1) *Pop. vuh*, 2ᵉ partie, chap. 8ᵉ, p. 141.

(2) *Hist. des Nations civil. du Mexique*, t. I, liv. 1ᵉʳ, chap. 1ᵉʳ, p. 3. 24 et 31, en notes.

Suivant toutes les apparences, cet art leur fut originairement enseigné par ces *Mount-Builders*, antiques possesseurs du sol qu'elles achevèrent d'exterminer plusieurs siècles avant l'arrivée des Européens (1). Quant à cette baie appelée dans le récit de Chekilli, *Coloose-hutche*, M. Brinton remarque que ces expressions ne signifient rien dans les divers dialectes Creeks. Il y a probablement là une faute due au traducteur ou a celui qui a transcrit. C'est, pour sûr, *Tuska lusa hatche* qu'il fallait mettre, litt. « baie des guerriers noirs » du Chahta *Tuska*, guerrier, *lusa* noir et *hatche*, baie, golfe.

Ensuite les émigrants arrivent chez un peuple du nom de *Cusa, Coosaw* ou *Coça*. On sait qu'il existait une cité indigène de ce nom, sur la rive gauche du cours d'eau de *Coça*, dans le nord la province d'Alabama. De Soto la visita en l'année 1540.

La rivière d'Owatunka sur les bords de laquelle arrivent les Cussitaws, forme la principale branche de la baie d'Uchee. Pour le terme d'*Aphoosa pheeskaw*, il signifie litt : « plant *ou* arbre écorcé. »

Le nom de *Moterell* ne semble pas appartenir à la langue Creek et l'on ne saurait indiquer où se trouve cette montagne, peut-être imaginaire.

Dans le fleuve que traversent les Cussitaws, avant d'arriver à un village dont ils massacrent les habitants, nous reconnaissons le *Chattahoochee* ou rivière aux roches peintes, à cause des bizarres stratifications que présentent certains rochers dans le voisinage des cataractes. Les Cussitaws purent en effet les comparer à des vestiges de l'industrie humaine. Enfin le campement ou ville des *Palachucolas*, chez lesquels ils arrivent, se trouvait sur la rive droite de la *Chattahoochee* au dessous de sa jonction avec l'*Uchee-Creek*. La ville des *Cowétas* était située sur le côté droit de la même rivière, trois milles au-dessous des cataractes, et le village des Cussitaws sur la gauche, quelques milles plus loin en descendant le

(2) *Histoire des Nations civ. du Mexique*, t. I, liv. 1er, chap. 1er, p. 15.

courant. On voit que toutes les indications fournies par la légende sont, au point de vue géographique, assez exactes et l'on peut suivre pour ainsi dire sur la carte, les émigrants d'étape en étape. Il n'en est point de même de ces récits de combats livrés contre des monstres et d'aventures de toutes sortes. Ici, nous tombons dans le domaine de la mythologie pure. Ainsi que nous l'allons voir tout à l'heure, l'on y peut signaler la trace certaine d'emprunts faits à l'extrême Orient, et chaque tribu emportant, pour ainsi dire, les malheureuses légendes avec elle, dans ses pérégrinations, les faisait entrer de force dans le cadre de son histoire nationale. Certaines coïncidences avec les narrations du livre sacré réclameront notre attention d'une façon plus spéciale. On a rappelé les feux de diverses couleurs apportés aux Cussitaws de tous les points de l'horison. Il y a ici une allusion évidente aux couleurs symboliques (1) affectées par les Mayas à chacun des points cardinaux. C'est une question d'ailleurs que nous aurons à traiter plus au long dans un mémoire spécial. Bornons-nous à dire que ce même symbolisme reparait dans le Popol-vuh, sous un emblême un peu différent. Nous voulons parler des quatre chemins de couleurs diverses qui s'offrent aux regards des héros guatémaliens, se rendant à Xibalba (2). Les autres événements dont est marquée la migration des Cussitaws font songer aux épreuves subies par les héros du livre sacré. Nous mentionnerons pour exemple le poteau qui remue et que l'on réduit au repos, grâce au sacrifice d'un enfant égorgé à sa base. De même, l'ouvrage Quiché nous présente Hunahpu et Xbalanqué enfermés dans la maison des lanciers. Les deux princes décident ces derniers à se tenir tranquilles et à ne pas se servir de leurs armes, en leur promettant de leur donner « les chairs de tous les animaux » (3), sans doute tués en sacrifice. C'est tandis qu'ils

(1) *Relac. de las Cosas de Yucat*, § XXXIV, p. 209, en notes.

(2) *Pop. vuh*, 2e part. chap. 2e, p. 83, et chap. 7, p. 143.

(3) *Ibid., ibid.*, chap. 9e, p. 155.

sont encore captifs dans la maison des lanciers qu'Hunahpu et Xbalanqué envoient les fourmis leur cueillir les *quatre* espèces de fleurs, à eux demandées. C'est également à la suite de l'aventure du poteau que les Cussitaws acquièrent la connaissance de *quatre* espèces de végétaux regardés par eux comme sacrés. L'épreuve de la maison des tigres ne seraitelle pas le pendant exact du combat soutenu par les sauvages du Mississipi contre le lion ou « mangeur d'hommes » de la légende? Si les Cussitaws refusent de se servir de trois des feux à eux apportés de divers points de l'horizon, les héros guatémaliens, eux aussi, n'usent ni des flambeaux de pin, ni des cigares qu'on leur offre, lors de leur entrée dans la maison ténébreuse. Enfin le rat qui ronge la corde de l'arc dont était armé l'aigle, son père, nous semble bien un peu parent de celui qui, d'après la tradition Quichée, dévore les cordes retenant la pelote élastique, les gants et les boucliers des deux princes (1). En tout cas la haute antiquité de cette dernière légende ne saurait être revoquée en doute, et elle a vraisemblablement bien voyagé avant de passer en Amérique.

II

Nous venons d'étudier le mythe de Votan en lui-même, pour ainsi dire, et sur la terre d'Amérique. Il nous reste à en suivre la filiation dans l'Ancien-Monde et tel sera l'objet de cette seconde partie.

On sait le rôle important que jouent les *Nâgas* ou serpents infernaux dans la religion des peuples Brahmanistes et Bouddhistes. Plusieurs fois, les femmes de cette race contractèrent des unions avec les enfants des hommes. Un de ces *Nakhs*

(1) *Pop. vuh*, chap. 6e, p. 129.

ou *Nâgas* devint même, au dire des *Thaïs,* (1) roi de Siam et voici à quelle occasion. *Somana-Khôdom* (c'est le nom Siamois de Bouddha) était à prendre son repas, près du village sur l'emplacement duquel fut construite plus tard, la ville de *Haripunxaï,* ou suivant une autre version, non loin du village de *Pantcha Matchakham.*

Cependant, le saint homme ne pouvait trouver d'eau pour faire ses ablutions et se désaltérer. Un *Nakh* ou serpent vint lui en apporter. D'autres affirment que sur l'ordre de ce reptile, une source jaillit aux pieds du Bouddha. « O *Ananda,* « s'écrie le réformateur, ce dragon qui apporte de l'eau au « *Tathâgata* litt. *bienfaiteur* (surnom de Bouddha), doit, « dans mille ans, renouveler l'ère du *Tathâgata.* Et par « la puissance de l'eau qu'il a donnée en aumône, jamais « l'eau ne manquera dans les limites de son royaume. Il le « possédera comme prince indépendant, ne reconnaissant « la suprématie de personne. Le feu et l'eau constituent une « aumône aussi efficace que les autres, lorsqu'ils sont donnés « avec cette grâce qui découle des services rendus. Lorsque « le Tathâgata sera entré depuis 950 ans dans le *Neibban* « *(Nirvâna),* alors Phra-Arunaràt naîtra en qualité de roi. » Au nombre des avantages promis par Bouddha, au reptile charitable se trouvait celui de recevoir les hommages de tous les princes de *Xomphutavib,* c'est-à-dire des régions Transgangétiques, et de remplacer par une ère nouvelle, celle de Bouddha.

Environ neuf siècles et demi plus tard, régnait à *Haripunxaï-Nakhon,* dans le pays de *Sayam* ou *Siam,* un roi d'une grande piété nommé *Phaya-Aphayakha-Muni-rat* ou plus simplement *Aphayakha-Muni.* Fidèle observateur de tous les préceptes de la religion Bouddhique, il se retirait de temps à autre, sur une montagne très-élevée pour y faire ses méditations, et mener la vie d'un anachorète. Une reine

(1) *Description du royaume Thaï ou Siam,* par Mgr. Pallegoix, évêque de Mallos, etc., t. I, p. 61 et suiv. (Paris, 1854). — Die *Vœlker des Œcstlischen Asien, studium und reisen* von H. Dr Adolphe Bastian; t. I, p. 298 et suiv.

des *Nakhs* avait l'habitude de se rendre au même endroit, soit pour s'y divertir, soit pour y accomplir certains actes de dévotion. Attirée par la renommée des mérites du prince Siamois, elle passa trois jours et trois nuits dans sa compagnie, et eut même commerce avec lui. Avant de reprendre le chemin de ses états et de se séparer de son amante, *Aphayakha-Muni* donna à cette dernière, son manteau royal, richement orné et un précieux anneau. Cependant *Nang*, la princesse des Dragons retourna enceinte dans son royaume souterrain. Elle pensa bien que son fils ne naîtrait point d'un œuf, ainsi que cela a lieu d'ordinaire chez les *Nakhs*, mais qu'elle allait donner le jour à un être vivant. Un sentiment de pudeur lui fit craindre que son aventure ne se trouvât divulguée parmi ses sujets, et elle se rendit de nouveau sur la montagne. L'enfant vint au jour dans l'hermitage même où elle avait rencontré le monarque Siamois. La mère le revêtit du riche costume laissé par celui-ci, plaça l'anneau à son doigt, puis regagna son palais. Un chasseur qui passait non loin de là, entendit les cris poussés par le nourrisson. Il l'emporta chez lui, ainsi que les gages destinés à le faire reconnaître; puis, il le confia à sa femme, lui recommandant de le nourrir comme son propre fils. Le jeune prince fut élevé dans la pratique de toutes les vertus commandées par la loi. Quelque temps après, il arriva que le roi Aphayakha fit expédier à ses ministres et à sa noblesse, l'ordre de lui élever un palais. Par toute l'étendue du royaume, le peuple Siamois se trouva mis en réquisition. Chaque maison fut conviée à fournir son contingent de travailleurs corvéables. Le chasseur, lui aussi, se trouva appelé en sa qualité de casseur de bois. Il prit son fils adoptif avec lui, et comme il faisait une chaleur accablante, le jeune homme fut placé à l'ombre, dans l'intérieur même du palais. Cependant l'édifice se met à trembler, le dôme s'incline comme pour rendre hommage au fils de la *Nakh* et l'ombre du palais, elle-même, paraissait voltiger. Informé de ce prodige, le roi demanda au chasseur, quel était le père de l'enfant? Celui-ci répondit qu'il l'avait

trouvé au milieu de la forêt et fait élever comme son propre fils. Puis, sur l'ordre du monarque, il lui remit les objets déposés auprès du jeune héros. Le roi, suffisamment éclairé sur la question de paternité, retint l'enfant, après avoir fait donner une récompense au chasseur. Le fils de la *Nâga* reçut le nom de *Arun raxa Kuman* ou *Arunnaràt* et Aphayakha le fit élever avec un autre de ses enfauts, appelé *Ritthi-Kuman* ou *Rutthi Kuman.*

Or, ce jeune prince si miraculeusement reconnu et qui vit le jour en l'an 950 de l'ère Bouddhique, n'était autre qu'une incarnation du charitable serpent dont Phra Khôdom avait prophétisé la gloire. C'est ce que prouve le nom même de *Phra-Ruáng* ou *Phaya-Luáng* qu'il reçut, lorsque son père qui l'aimait beaucoup, lui eut donné pour épouse *Arunara-Kak-Kuman,* reine de *Satxanalai* ou *Sang-Khalôk.* Elle était la dernière de sa lignée et son mari devint ainsi gouverneur ou plutôt prince feudataire du pays en question. *Phra* qui signifie proprement « grand, auguste » est un titre de noblesse que l'on donne aux mandarins de cinquième ordre, (1) aux dieux et à Bouddha lui-même, ainsi qu'aux Talapoins. Sous ce rapport, on pourrait le comparer au *Dom*, qui chez nous sert à qualifier les pères de chœur dans certains ordres religieux. Enfin *Phra* est même quelquefois appliqué à des objets inanimés, mais que l'on considère comme dignes de respect. Ainsi une partie du Code de lois Thaï porte le nom de *Phra-Tamra ;* (2) c'est celle qui traite des fonctions et prérogatives des offices ; une autre est appelée *Phra-Thamnun*, elle renferme les constitutions des anciens rois, etc.

Il convient sans doute de rattacher au terme Siamois celui de *brâ* (3) servant chez les Stiêngs, sauvages habitants des

(1) *Description du royaume Thaï*, t. I, chap. 8e, p. 293.

(2) *Ibid.*, chap. 13e p. 365.

(3) *Voyage dans les royaumes de Siam, dé Cambodje, de Laos*, par M. Henri Mouhot, relation extraite par M. Ferdinand de la Noye; chap. 15, p. 151 et suiv. — Paris, 1868.

forêts comprises entre le Cambodje et les montagnes d'Annam, à désigner l'Etre suprême. Les Stiêngs, on le sait, peuvent être considérés comme un débris de races primitives de ces régions. Quant aux Siamois, ils émigrèrent du Nord, à une époque relativement assez moderne.

Quant au terme *Luáng*, *Ruáng* ou *Kluáng*, (1) peut-être apparenté au Chinois *Loung*, dragon, il veut dire, à proprement parler, un serpent; mais on l'emploie également comme titre honorifique, pour désigner une classe de nobles ou mandarins. *Phra-Ruáng* signifie donc « l'Auguste mandarin » ou mieux « le talapoin serpent. » L'histoire même du personnage prouve, on va le voir tout à l'heure, à quel point cette dénomination lui convenait.

Pour en revenir au prince Siamois, la fondation d'un grand nombre de pagodes et de pyramides magnifiques lui est attribuée. On lui doit notamment un édifice religieux construit à Satxanalaï, dans un endroit où jadis avaient été déposées certaines reliques de Bouddha (2).

En ce temps là, l'état de Sayam (litt. des peuples bruns, du Skr. *Cyâna* (3), brun, ocre rouge), se trouvait sous la domination du roi de *Kamphôxa-Nakhon* (Cambodje), et lui payait tribut. Phra-Ruáng alla en personne, présenter ses hommages et porter des présents au monarque de ce pays. Parmi ceux-ci, l'on remarquait un panier plein d'eau, mais si habilement tressé qu'il ne laissait pas échapper une goutte de liquide. Surpris de ce prodige, le monarque Cambodjien, voulut faire périr Phra-Ruáng, prévoyant, nous disent les annales Siamoises, que s'il le laissait vivre, ce dernier ne tarderait point par son mérite et ses vertus, à s'élever au-

(1) *Annales des Voyages*, déc. 1869, (*Notice sur le royaume de Siam*, par M. A. Gréhan); p. 260 et 261.

(2) *Études asiatiques de Géographie et d'Histoire*, par M. L. de Rosny (*le royaume de Siam*), p. 175 et suiv. — Paris, 1864.

(3) *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, par M. Léon de Rosny; t. I, liv. 1er. — Janvier 1870

dessus de tous les rois et à les dominer tous. Le prince de Cambodje envoya donc des soldats chargés de mettre à mort son rival ; mais au moment où ils allaient se jeter sur lui, la terre s'entrouvrit sous ses pas. En sa qualité d'enfant de la *Nâga*, de fils de serpent (1), il se précipita dans le gouffre béant et disparut. Quelques jours après, il était de retour dans ses états. Une guerre terrible s'ensuivit entre le suzerain et son vassal. Les Siamois victorieux contraignirent le Cambodje à leur payer tribut, et c'est alors qu'ils commencèrent à prendre le titre de *Thaïs*, c'est-à-dire « libres. »

Du reste, une grande partie de ces évènements est racontée d'une façon assez différente par l'écrivain Allemand qui semble avoir recueilli une version populaire, et sans doute plus moderne, de la même légende. Grâce à sa connaissance approfondie du *traiphet* ou des trois Védas, Phra-Ruáng avait rendu son corps invulnérable. Ses œuvres ultérieures lui acquirent le pouvoir de donner la vie ou la mort par de simples paroles, de telle sorte que ce qu'il commandait devait nécessairement avoir lieu. D'après les chroniques de Cambodje, ce prince est représenté comme un rebelle qui refusait à son seigneur, le tribut d'une certaine quantité d'eau qui lui était due. Cette désobéissance avait, au reste, été prophétisée par Bouddha. Le monarque Cambodjien envoya donc contre son vassal insoumis, l'un des seigneurs de sa cour, nommé *Dam-Din*. L'on connait sous ce nom, une sorte de poudre explosive, dont faisaient usage les peuples du Cambodje, et qui à l'instar du feu grégeois, ne laissait pas que d'être dangereuse, lorsqu'elle tombait dans l'eau. *Dam-Din* creusa une galerie souterraine qui allait de Cambodje jusqu'à Siam, débouchant dans le couvent où Phra-Ruáng s'était retiré. A peine l'émissaire sortant de sa cachette, se fut-il présenté aux regards du prince Siamois que celui-ci, d'un seul mot, le changea en pierre. C'est ce *Dam-Din* ainsi transformé, de même que les

(1) *Le royaume de Siam*, par M. A. Gréhan ; p. 86. (2e édition.)

troupes qui l'accompagnaient, que l'on reconnaît dans les pierres levées de *Zukothay*. Ils subirent ainsi le même sort que les courtisans de Vikramaditya, lors du voyage de ce dernier au ciel ou l'armée de Phinée, quand ce dernier voulut disputer à Persée, la possession d'Andromède. L'on n'a point d'ailleurs à entrer dans l'explication de ces faits mythiques. Il suffit de remarquer qu'ils se rattachent au culte de la pierre (1) qui dut être si florissant chez les populations Pré-Aryennes de l'Europe et de l'Asie. Elles élevèrent en effet les monuments mégalithiques, regardés à tort, comme l'œuvre des Celtes; M. Bastian affirme que, lors de sa visite aux ruines de *Banan*, dans le Cambodje, les indigènes l'entretinrent d'un voyage heureux accompli dans les entrailles de la terre. Etait-ce celui de Phra-Ruáng ou bien les Siamois par amour-propre national auront-ils gratifié leur héros d'une prouesse d'abord attribuée à quelqu'autre personnage? C'est ce que nous n'entreprendrons point de décider ici. On raconte également que Phra-Ruáng, fit un jour, son repas d'un poisson rôti dont il ne put manger que la moitié. Le reste fut par lui jeté dans un réservoir. Aussitôt le demi-poisson ressuscita et se mit à nager joyeusement. Le merveilleux animal dut même laisser de la postérité, car l'on rencontre des individus de son espèce dans beaucoup des pièces d'eau dépendant des monastères Siamois. Son image a d'ailleurs été souvent reproduite. N'y aurait-il point là une réminiscence de ce vieux culte du poisson si populaire chez les populations de l'Asie Occidentale? La déesse Syrienne *Derkéto* regardée comme la mère de Sémiramis, et en l'honneur de laquelle des temples avaient été érigés à Ascalon et à Joppée, était dit-on femme par la partie supérieure du corps et poisson par la partie postérieure. Ne pourrait-elle point être regardée comme le prototype des

(1) *Matériaux pour servir à l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, par MM. Trutat et Cartailhac (*le Culte de la pierre dans l'Ethnographie*, p. 413). — 5e année, 3e série. (Septembre et octobre 1869.)

sirènes Helléniques ? Quant à *Dagon* la principale divinité des Philistins, on le représentait également comme moitié homme et moitié poisson. Son nom d'ailleurs semble formé de celui de ce dernier animal (*Dag*, piscis). Le Oannès des Babyloniens se trouvait figuré d'une façon analogue et sur les monuments Assyriens du musée du Louvre, l'on rencontre plus d'une fois gravée l'image de la sirène mâle à longue barbe. Mais pour en revenir à la légende Siamoise, avant que la ville de *Shangyalpur* ne fût tombée entre les mains des infidèles, on y voyait un réservoir, celui de *Jivat-Kunda* dont les eaux avaient, disent les gens du pays, la propriété de ressusciter les corps morts qui y étaient plongés.

Le recueil Siamois intitulé *Phongsavadan* est muet sur les demêlés de Phra-Ruáng avec le roi de Cambodje. En revanche, il nous apprend que, lorsque le prince Thaï eut atteint sa cinquantième année, ce qui eut lieu vers l'an 1,000 de l'ère Bouddhique, il rencontra en récompense de ses grands mérites, un éléphant blanc qui avait les dents noires. Ce détail, comme nous le verrons tout à l'heure paraît se retrouver sous une forme un peu différente, jusque dans la légende Américaine.

Quoiqu'il en soit, le premier jour du sixième mois de l'année de la chèvre, Phra-Ruáng tint une réunion de cinq cents personnages choisis parmi les plus considérés du pays. Les principaux des talapoins y assistèrent, ainsi que les rois *Lao, Mon, Chin, Phama* et *Langkha-Phram*. Elle eut lieu dans le temple de *Khokasin-Karam,* au centre même de la ville de Satxanalaï. L'on y décida l'établissement d'une nouvelle ère, le *Chonlos-Sak-Kharàt* ou ère vulgaire, et Phra-Ruáng y inventa l'alphabet Thaï (1), ainsi que ceux de *Xieng-maï, Mon-Thaï, Phama-Thaï* et *Khieng-Xieng*. Une modification dans la forme des caratères Cambodjiens y fut, en effet,

(1) *Archives Paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, par M. Léon de Rosny ; t. I, 1re livraison. — Paris, janvier 1870.

décrétée. L'antique écriture des *Phra-Tham* (vieux livres bouddhiques), cessa par suite d'être employée dans l'usage vulgaire, et les lettres *Khôm* ou Cambodjiennes ne furent plus usitées que pour les ouvrages de religion.

Cependant, l'Empereur de Chine *(Krung-Chin)* ou Magatha avait refusé de prendre part à cette conférence solennelle. Suivant une autre version, il ne voulait point se soumettre aux réformes adoptées. Ne perdons point de vue, au reste, que vers le 8e siècle de notre ère, les Siamois donnaient encore d'une façon plus spéciale, le nom de Chine à un royaume situé dans province actuelle de *Chen-si*, ainsi qu'à sa capitale qui se trouve à l'est du pays de *Si-gan*. Quoiqu'il en soit le fils de la *Nakh* se promit de tirer vengence d'un pareil affront.

Accompagné de son frère Ritthi-Kuman, il partit de la ville de Zukothay ou de Satxanalaï, sur un canot magique. Les deux princes sont poussés en avant, par un courant d'une extrême rapidité qu'avait suscité la race des *Nakhs*. Grâce à l'emploi de la magie, l'on enchaîne *Phala-hok*, le dieu qui préside aux nuages. Tous les autres fils des dieux (*Théva-butr*) suivent les deux rois. Ces derniers portant avec eux l'épée merveilleuse et l'arc toujours victorieux, appelé *Sinaxaï*, se tiennent debout au milieu du canot.

Phra-Phum et *Phra-Phoï* (le dieu de l'air) font souffler des vents favorables, afin de faciliter la navigation. L'ange femelle appelé la *Mékhala*, protégea soigneusement les voyageurs contre toute espèce de périls. Au bout de deux mois, comme les princes s'approchaient des côtes de Chine, on vit se manifester un singulier phénomène. Il fit un brouillard si noir, si épais que l'on ne pouvait rien voir, rien distinguer, pas même le soleil ni la lune. Ce prodige épouvanta toute la population Chinoise. Un frisson froid comme la glace courut par le corps des spectateurs. Leurs cheveux se dressèrent comme des montagnes sur leur têtes. Aussi effrayé que ses sujets, l'Empereur de Chine assembla les grands de sa cour et les principaux d'entre les mandarins. Il tint conseil, dans

son propre palais, sur les mesures à adopter. L'on résolut d'envoyer à la côte plusieurs officiers, ou suivant une autre version, un seul homme appelé *Kun-Kéo-Kan-Tyin*, afin de s'assurer sur quel point l'ennemi comptait débarquer.

L'envoyé porta ses regards dans la direction du Nord, mais, après une minutieuse enquête, ne put rien découvrir, sinon un vaisseau de dix toises de long. C'était celui que montaient les Thaïs. Rapport fut immédiatement adressé au monarque. Celui-ci se rappela une ancienne prophétie annonçant l'arrivée par mer de deux princes de race Siamoise, dont l'un devait devenir son gendre, soumettre le continent entier à sa domination, et établir une nouvelle ère à la place de celle de Bouddha. Convaincu de l'inutilité de toute résistance, l'Empereur de Chine donna sans retard ses ordres, pour que les étangers fussent reçus de la façon la plus courtoise et la plus honorable. Il fit placer Phra-Ruáng sur son propre trône et lui donna en mariage, sa fille la princesse *Païthundévi*. C'est alors, dit-on, que l'Empereur aurait brisé son sceau, dont il remit la moitié à cette dernière. Elle devait s'en servir pour clore les lettres par elles adressées à son père. Il suffirait à celui-ci d'en comparer l'empreinte avec celle du fragment resté entre ses mains, pour s'assurer de l'authenticité de la missive. On sait qu'aujourd'hui encore, les Princes du Céleste-Empire ont recours au même procédé, pour leur correspondance avec les officiers éloignés et généraux en campagne.

Les deux époux furent ensuite reconduits à Siam sur un navire fourni par le beau-père de Phra-Ruáng. Son équipage se composait de cinq cents Chinois, lesquels formaient l'escorte de la jeune princesse. Le voyage fut heureux, et au bout d'un mois, l'on débarquait à *Satxanalaï*, cette ville se trouvant, à cette époque, baignée par la haute marée. C'est là que les Chinois de la princesse montèrent une fabrique de porcelaine. Le monarque Siamois fit placer dans son palais, les miroirs de verre qu'il avait reçus en cadeau, et rapportés de Chine.

Le bruit de cette expédition dut se répandre jusque chez les Malais, car Phra-Ruáng se serait, dit-on, emparé de *Sha-herut-Nawi* (Noë), le roi de Sumatra, qu'il obligea à nourrir les poules, dans son palais de Siam.

C'est depuis ce temps là que les jonques Chinoises viennent faire le commerce en ce dernier pays et y apportent, tous les ans, quantité de vases de porcelaine. Au retour de cette expédition, l'on apprit la mort du roi de *Phixai-Xieng-maï* ou simplement *Xieng-maï*. Les grands de ce pays obtinrent de Phra-Ruáng qu'il leur donnât son frère *Ritthi-Kuman* pour souverain. La princesse *Malika-Thévi*, ainsi nommée de l'usage où elle était d'orner les images des Dieux, renfermées dans les temples, avec les fleurs de la plante *Mali*, fut associée à son pouvoir. En signe d'investiture, le monarque Siamois versa l'eau qui était contenue dans son vase d'or.

Phra-Ruáng était fort simple dans ses goûts, ennemi de la pompe et du faste, et accessible à tous. Les dés et le cerf-volant, voilà quels étaient ses passe-temps favoris. Il se livrait à ces divertissements si populaires dans tout l'extrême Orient, avec autant d'ardeur que le moindre de ses sujets, et, quelquefois, en oubliait pendant des journées entières, le boire et le manger. Un jour qu'il s'amusait ainsi avec son cerf-volant, le châssis emporté par le vent, alla s'accrocher à la flèche du palais du roi de *Tong-u*, dans le Pégu. Ce dernier prince, connu également sous le nom de *Naï-u* ou maître *U*, avait jadis été l'esclave du roi de Siam. Grâce à la protection des dieux, à son mérite extraordinaire, et surtout à la bonne fortune qu'il avait eue de s'emparer d'un singe blanc, *Naï-u* était, lui aussi, parvenu à monter sur le trône. Phra-Ruáng, ayant suivi son jouet jusqu'en *Pégu*, se laissa aller au sommeil dans un vaste bâtiment, élevé aux portes de la ville, pour recevoir les étrangers. Pendant la nuit, il s'éveille, pénètre dans le palais du roi, salue la princesse, fille de *Naï-u*, et finit par se rendre, à son égard, coupable de séduction. Montant ensuite à la tour, il grimpe sur une charpente en fer, pour rattrapper son cerf-volant. Le roi de

Tong-u qui dormait en cet endroit, s'éveille et se lève sur son séant. Phra-Ruáng monte sur ses épaules et ayant besoin de s'élever encore plus haut, pose ses pieds sur la tête du monarque. Par là, il réduisait de nouveau en servitude *Naï-u* qui ne s'en doutait nullement. Etant enfin rentré en possession de son jouet, Phra-Ruáng s'esquive dès le lendemain. La Princesse avoue alors à son père tout ce qui avait eu lieu. Immédiatement, des messagers furent envoyés à la poursuite du fugitif. L'ayant rattrapé, ils lui arrachèrent les entrailles qu'ils placèrent dans un coffret de cuivre. Le monarque Siamois paraît avoir supporté très-philosophiquement cette héroïque opération. Il avait éprouvé ce que les Siamois appellent le *Phollakam,* c'est-à-dire la conséquence d'actes commis dans une existence antérieure. Avant de renaître homme, Phra-Ruáng avait été corneille. C'est sous cette forme qu'il arracha les intestins de *Naï-u,* dont l'âme logeait alors dans le corps d'un poisson. Depuis ce temps-là, le pays de *Lao* se trouve infesté de *Phi,* ou démons qui dévorent les entrailles des hommes.

Immédiatement après, Phra-Ruáng se trouva, sans savoir comment, de retour à Satxanalaï. Il ne se rappelait même point ce qui lui était arrivé. A la suite d'une querelle avec les dames de son harem, il appela son fils *Sucha-Kuman,* et lui dit : « Mon fils, je vais me baigner dans le fleuve, et ne « reviendrai plus ici. Chargez-vous de gouverner ce « royaume. » Le prince crut d'abord que son père plaisantait. Mais Phra-Ruáng se précipita sur un banc de sable, au milieu du fleuve. Suivant une autre version, il se rendit pour se baigner, à la fontaine du marché situé au milieu de la ville. Ce qui est certain, c'est que le monarque ayant plongé, disparut sans retour, et depuis ce temps, on ne l'a plus revu. L'opinion ne tarda pas à s'accréditer qu'en sa qualité de fils d'une *Nakh,* il s'était rendu dans les états souterrains de sa mère, pour y régner jusqu'à la fin de sa vie.

Au reste, le nom de *Phra* ou *Phaya-Ruáng* semble être devenu, par la suite, une sorte de titre commun à plusieurs

rois de Siam. Nous pourrions, à cet égard, le comparer à ceux d'*Auguste* et de *César* chez les Romains, de *Pharaon* en Egypte, de *Quetzalcohuatl* à la Nouvelle Espagne. On trouve également mentionné dans les annales Thaïes, un autre Phaya-Ruáng, lequel régna à Zukothay, vers l'an 625 du *Chunlos-sak-Kharàt* ou ère vulgaire.

Le fils du monarque disparu lui succéda sous le nom de *Phaya Sucharàt*. Il se prépara à la guerre contre les nations voisines, et sur sa demande, l'empereur de Chine lui envoya dix ouvriers habiles dans l'art de fondre les canons. C'est depuis cette époque que l'on trouve chez les Thaïs, des fondeurs de *Samrit,* de bronze et de *thompat* ou tombac (alliage d'une partie d'or contre deux de cuivre.) Aujourd'hui encore, le travail de l'étain, du fer et de l'acier est à Siam, presque entièrement entre les mains des ouvriers chinois. (1)

La légende que nous étudions se retrouve sous une forme encore plus complète et plus archaïque chez les Birmans. Elle avait dû passer soit par l'Inde en deçà du Gange, soit, plus probablement, par le Tibet, pour se répandre dans la région Indo-Chinoise. Malgré la différence des noms, on ne saurait méconnaître l'identité de l'histoire de *Pyú Tsau-ti* avec celle de *Phra-Ruáng.*

Les rives de l'Irrawaddy (2), furent, on le sait, colonisées par un prince originaire de la cité Indoue de *Küppilawat* ou *Kăpila-Vastou. Thado Adeitsa* ou *Aditya*, descendant à la dix-huitième génération de l'un des fils cadets de ce monarque, régnait alors dans le pays de *Tàgung.* Expulsé du trône à la suite de troubles et de révolutions, ce monarque alla chercher asile à *Male*, ville située sur l'Irrawaddy, à 80 milles environ au-dessus d'Ava. Là, il vivait dans la retraite et l'obscurité, du travail de la terre. Au milieu de son jardin, se trouvait un réservoir, résidence du dragon ou Nâga qu'adorait

(1) *Description du royaume Thaï*, t. I, chap. 4e, p. 119,

(2) *Journal of the asiatic society of Bengal*, part. I, n° 2. *(On the history of the Burma race*, by the colonel sir Arthur Phayre, p. 78). — Année 1868.

toute la population du pays. L'épouse d'Aditya donna le jour à un fils qui reçut le nom de *Tsau-ti*. Ayant pris ce jeune prince en grande affection, le reptile partageait avec la reine, le soin de veiller sur lui; à l'âge de sept ans, Tsau-ti fut confié à un ermite qui lui enseigna la littérature, les sciences et la religion. Le saint homme prédit, qu'un jour, son élève deviendrait roi. Le jeune prince changea donc son nom en celui de *Meng-ti*, et on lui fit donner une éducation royale. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de seize ans, afin de faciliter l'accomplissement de la prophétie, il obtint de ses parents la permission de s'établir dans la ville de *Pugan*. Une maison appartenant à un vieillard de race *Pyù* fût son logis. L'hôte et sa femme qui n'avaient point d'enfants, s'attachèrent au jeune prince, comme s'il eût été leur propre fils; c'est pourquoi ce dernier prit le nom de *Pyù-Tsau-ti*. Le pays se trouvait alors désolé par des tigres de grande taille, des oiseaux et diverses sortes de monstres ailés qui dévoraient les habitants. Il convient de citer parmi eux, un oiseau gigantesque auquel on offrait, chaque jour, une jeune fille dont il faisait sa nourriture. Chaque septième jour, sept vierges devaient lui être sacrifiées. Le roi de la contrée, *Thamug-dàrit* avait en vain cherché à se débarasser de ces ennemis. Confiant dans sa force et sa valeur, le jeune prince alla les attaquer et les détruisit tous jusqu'au dernier. Il y avait déjà douze ans qu'ils avaient commencé à exercer leurs ravages. C'est alors qu'on apprit l'extraction royale de *Pyù-Tsau-ti*. Le monarque, au comble de la joie, le nomma son héritier présomptif, après lui avoir donné sa fille en mariage.

Au sujet de ce héros, le narrateur Birman entre dans de longues digressions, et rapporte une légende populaire trop curieuse pour n'être pas reproduite ici. *Tsau-ti* aurait eu pour mère, une *Nàga* ou femme de la race des dragons. Son père n'aurait été rien moins que le *Nàt* ou génie présidant au soleil. Il serait d'ailleurs sorti d'un œuf, ainsi que cela a lieu d'ordinaire pour les *Nàgas*. Les réflexions que

fait à ce sujet, l'auteur du *Maha-Radja-Wang* présentent une idée de la manière dont les Asiatiques entendent la critique historique. « Là chose est impossible, s'écrie-t-il, car alors « le jeune prince aurait été ou bien un *Nàt*, comme son « père, ou bien un dragon, ainsi que sa mère. Tout, au con- « traire, tend à prouver qu'il était un homme. Ce qui donna « lieu à la croyance populaire, c'est que le nom de son « père *(Adeitsa, Aditya)* signifie le soleil, et ce fait, qu'un « roi des dragons veilla sur son enfance. Tous nos rois, à la « vérité, depuis *Maha Thamadá* jusqu'à Gautama et depuis « ce temps là jusqu'à nos jours, n'ont point cessé d'appar- « tenir à la race solaire. »

Cependant Pyû-Meng-ti ne succéda pas immédiatement au roi Thamug-dárit. Par suite d'évènements qui nous sont inconnus, un ermite du nom de *Khathà-Kyung* occupa, après celui-ci, le trône Birman, pendant 15 ans. Enfin *Pyù-Meng-ti* est proclamé roi en l'année 89 de la nouvelle ère promulguée à Prome (32 ans après J.-C.) Ce fut un puissant et glorieux monarque et son empire s'étendait sur tout le cours de l'Irrawady. Les Chinois ayant envahi la province de *Kau-thambi*, à l'Est de *Bhaman*, il marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée et les repoussa. Ensuite, il éleva beaucoup de pagodes ou édifices religieux, un notamment près de sa capitale, à l'endroit où il avait tué le monstre ailé. Par son ordre, fut compilé un recueil ou livre de lois dont on vante la sagesse. Enfin Pyù-Meng-ti mourut à l'âge de cent dix ans, après en avoir régné soixante-quinze.

Presque toutes les particularités de l'histoire de Phra-Ruàng se retrouvent également dans celle de *Pyù-Meng-ti*, surtout si nous suivons la version populaire, et l'on ne saurait s'empêcher de leur reconnaitre une seule et même origine. Les deux princes sont fils d'une *Nakh* ou *Nâga*. Des évènements merveilleux permettent seuls de reconnaître leur extraction royale. Tous deux, grands constructeurs de pagodes, ils ont un règne long et glorieux, soumettent une

foule de nations à leur empire et se trouvent en délicatesse avec la Chine. Nous verrons tout-à-l'heure, du reste, les rapports intimes qui rattachent ces deux légendes à celle de Thésée.

Quoiqu'il en soit, considérée dans son ensemble, l'histoire de *Phra-Ruáng* est évidemment plus moderne de forme que celle du héros Birman. Ce dernier serait monté sur le trône, presqu'au commencement de notre ère. Phra-Ruáng, au contraire, naquit l'an 410 après Jésus-Christ. On voit de plus que les Siamois ont ajouté à la légende primitive, force détails de nature à relever le mérite de leur souverain. C'est bien là, le signe évident d'une rédaction postérieure. Ainsi Phra-Ruáng réforme l'alphabet, le calendrier, établit une nouvelle ère, fait faire de grands progrès à l'art de la navigation et soumet toute l'Asie Orientale à ses lois. Le monarque Birman, au contraire, ne règne que sur une partie assez restreinte de l'Indo-Chine, et joue plutôt le rôle d'un héros que celui d'un civilisateur. D'ailleurs, certaines particularités, à coup sûr primitives, telles que l'ébranlement du temple, et la disparition mystérieuse du héros sont exclusivement conservées par le mythe Siamois. En revanche, le souvenir des exploits contre les monstres et animaux féroces, gardé par les Birmans, s'est complètement effacé chez les Thaïs. Nous verrons plus loin, la cause probable à assigner à ce fait.

Mais les Siamois mirent encore à contribution d'autres parties de l'histoire mythique de leurs voisins. Ils ont pour ainsi dire cousu plusieurs légendes différentes, bout à bout, afin de composer celle de leur Héros national. Ainsi, le voyage de Phra-Ruáng, dans les entrailles de la terre en sa qualité de fils de serpent, semble également emprunté au *Maha-Radja-wang.* (1) On sait que le roi Thannet fut détrôné et mis à mort par l'usurpateur *Nga-Kwé,* l'an 1442 de l'ère Bouddhique (909 après J.-C.). L'épouse de cet infortuné

(1) *Journal of the asiatic society of Bengal,* Ubi suprà, p. 86 et suiv,

prince, voulant éviter de tomber entre les mains de son meurtrier, s'échappa du palais. Elle chercha asile dans un endroit nommé *Kyûng-Phyû*, litt. « la route d'or, ou mieux « la route du dragon, conduisant à la demeure du dragon. » Ces expressions sont évidemment métaphoriques et signifient en réalité « la route royale, celle qui conduit au trône. » En effet, le dragon, comme on vient de le voir, est chez les Indo-Chinois, l'emblème propre de la souveraineté, à peu près comme le taureau ailé à face humaine, chez les Perses et les Assyriens. Quant à cette expression « d'or », elle s'applique chez les Birmans, à tout ce qui concerne la personne du monarque. En parlant du nez ou des pieds de Sa Majesté, il faudra dire, par exemple, « les narines ou les « pieds d'or. » Quoiqu'il en soit, ce fut en cet endroit que la princesse donna le jour à un fils, nommé à cause de cette circonstance *Kyûng-Phyû*. La mère lui ayant révélé le secret de son illustre extraction, il jura de reconquérir le trône de ses aïeux. Aidé du *nàt* ou génie d'un arbre, pour lequel il avait toujours témoigné la plus grande vénération, déposant chaque matin, entre ses racines, une poignée de nourriture, le jeune prince parvint à tenir son périlleux serment.

Nous ne croyons pas que l'on puisse douter de la parenté de toutes ces légendes avec celle de Thésée, ou pour parler plus exactement, les mythes Asiatiques semblent résulter de la fusion de deux éléments, l'un Hellénique, l'autre purement Oriental. Ce dernier consiste dans l'ophiolâtrie et le culte des serpents, peut-être d'origine Dravidienne ou Chamitique. C'est du premier que nous allons nous occuper ici.

Le Héros Grec (1) avait pour mère *Ethra*, fille de *Pitthée*, roi de Trézènes, et pour père *Egée*, le souverain d'Athènes. Au moment de retourner dans ses états, ce dernier remit à son épouse d'un jour, qu'il laissait enceinte, une épée et des souliers. Ces objets devaient par la suite, servir à son fils, pour se faire reconnaître. *Pyû-Tsau-ti*, *Kyûng-*

(1) *Plutarque*, Vie de Thésée,

Pyú et *Phra-Ruáng* sont tous les trois, aussi bien que Thésée, d'extraction royale, et par leur père et par leur mère. Tous, ils se trouvent, dès leur naissance, par suite de diverses circonstances, écartés des marches de ce trône qui, cependant, est leur héritage légitime. Le prince Siamois et le descendant d'Egée doivent tous les deux le jour à une union clandestine. Quant à la mère de *Kyúng-Pyú*, elle est obligée d'aller accoucher dans la solitude, et la naissance de ce prince n'est guères moins enveloppée de mystère que celle de *Pyú-Tsau-ti*. Si le roi d'Athènes donne à Ethra, une épée et des souliers, Aphayakha remet des bijoux à la reine des dragons. De part et d'autre, ces présents ont pour but d'établir la paternité.

Thésée n'avait, au dire des Mythographes, que seize ans, lorsqu'il se rendit à Athènes. Phra-Ruáng, il est vrai, est remis tout enfant entre les mains du roi de Siam; mais Pyú-Tsau-ti compte juste le même nombre d'années que le héros Grec, au moment où il se met en route pour aller rejoindre son père, et se signale par ses premiers exploits. Kyúng-Pyú est également représenté comme un adolescent, lorsqu'il défait l'usurpateur *Nga-Kwé*. Mais les similitudes vont devenir de plus en plus frappantes. Elles éclatent jusque dans les plus petits détails.

Sitôt que Phra-Ruáng est introduit dans la demeure de ses ancêtres, l'édifice se met à trembler, comme s'il reconnaissait son maître légitime. De même, Thésée arrivé secrètement à Athènes, lance jusqu'au sommet du temple d'Apollon Delphinien, l'impériale d'un chariot, afin de se venger des railleries des ouvriers qui étaient en train de le construire.

Avant de faire reconnaître son illustre origine, *Pyú-Tsau-ti*, ainsi que Thésée se signale par divers exploits. Le Héros Grec met à mort les brigands Sinnis et Procuste, lesquels infestaient les campagnes de l'Attique. L'oiseau monstrueux auquel il fallait offrir une vierge chaque jour et sept vierges à la fois, tous les sept jours, pour qu'il pût se repaître de leur chair, et dont le prince Birman délivre ses compatriotes

n'est qu'une contrefaçon du Minotaure. Le nombre sept, notamment, apparait dans la légende Hellénique aussi bien que dans celle des Indo-Chinois. Les Athéniens étaient obligés d'envoyer tous les sept ans à ce taureau à corps humain, sept jeunes gens et autant de jeunes filles dont il faisait sa nourriture. On sait que ce fut Thésée qui tua le monstre et délivra sa patrie de l'affreux tribut imposé par Minos. Il y aurait de la part des Birmans, une légère confusion dans l'ordre des évènements. Ainsi les victoires de Pyû-Tsau-ti sur les bêtes féroces correspondent à la fois à celles de Thésée contre les brigands Athéniens et contre le monstrueux descendant de Minos; mais quand il s'agit de légendes, il ne faut pas y regarder de si près. Thesée parvenant à sortir du labyrinthe, grâce au fil long et délié comme le corps d'un serpent que lui a donné Ariane, ne rappelle-t-il pas trait pour trait, Phra-Ruáng s'esquivant du gouffre souterrain où il est entré en qualité de fils de la Nakh. Il en est de même de Kyûng-Pyû venant au monde dans la grotte des dragons. L'Envie, l'Ambition déçue mettent également les armes à la main des Pallantides et du roi de Cambodje, mais ces scélérats ne tardent point à recevoir le châtiment qu'ils méritent. Pyû-Tsau-ti, Phra-Rûang et Kyûng-Pyû aussi bien que Thésée mettent le comble à leur gloire en triomphant des ennemis de leur famille et de leur pays. L'amitié du Héros Grec pour Pirithoüs fait songer à celle du fils d'Aphayakha-Muni, pour son frère Ritthi-Kuman. L'un accompagne Thésée, lors de l'enlèvement d'Hélène, l'autre suit Phra-Ruáng dans son expédition de Chine, à la suite de laquelle il ramène une nouvelle épouse. Thésée institue les Panathénées, réunit sous un seul sceptre les diverses populations de l'Attique; Phra-Ruáng étend sa domination sur les contrées voisines. Quant à l'autorité du fils d'Aditya, elle s'était fait reconnaître de tous les peuples habitant la vallée de l'Irrawaddy.

Sans doute, Birmans et Thaïs étaient trop exclusivement habitués au régime monarchique pour avoir jamais songé à

faire de leurs Héros légendaires, ce que les Grecs prétendirent faire de leur Thésée, une manière de roi républicain, un promoteur de la démocratie, mais ils n'ont pas laissé néanmoins de vouloir copier, tant bien que mal, la légende dont ils avaient cessé de comprendre le sens. Voilà pourquoi, l'on nous vante l'affabilité, les goûts populaires du monarque Thaï, pourquoi Pyû-Tsau-ti est dépeint comme un sage législateur. Nous ne nous étendrons point sur le rôle de constructeur de temples assigné à Thésée, aussi bien qu'à Phra-Ruáng. Rappelons seulement que l'on attribue au prince grec, l'érection de ceux de Vénus Sponsa, (1) bâti après l'enlèvement d'Hélène; d'Egée à Trezènes (2) et de Diane *sospita*, dans le forum de la même cité. Enfin Thésée à la suite d'une révolte des Athéniens, se jeta dans la mer, où il trouva le trépas. Suivant d'autres, il fut précipité dans les flots par Lycomède, tyran de Scyros, auprès duquel il s'était réfugié et dont il avait séduit la fille. Lui aussi, le successeur d'Aphayakha s'élance au sein du fleuve, à la suite d'une violente discussion avec les dames de son harem, après son aventure avec la fille du roi de Tong-U, et il disparaît pour toujours.

Il serait difficile, croyons-nous, de contester l'origine purement Hellénique des légendes Indo-Chinoises que nous venons d'étudier. Chez ces populations, nous rencontrons, pour ainsi dire, le mythe grec à l'état sporadique. Tel détail de l'histoire de Thésée se conserve de préférence chez les Birmans; pour tel autre, nous devons le chercher à Siam. Cette légende d'ailleurs ne fait point partie du bagage religieux que les premiers Aryâs ont emporté avec eux, dans le cours de leurs plus anciennes migrations. Elle est, quant à son ensemble, d'invention purement Hellénique, bien que certains détails puissent sembler accuser un emprunt fait, soit à la Phénicie, soit même aux livres saints des Hébreux.

(1) *Meursii Joannis Theseus, etc.*, cap. 26, 107. [Ultrajecti, 1684].

(2) *Ibid.*, chap. 16e, p. 60 et 61.

Certainement, ce trait de l'épée et des souliers laissés à la mère du Héros Grec offre quelque analogie avec celui du bâton, (1) de l'anneau et du bracelet remis à Thamar, par son beau-frère Juda, lorsqu'ils eurent eu commerce ensemble. D'un autre côté, il y a longtemps que l'on a reconnu dans la légende du Minotaure, (2) aussi bien que dans celle du taureau de Phalaris, une réminiscence du culte de Moloch et de ces sacrifices humains, célébrés avec de tels raffinements de cruauté par les Phéniciens. L'usage sans doute en resta en vigueur dans leurs colonies méditerranéennes, jusqu'à l'établissement des Hellènes, personnifié par l'expédition de Thésée en Crète, qui en amena l'abolition. Tout le reste de l'histoire du prince Athénien doit être considéré comme exclusivement grec.

D'ailleurs, les chronologistes s'accordent à placer le règne de Thésée, un peu plus de treize siècles avant notre ère. (3) D'après les annales Siamoises, au contraire, Phra-Ruáng serait à peu près du VIe siècle après Jésus-Christ. Les calculs fournis par la chronologie Bouddhique feraient correspondre l'année 50 de la vie du prince Thaï à l'an 457 de J.-C. Au contraire, si l'on suit la petite ère dite *Chunlos-sak-Kharàt*, il faudrait la reporter à l'an 638 de notre ère. Cette variante ne serait-elle pas le résultat d'une confusion opérée entre deux personnages plus ou moins mythiques du nom de Phra-Ruáng et qui se seraient succédé sur le trône de Siam, à environ deux siècles d'intervalle? *Pyú-Meng-ti* ou *Pyú-Tsau-ti* serait, il est vrai, un peu plus ancien ; il monte sur le trône, l'an 32 de J.-C; mais lorsqu'il s'agit d'une histoire aussi embrouillée que celle des nations anciennes de l'Indo-Chine, et d'un héros, très-probablement ou plutôt très-certainement légendaire, l'on n'est jamais sûr que les évène-

(1) *Genèse*, chap. 38e.

(2) *Kreta, ein versuch zur aufhellung der Mythologie und geschichte*, von Karl Hoeck; t. II, chap. 2e, p. 74. — Gœttingue, 1828.

(3) *Manuel de Chronologie*, par M. Sédillot, p. 54, 3e édition, — Paris, 1844.

ments ne se trouvent très-fort antidatés. Aucun indice, en tout cas, ne nous permet de supposer qu'avant les derniers siècles qui précédèrent notre ère, Birmans ou Siamois, aient eu la moindre connaissance des aventures attribuées au prince grec.

Il est assez étrange, qu'ayant passé avec si peu d'altérations des rives de l'Ilissus à celles du golfe de Bengale, la légende en question n'ait pour ainsi dire, point laissé de traces dans l'Inde. Tout au plus, en rencontrerait-on quelques vestiges bien effacés dans l'histoire de Krishna, telle que la raconte le Ramayâna. Mais nul doute que cet ouvrage, dans lequel se rencontre plus d'un emprunt évidemment fait à nos livres saints et spécialement aux évangiles, n'ait souffert certains remaniements postérieurs à notre ère.

Ainsi que les princes Grec et Indo-Chinois, le héros Indou (1) doit se cacher pour échapper à la fureur d'un tyran impitoyable, et les premières années de sa vie s'écoulent dans l'obscurité. Persécuté par son oncle *Kanssa*, plus encore que Thésée ne le fut par les Pallantides, il triomphe de l'usurpateur, grâce à sa vaillance, et surtout à son pouvoir magique, le met à mort et conquiert, pour ainsi dire, le pouvoir souverain à la pointe de son épée. Le nom de *Magadha* donné à l'un des royaumes contre lesquels Krishna eut à soutenir une lutte terrible, rappelle tout-à-fait celui de *Magatha* que les annalistes Siamois appliquent à une province de la Chine. C'est toujours, en effet, avec ce pays que les héros de l'Indo-Chine ont les plus fréquents démêlés. L'on nous cite également, parmi les ennemis contre lesquels Krishna remporta sa plus sanglante victoire, *Calâ Yavana*, roi du *Cambodje*, province située à l'Ouest de la péninsule Indostanique. Le nom de ce pays, lui aussi, nous rappelle d'une façon étrange celui du royaume soumis au tribut par Phra-Ruáng. Dégoûté enfin du commerce de ses

(1) *Mémoires de l'Institut royal de France. — Académie des Inscriptions et belles-lettres*, t. XVI. *Mémoire sur Krischna*, par M. Langlois, p. 223 et suiv.

semblables, Krishna prit le parti, aussi bien que Thésée et le monarque Siamois, d'abandonner ses états. Il se retire dans la solitude et un chasseur le tue par mégarde, d'un coup de flèche. S'il ne disparaît point dans les flots, du moins la capitale de ses états, *Dwârakâ*, se trouve peu après sa mort engloutie par la mer. On voit, qu'en définitive, les rapports les plus clairs entre la légende Indoue et celle des Thaïs, consistent surtout dans la ressemblance des noms de *Magadha* ou *Magatha* et de *Cambodje*.

C'est que, très-probablement, la légende portée par les soldats de l'armée d'Alexandre, dans le royaume gréco-scythe de Bactriane, aura passé par le Tibet, jusque dans les vallées du *Mé-Kong* et de l'Irrawaddy, sans s'être directement implantée dans l'Inde. Le même phénomène semble s'être produit pour d'autres légendes, croyances symboliques communes à l'Ancien et au Nouveau-Monde. C'est ce dont nous fournirons des preuves plus convaincantes en traitant de l'histoire d'*Ymos* et de *Quetzalcohuatl*. Peut-être aussi, conviendrait-il de tenir compte des travestissements que l'imagination désordonnée des Indous faisait subir aux récits d'importation étrangère, tandis que les habitants de la région Transgangétique, gens d'un esprit plus rassis et plus positif, les conservaient avec une beaucoup plus grande fidélité.

Au point de vue de l'étude de l'esprit humain, il n'en sera pas moins intéressant d'examiner quelles modifications, quels déguisements a subis la légende, à mesure qu'elle s'éloignait des siècles et des lieux qui la virent éclore.

Egée, d'après la légende grecque, éprouva le désir de mettre à mort son fils qu'il ne reconnaissait point encore et prenait pour un aventurier. Aphayakha en use tout autrement à l'égard de l'enfant de la *Nâga* et se livre à une véritable enquête, relativement à la question de paternité. Il faut voir, sans doute, dans cette allure si différente du récit, le résultat de l'adoucissement des mœurs et des progrès de la civilisation. C'est ainsi que les Romains du temps d'Auguste, scandalisés du fratricide attribué par la légende à

leur premier monarque, inventèrent un personnage du nom de *Célèr*, sur le compte duquel fut mis le meurtre de Rémus. A la même cause, nous attribuerons la différence de langage tenu par l'Iphigénie de la scène Française et celle de la scène Hellénique. L'allocution mise par Racine dans la bouche de la fille d'Agamemnon ne respire que les sentiments d'une résignation quelque peu affectée. Au contraire, dans Euripide, cette princesse ne dissimule guères son horreur du trépas et le désir qu'elle éprouve d'y échapper. Elle regrette de n'avoir point la voix d'Orphée pour attendrir le cœur paternel.

Républicains et amis de la liberté, les Athéniens firent de leur héros national, un très-petit prince dont l'empire ne s'étendait point au delà des frontières de la Mégaride. Birmans et Siamois ne l'adoptent qu'à la condition de le transformer en un puissant monarque ; suivant les premiers, il règne sur toute la contrée qu'arrose l'Irrawaddy. Les seconds étendent sa domination sur la plus grande partie de l'extrême Orient. Et que sont toutes les expéditions du héros grec auprès de la conquête pacifique de la Chine, opérée par Phra-Ruáng ?

Tsau-ti est encore comme Thésée, un guerrier fameux, une sorte de chevalier errant. Au contraire, la légende Thaï rédigée à une époque plus récente et sous l'influence exclusive des idées Boudhistes, fait simplement de Phra-Ruáng, un Talapoin, un moine.

Et que dirons-nous des inventions et découvertes merveilleuses attribuées à Phra-Ruáng ? il perfectionne l'art de la navigation, réforme le calendrier, fabrique de nouveaux modèles d'alphabets, non-seulement pour son peuple, mais encore pour toutes les nations du voisinage. Tous ces progrès, œuvre, sans doute, de bien des générations successives, et accomplis d'ailleurs en des régions fort diverses ne servent plus, dans le récit Siamois, qu'à rehausser la gloire d'un prince très-vraisemblablement mythique. A coup sûr, ces traits ne se retrouvent guères ni dans l'histoire de Thésée,

ni dans celle de Tsau-ti. Il semble que les Thaïs aient voulu dédommager ainsi leur héros national de l'effacement de son rôle chevaleresque et militaire. Le Talapoin Phra-Ruang, à cet égard, s'offre à nous, comme le prototype des demi-dieux légendaires de l'Amérique, des *Votan* et des *Quetzalcohuas*, lesquels personnifient spécialement des castes sacerdotales et civilisatrices.

D'après la tradition Grecque, la conduite de Thésée ne saurait être citée comme des plus exemplaires. Ravisseur d'Hélène, il abandonne l'inconsolable Ariane, malgré tout le dévouement qu'elle lui avait témoigné, et tente encore d'enlever son épouse à Aidonée, roi des Molosses, afin de la donner comme compagne à Pirithoüs. On sait, au reste, de quelle façon les coupables furent punis d'un tel méfait. Enfin la mort même de Thésée aurait, d'après plusieurs auteurs, été le juste, salaire de ses crimes. Isaac Tzetès dans son commentaire sur Lycophron, nous le représente conspirant contre l'autorité de son hôte, le roi Lycomède, après avoir été chassé d'Athènes. Suivant Eustathe, un outrage fait à la pudeur de son épouse aurait décidé ce dernier à précipiter Thésée du haut d'un rocher (1). Toutes ces fredaines se conçoivent à la rigueur de la part d'un soudard, d'un coureur d'aventures, tel que l'on nous représente le prince Athénien ; mais les populations Asiatiques si susceptibles en ce qui concerne l'honneur des femmes et qui enferment leurs compagnes avec un soin jaloux, ont hésité à les attribuer à leur héros légendaire. Aussi est-ce du plein gré de leur père, que Phra-Ruang obtient la main de la princesse de Chine et *Tsau-ti* celle de la fille du roi des Birmans. Le récit à nous transmis par Mgr Pallegoix se tait sur le crime de séduction dont Phra-Ruang se serait rendu coupable à l'égard de la princesse de *Tong-u*. Les conteurs Asiatiques eussent cru avilir la majesté royale, en représentant leurs monarques chassés du trône par une émeute populaire.

(1) *Joan. Meursii Theseus*, chap. 30, p. 127.

Aussi remplacent-ils ce dernier épisode, par une querelle entre Phra-Ruáng et les dames de son harem. Enfin si Thésée trouve, bien malgré lui, la mort au sein des flots, c'est de son plein gré que le chef Thaï se précipite au milieu du fleuve, et il ne le fait que pour aller régner dans les états maternels.

Et que l'on ne s'étonne pas de retrouver ainsi une légende Hellénique égarée au fond de l'extrême Orient. Si les découvertes utiles ont parfois bien de la peine à faire leur chemin, si elles rencontrent souvent sur leur route d'insurmontables obstacles, rien en revanche de plus contagieux qu'un conte de nourrice, et il finit toujours par se répandre au loin, en dépit des différences de langue, de race, de climat. Est-ce que les récits du Pantcha-Tantra ne sont point devenus populaires dans toute l'Europe Occidentale? L'histoire de la matrone d'Ephèse fait aujourd'hui encore les délices des lecteurs du céleste Empire (1). On retrouve le souvenir du celtique *Gwion* ou *Gwyddon* (2) dans l'introduction du *Siddi-Kûr* (3). C'est ainsi encore que le sixième conte de ce recueil, celui du bâton qui châtie les voleurs (4) est actuellement répandu chez les populations Slaves (5), que le récit des infortunes de Pyrame et de Thisbé a pénétré jusque dans l'archipel Malais (6). L'étude des légendes du Nouveau-Monde nous ménage, il ne faut pas craindre de le reconnaître, une foule de surprises de ce genre.

(1) *Contes chinois*, traduits par MM. Davis, Thomas, le P. d'Entrecolles et publiés par M. Abel Rémusat, t. III, p. 145. — Paris, 1827.

(2) *Études de Mythologie celtique*, par Jules Leflocq, chap. 2e, § 2e, p. 69. — Orléans, 1869.

(3) *Kalmuekische maehrchen, die Maehrchen des Sidhi-Kür*, von B. Juelg. — Leipzig, 1866. *(Einleitung)*.

(4) *Ibid.*, p. 36.

(5) *Contes des Paysans et des Pâtres slaves*, traduits en français et rapprochés de leur source indienne, par M. Alexandre Chodzko, p. 349. — Paris, 1864.

(6) *Le Moniteur des Indes Occidentales* publié sous les auspices de S. A. R. le prince Henri des Pays-Bas, par le baron P. Melleville (de Carnbee), p. 195. — La Haye, 1848.

III

A peine sera-t-il besoin de faire ressortir la communauté d'origine du mythe Votanide, ou, du moins, de la plus grande partie de ce mythe avec les légendes précédemment étudiées. Sans doute, il y a dans l'histoire du civilisateur Américain, un élément purement indigène et qui est considérable. Il se rapporte à des évènements ayant eu exclusivement le sol de la Nouvelle Espagne pour théâtre; ainsi, par exemple les villes dont Votan est donné comme le fondateur, tout ce qui concerne l'arrivée et l'établissement des Tzéquils. Le reste est à n'en pas douter, de provenance purement Asiatique, et ne nous apparaît guères que comme une contrefaçon, une copie des histoires de Phra-Ruáng et de Pyú-Tsau-ti. En effet, Votan et Phra-Ruáng sont tous deux considérés comme des sortes de demi-dieux bienfaisants, de véritables civilisateurs. Si le monarque Siamois, à la suite de ses voyages souterrains réforme le calendrier, le chef Guatémalien est à la fois, que l'on nous passe cette expression, un personnage astronomique et chthonien. Ce sont les symboles des jours du mois qu'il transporte dans la caverne de Huéhuétan. Son voyage à la caverne des treize serpents renferme une allusion évidente à la semaine de 13 jours et à l'indiction ou semaine de 13 années dont nous parlerons plus au long dans un prochain travail.

Tous deux d'ailleurs, ils sont donnés comme appartenant à la race des serpents, et ce qui est plus significatif encore, c'est en cette qualité qu'ils peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre. Sur ce point d'ailleurs, ainsi que l'on devait s'y attendre, la légende Américaine apparaît comme un écho affaibli de celle des Asiatiques. Elle offre tous les caractères d'un mythe de seconde main et dont le sens primitif s'est obscurci. Elle ne nous dit point, par exemple, par quel lien de filiation, Votan se rattachait à la lignée des

reptiles, pourquoi il était un *Chan* ou serpent, ni, pour quel motif, il visite les abîmes souterrains. Le récit Siamois est, au contraire, bien plus explicite ; il nous apprend que Phra-Ruáng était fils d'une femme Dragon et si le sol s'entr'ouvre sous ses pas, c'est afin de le soustraire à la fureur de ses ennemis. Tout est expliqué, tout se suit dans la légende Thaï. Au contraire, les Tzendales ne gardèrent que les faits les plus saillants du récit primitif, mais ils n'ont plus de cohésion entre eux et on pourrait les comparer aux pierres disjointes d'un édifice en ruine. De là, ce caractère vague et obscur des traditions d'origine Asiatique que nous trouvons en Amérique et qui s'accorde si bien avec les tendances méditatives, l'esprit mystérieux des Indiens du nouveau monde.

Ajoutons que si Phra-Ruáng se rend par mer en Chine, Votan, lui non plus, ne mène point une vie sédentaire. Il va visiter le pays des Tzéquils et entreprend quatre voyages, aller et retour, de *Valum-Votan* à *Valum-Chivim*, c'est-à-dire, sans aucun doute, du pays de Chiapas aux bouches du Tabasco, là où s'établirent les premiers sectateurs de Quetzalcohuatl.

Enfin si Thésée et Phra-Ruáng disparaissent dans les flots, le héros Tzendale, lui aussi termine son règne par une dernière expédition maritime, aux lieux d'où il était venu, et depuis ce temps là, on n'a plus entendu parler de lui. Il est vrai que l'auteur de la *Geografia de Guatemala* est seul à parler de cette disparution mystérieuse du fondateur de Na-Chan. Peut-être a-t-il confondu la légende de Votan avec celle de Quetzalcohuatl. Ce dernier après avoir prêché une religion nouvelle aux peuples du Mexique, s'embarqua pour la fabuleuse contrée de *Tulan-Tlapallan* (1). Cela, en tout cas, importe peu. Le trait, qu'il s'applique à l'un ou l'autre de ces personnages, a certainement été pris aux légendes dont nous venons de parler. Ce n'est pas d'ailleurs, on le verra

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, hap. 7', p. 70.

dans un prochain travail, la seule trace d'emprunt fait par le mythe de Quetzalcohualt à ceux de la Grèce et de Siam. Il sera question tout-à-l'heure de la trouvaille faite par Phra-Ruáng, d'un éléphant blanc à dents noires. Ce détail paraît n'avoir point été oublié des Centro-Américains.

En tout cas, les points de contact entre l'histoire du prince Siamois et celle de Votan portent spécialement sur les détails d'origine purement Asiatique, et l'on citerait dans cette dernière, fort peu de traits qui rappellent les aventures de Thésée. Tout au plus, pourrait-on mentionner quelques particularités de peu d'importance, par exemple, le départ de Votan pour les régions de l'Est, situées au-delà du golfe de Mexique. Rappelons-nous encore que le chef Tzendale est donné comme petit-fils d'*Imos* ou *Ymos*. Ce nom signifie proprement en Quiché « un espadon, un gros poisson de mer. » Les Mexicains l'ont traduit littéralement par *Cipactli*, lequel a dans leur idiôme, juste la même valeur. *Cipactli* ou *Imos* serait donc une sorte de dieu de l'Océan, de Neptune Américain. Or, une tradition conservée par Diodore de Sicile (1) donne Neptune comme père de Thésée. En tout cas, les rapprochements pourraient laisser quelques doute dans l'esprit du lecteur et l'on serait au premier abord, porté à croire l'histoire de Votan transportée d'Asie en Amérique, à une époque où les récits de la muse Hellénique ne s'étaient point encore répandus sur les rives du golfe de Bengale. Nous estimons qu'il n'en est rien pourtant. C'est ce que prouve la comparaison des légendes précédentes avec celle des Chahtas. En la combinant avec l'histoire de Votan, nous retrouvons l'histoire de Phra-Ruáng et celle du Birman *Pyù-Tsau-ti*, pour ainsi dire, toutes entières, telles qu'elles devaient être à l'origine, avant que chacun des peuples Indo-Chinois ne les eût modifiées suivant les exigences de son génie national. Beaucoup de traits y rappellent encore l'histoire de Thésée. Ainsi donc, pour trouver la légende Asiatique

(1) *Joannis Meursii Theseus*, cap. 1er, p. 2.

sous la forme la plus ancienne, c'est en Amérique qu'il faut nous transporter. Ce n'est peut-être point au reste, là, le seul exemple d'une telle bizarrerie que l'on pourrait citer.

En effet, ce lion qui vient dévorer les hommes tous les sept jours ne nous rappelle-t-il point étrangement le minotaure et l'oiseau fabuleux des traditions Birmanes auxquels on offre tous les sept ans ou tous les sept jours, un nombre égal de jeunes gens et de jeunes filles. M. Brinton remarque ici, avec surprise, le rôle symbolique attribué au nombre sept chez beaucoup de populations de l'un comme de l'autre monde (1). Peut-être l'Orphelin présenté par les Cussitaws à la bête féroce pourrait-il se comparer au père de Thésée, se donnant la mort, par suite d'une méprise, au moment où son fils revient vainqueur du taureau Crétois. D'autre part, nous pourrons trouver une autre réminiscence du monstre ailé des annales Birmanes, dans l'aigle armé de flèches, dont les Peaux-Rouges ont tant de peine à triompher. Mentionnons, pour terminer, ce peuple mystérieux qui se jette à la rivière, lors de l'approche des Cussitaws, imitant ainsi l'exemple donné en d'autres circonstances par Phra-Ruáng aussi bien que Thésée. On comprend sans peine la raison des différences qu'offre le mythe Chahta comparé à celui des habitants de la Nouvelle-Espagne. Les Tzendales, peuple policé et habitué au régime monarchique, se sont plu à voir dans Votan, leur premier chef et le père de leur civilisation. Il en a été tout autrement chez les Indiens des États-Unis. Le souvenir de luttes contre des animaux fantastiques resta seul gravé dans la mémoire de ces tribus de chasseurs nomades, accoutumés à la liberté de la vie sauvage.

Il est une autre réminiscence de l'Ancien-Monde que nous rencontrons dans la légende Chahta. Ce rat qui ronge la corde de l'arc dont l'aigle se servait pour faire la guerre, semble assez proche parent des rongeurs dont parle Héro-

(3) *The National legend, etc.*, p. 12.

dote dans son histoire d'Egypte (1). Séthos, prêtre de Vulcain ou plutôt de Phtha, régnait sur ce pays, lorsqu'il se trouva menacé par l'invasion de Sennachérib, monarque d'Assyrie. A la prière du roi-pontife, les dieux envoyèrent une légion de rats, lesquels rongèrent les cordes des arcs et les courroies des boucliers de l'armée ennemie. Aussi une statue fut-elle élevée à Séthos que l'on représentait tenant un rat dans sa main, avec cette inscription « que l'on ap- « prenne, en me voyant, la piété envers les dieux. »

Cette légende Egyptienne, ainsi que plusieurs autres d'ailleurs, n'est suivant toutes les apparences, qu'une contrefaçon de l'un des récits de la Bible. L'on sait la défaite miraculeuse infligée à ce même Sennachérib, alors qu'il fesait la guerre à Ezéchias, roi de Juda (2) Le témoignage des livres saints apparaît du reste ici confirmé d'une façon bien éclatante par le langage des inscriptions cunéformes, et mieux encore par leur silence étrange. Effectivement, si elles parlent en termes positifs du siège de Jérusalem, nous les trouvons d'un mutisme très-significatif en ce qui concerne la suite de cette opération militaire.

Quoiqu'il en soit, avant de traverser le Pacifique, l'histoire de Séthos eut le temps de se répandre dans tout l'Orient. Elle vint à la connaissance des Indous. Ces derniers bien entendu, l'arrangèrent à leur façon, mais malgré les altérations qu'ils lui ont fait subir, elle resta encore reconnaissable. Une portion de Wishnou s'étant, nous disent-ils, incarnée dans la personne de *Parassourama* (3), fit la guerre aux *Kchattriyas* ou à la caste militaire, ainsi qu'aux monarques de la dynastie solaire, dont l'orgueil ne connaissait plus de bornes. Après les avoir défaits, Parassourama donna leurs terres aux Brahmes. Ces derniers poussèrent l'ingratitude

(1) *Herodoti Hist.*, lib. II, cap. 141.

(2) *Paralip.*, liv. II, chap. 32,

(3) *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine*, par Sonnerat, t. I, liv. 2°, p. 194. — Paris, 1782.

jusqu'à refuser un asile à leur bienfaiteur. Le Héros, fort embarrassé, chercha une retraite dans les montagnes des Gattes, dont le pied se trouvait alors baigné par la mer. Ayant ensuite appelé à son aide, *Varouna*, le Neptune Indien, il le pria de lui abandonner tout l'espace que traverserait l'une de ses flèches. C'était là qu'il devait fixer sa résidence. Varouna accueillit de bon cœur, cette requête qu'il jugeait modeste; mais le pénitent *Narada*, témoin de l'entretien des deux divinités prévint Varouna qu'il avait affaire à un collègue et que ce dernier ne manquerait point de lancer son trait par delà les limites de l'Océan. Craignant de n'avoir plus où loger ses eaux, Varouna alla demander conseil à *Yama*, le dieu de la mort. Celui-ci s'étant déguisé en fourmi blanche, ou suivant d'autres, en rat, profita de la nuit pour ronger la corde de l'arc du vainqueur des Kchattriyas. Il évita néanmoins de la rompre en entier. Aussi Parassourama ne s'aperçut-il point de la supercherie. A peine se mit-il en devoir de lancer sa flèche, que la corde cassa, et le trait ne put aller qu'à une faible distance. Le terrain, cédé par Varouna, se dessécha aussitôt et il constitua la région aujourd'hui connue sous le nom de côte du Malabar. L'incarnation de Wishnou, justement indignée de la dureté des Brahmes à son égard, déclara que « si quelqu'un d'entre-eux « venait à mourir dans ce nouveau séjour, il renaîtrait « après sa mort, sous la forme d'un âne. » Aussi ne rencontre-t-on aucun ménage de Brahmes établi au Malabar. Remarquons en tout cas la ressemblance plus grande de la légende Chahta avec celle des Egyptiens, qu'avec la légende Indoue. A l'époque où il fut porté dans le Nouveau-Monde, le récit que nous fait connaître Hérodote, devait par conséquent exister chez les peuples de l'Extrême-Orient sous une forme plus archaïque que celle que nous trouvons aujourd'hui. Nouvel exemple de l'utilité des études Américaines pour l'intelligence des antiquités Asiatiques.

IV

Il nous reste maintenant à étudier quelques autres traces d'influence Asiatique que présente la légende de Votan. Le nom même de ce personnage, nous l'avons déjà dit, signifie *cœur* en Tzendale. Bien des motifs cependant nous portent à douter que ce soit bien celui que portait à l'origine, le monarque Chan. Nous le retrouvons en effet, sous une forme peut-être un peu altérée dans le *Odon* des Tarasques, l'*Oton* des Othomies, et sans doute dans les idiomes de ces peuples, il n'a rien de commun avec le *cœur*. Ne serait-il point assez plausible d'admettre que les Tzendales ont modifié le terme primitif dont l'étymologie leur était inconnue, afin de le pouvoir ramener à une racine de leur propre langue? Ils ont dû être d'autant plus portés à agir de la sorte, que chez eux, le *cœur* nous l'avons déjà vu était regardé comme le symbole de la puissance divine et de la souveraineté. En tout cas, l'on ne concevrait guères, si l'on écarte l'hypothèse d'une étymologie fabriquée à plaisir et après coup, ce terme de cœur employé comme nom d'homme, sans être joint à quelque épithète qui le détermine. Nous dirons bien par exemple d'un roi, qu'il est le chef, la tête de l'état, mais l'on ne songerait guères à le baptiser simplement du nom de tête ou de chef. Nous ne saurions entreprendre au reste de donner ici tous les exemples de calembourgs analogues forgés par l'imagination populaire qui se plait d'ordinaire à chercher un sens aux noms dont la valeur véritable a fini par tomber en oubli : Parfois même, ces confusions ont donné naissance à toute une légende. Tel est le cas par exemple pour Minerve Tritogénie, c'est-à-dire fille « fille de Tritos ». *Tritos* ou mieux *Tritas* était chez les premiers Aryâs, un dieu des eaux et de l'atmosphère. Tel est le rôle que nous lui voyons jouer encore dans certains hymnes védiques. Les Grecs n'ayant

point gardé souvenir de cette divinité, inventèrent la fable de Minerve sortant de la tête de Jupiter, par ce seul motif qu'en Eolien, *Tritô* voulait dire « tête » (1). La même observation peut-être faite au sujet de Jupiter *aegiochos* litt. qui envoie la tempête, que l'on traduisit plus tard par « armé de l'Egide » et de beaucoup d'autres mythes helléniques (2).

Nous pouvons encore, à ce propos, citer la légende Franconienne concernant Siegfried. Le nom du héros germanique se trouve altéré en *Saeufritz,* litt. François à la truie (3). C'est ce qui donna lieu de le représenter comme le domestique d'un porcher, devenu célèbre par ses richesses et ses exploits.

Disons, au reste, pour nous résumer, que l'exemple de ces substitutions de noms abondent dans la mythologie Américaine. On verra dans un prochain travail, quels motifs nous portent à assimiler le *Ymos* des Tzendales et Quichés au *Yima* des livres Zends, à retrouver Sémelé, mère de Bacchus dans cette *Chimalman* ou *Chimalnaa* (4), regardée comme la mère de Quetzalcohuatl.

Et en effet, il est un principe que nous pouvons regarder comme à peu près indiscutable. Des aventures toutes semblables attribuées chez les peuples les plus divers à des personnages portant presque le même nom, nous donnent quelques droits de tenir ces derniers pour identiques, lors même que ces noms devraient dans chaque idiôme, être ramenés à une racine différente.

Sans doute, il y a à cette règle, un certain nombre d'exceptions et c'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure. Elle n'en reste pas moins vraie dans la majorité des cas.

(1) *Hercule et Cacus, étude de Mythologie comparée,* par M. Michel Bréal, introd, p. 17. — Paris, 1863.

(2) *Ibid.*, chap. 6e, p. 116 et suiv.

(3) *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes,* par M. E. Beauvois. 2e partie, section E, chap, 6e, p. 425, en note. — Paris, 1867.

(4) *Hist. des Nations civilisées du Mexique,* t. I, liv. 2e, chap, 4e, p. 236, en note.

De Humboldt (1) signale l'air de famille que présentent entre eux le Scandinave *Wodan* ou *Odin*, l'Indou *Boudha* et le Tzendale *Votan* ou *Wodan*. Ce sont tous les trois des personnages astronomiques. Les deux premiers président au mercredi, c'est-à-dire au troisième jour de la semaine (2); quant au dernier, il a sous sa garde, le troisième jour de la semaine ou mois Toltèque, composé, on le sait de vingt jours. Le savant Allemand rappelle à ce propos, que d'après Bède le vénérable, ce Wodan des Scandinaves passait pour le père d'une foule de chefs qui régnèrent sur diverses tribus du Nord de l'Europe.

Nous ne saurions, sur ce point, nous ranger à l'avis de Humboldt ; malgré la similitude des rôles qu'ils jouent, rien de commun à coup sûr entre les noms de Boudha, et celui d'Odin. Ce dernier devrait régulièrement en Sanskrit, apparaitre sous une forme *Vadânas* que l'on ne retrouve point et qui n'a probablement même jamais existé. Odin est en définitive un personnage purement germanique. On peut seulement signaler une certaine ressemblance d'attributions entre ce dieu de la science et de la sagesse et le Mercure ou Hermès des grecs. C'est, sans doute là ce qui aura décidé Germains et Scandinaves lorsqu'ils eurent enfin adopté l'usage de la semaine de sept jours, à le regarder, pour ainsi dire, comme l'équivalent de Mercure et à placer le mercredi sous sa protection.

A notre avis, Votan n'est autre que le *Boudha* Indien, qui lui aussi préside au mercredi, ainsi qu'à la planète Mercure.

On le représente vêtu de jaune (3). Il est fils de *Tchandra*, le dieu *Lunus* des Indiens et père de la dynastie *dite* lunaire (4).

(1) *Vue des Cordillères*, par Al. de Humboldt, p. 72.

(2) *Vue des Cordillères*, p. 148.

(3) *Chefs-d'œuvre du Théâtre indou*, par M. Wilson, traduit en français par M. A. Langlois, t. II, p. 402, table alphabétique. — Paris, 1828.

(4) *Ibid.*, *idid.*, p. 456.

La forme Tamoule du nom de cette divinité est *Poudan* qui nous rappelle singulièrement les formes Américaines *Votan*, *Wodan*, *Odon* et *Oton*. Le désir éprouvé par les Tzendales de donner à ce héros légendaire, un nom ayant son étymologie dans leur propre langue les aura décidés, nous l'avons déjà dit, à l'appeler *Votan* ou cœur. Ceci explique parfaitement, en effet, les légères divergences phonétiques que l'on peut signaler entre *Poudan* et Votan. N'oublions point d'ailleurs que la lettre *d* n'existant point dans plusieurs, peut-être la totalité des dialectes du groupe Maya-Quiché, devait forcément s'y retrouver remplacée par un *t* ; d'un autre côté la labiale initiale a pu très-facilement, soit tomber, soit devenir une demi-voyelle. N'est-ce pas, par exemple, ce qui a eu lieu en Anglais. Le *w* de cet idiôme a une valeur vocalique très-différente de celle qu'il a conservée en Allemand, où il répond à la labiale douce aspirée.

On s'explique sans peine, la ressemblance plus étroite des formes Américaines avec celle du Tamoul, qu'avec la forme Sanskrite primitive. C'est que le nom de Votan a dû être pris directement par les peuples du Guatémala, non aux habitants de la péninsule Indostanique, mais à ceux de l'Indo-Chine. Ce dernier pays, en effet, ainsi que l'archipel Indien et peut-être la Japon, doivent être considérés comme les foyers primitifs d'un grand nombre de mythes et de la plus antique civilisation Américaine. C'est ce que nous nous efforcerons d'établir clairement dans un prochain travail, d'un autre côté, les relations de la presqu'île Transgangétique semblent dès une époque fort reculée, avoir été bien plus fréquentes avec le midi de l'Inde qu'avec les régions arrosées par le Gange. C'est de Ceylan que partent les moines qui conquièrent la Birmanie et Siam a la foi Bouddhique. Ce seul fait prouve que depuis longtemps sans doute, des rapports suivis existaient entre tous ces pays. Il ne faut donc point s'étonner si les points de contact se trouvent par par suite plus nombreux entre le Dekkan et la Nouvelle Espagne qu'entre cette dernière région et l'Inde du

Nord. Bouddha ne figure point, il est vrai, comme Votan, au nombre des civilisateurs. N'oublions pas néanmoins qu'on le regarde comme la tige de cette dynastie lunaire qui, à une époque fort ancienne, fit fleurir la civilisation Aryenne au Sud de l'Himalaya.

D'ailleurs l'usage de la semaine, celui des noms des divinités affectées à chacun des jours qui la composent n'est certainement point indigène dans l'Inde. On s'accorde à le regarder comme étant d'origine Egyptienne. Des bords du Nil, il passa aux Grecs et ces derniers durent le transmettre d'une façon plus ou moins directe aux Indous, peu avant les commencements de notre ère (1).

Si les riverains du Gange se sont plu à assimiler leur Bouddha de l'Hermès hellénique, dieu des arts et des inventions utiles, ne fallait-il point qu'il y eût à cette époque quelque ressemblance entre le caractère des deux divinités? Rien de surprenant, nous l'avons déjà vu, à ce que le souvenir de ce rôle civilisateur attribué au troisième jour se soit mieux conservé dans l'Amérique centrale que dans l'Inde.

Quoiqu'il en soit *Boudha* est certainement un personnage tout différent du *Bouddha Çakya-Mouni*, le réformateur religieux. Je ne sais quelle identité fondée sur une simple ressemblance phonétique, M. Schœbel crut retrouver entre eux. Nous admettrions plus volontiers avec le savant Indianiste, l'antiquité du culte de Bouddha comme dieu astronomique et son extension dans diverses régions de la Grèce et de l'Orient. De là, ce héros vénéré chez une foule de populations Asiatiques sous le nom de *Boudo, Bouta, Boudia, Boudios, Boto, Boutès, Bodo,* comme un génie pacifique et sauveur. Suidas en fait un pontife, père de la caste sacerdotale des *Butades* (2). Il était figuré tenant à la main, une branche d'olivier,

(1) *Indische Alterthuemskunde*, von H. Christian Lassen, t. III, p. 82 et 83. — Bonn, 1847.

(2) *Le Bouddha et le Bouddhisme*, par M. Ch. Schœbel, chap. 3ᵉ, *Annales de Philosophie chrétienne*, année 1857. 4ᵉ série, p. 336.

Le même nom apparaît encore dans celui de la vierge *Boudéa*, adorée en Thessalie. On lui attribuait l'invention de l'agriculture. Elle était d'ailleurs surnommée *aithuia* ou navire, en sa qualité de constructrice du premier vaisseau et d'inventrice de l'art de la navigation.

Quant à Apollodore et Apollonius de Rhodes, ils font de ce *Boutès*, l'arrière-petit-fils de la terre, et l'un des chefs de l'expédition des Argonautes. Un autel lui était dédié dans l'antique sanctuaire d'Erechtée de l'acropole d'Athènes, à côté de ceux de Neptune et de Vulcain. Diodore de Sicile en parle d'ailleurs comme d'un hardi explorateur qui aurait parcouru le monde entier.

Si le nom de ce personnage rappelle d'assez près celui de Votan, la ressemblance qui se manifeste entre eux, sous le rapport du rôle qu'ils ont rempli, est bien plus étroite encore. Tous deux passent pour des héros civilisateurs et bienfaisants, des inventeurs de l'agriculture et de l'art de la navigation. Rien au contraire ne nous fait songer à Bouddha Çakya-mouni, lequel est, avant tout, le promoteur d'une croyance nouvelle. Quoiqu'en disent quelques Orientalistes qui ont voulu, contre toute vraisemblance, faire de Pythagore un disciple de Bouddha, il est douteux que les Grecs aient eu avant le IIIe ou même le IVe siècle de notre ère, la moindre connaissance de ce dernier et de sa doctrine (1).

Certains traits de la légende de Boutès et de la vierge Boudéa pourraient bien avoir été empruntés à l'histoire de Noë. Si le patriarche Biblique plante le premier la vigne, Boudéa passe pour avoir inventé l'agriculture. La première aussi, elle enseigne aux hommes, l'art nautique. Boutès, de son côté, est un grand navigateur; il parcourt le monde entier, etc. Ceci ne conviendrait-il point parfaitement à Noë sauvant dans l'arche, les débris du genre humain? Nous avons précisément signalé dans le mythe Votanide, une réminiscence des récits concer-

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, 6e série, t. I, n° 5. Origine sémitique de Pythagore, par M. l'abbé Edmond Bouvy, p. 339 et suiv.

nant Noë, et c'est un sujet sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure. L'on conçoit sans peine, au reste, que les migrations venues par la mer des Antilles aux rives du Tabasco aient été volontiers mises sous le patronage du premier inventeur de la navigation. Quant à ces emprunts, faits vraisemblablement à des époques très-diverses par les Grecs à nos livres saints, nous ne pensons pas qu'ils puissent être revoqués en doute. M. Maury a fort bien fait observer déjà, qu'à mesure qne l'on descend le cours des âges, les traditions Helléniques concernant le déluge tendent à se rapprocher de celles conservées par la Bible. L'on sait d'ailleurs la fusion qui à partir de l'époque d'Alexandre, s'opéra entre les religions de l'Orient et celles de l'Occident.

Quant à l'analogie que d'abord nous avions pensé retrouver entre les noms de *Votan* ou *Odon* et celui de Khodôm (du sanskrit *Gautâma*, surnom de Bouddha) force nous est de la reconnaître purement fortuite, et les termes n'ont sans doute, en réalité, rien de commun.

Effectivement, comme nous le verrons tout à l'heure, la diffusiön de la civilisation Asiatique dans le nouveau monde ne dut précéder que d'assez peu, le commencement de notre ère. Or, à cette époque, on peut l'affirmer sans crainte, la réforme de Çakya-mouni, était à peine connue en dehors de l'Inde et du pays de Kachmyr. On nous parle bien d'une propagande Bouddhique fort hypothétique faite à *Tàtsung* en Birmanie, vers l'an 246 avant notre ère; mais elle ne paraît point avoir porté de fruits immédiats et bien des siècles s'écoulèrent avant que la *bonne loi* ne parvînt à régner en souveraine dans ce pays. Dix-neuf ans plus tard, en 227, un *Çramana* ou ascète Bouddhique dut se rendre en Chine où il se livra à la prédication (1); ce n'est toutefois qu'en l'an 65 de notre ère, sous l'Empereur Meng-ti, que le Bouddhisme devint religion officielle de l'Empire du milieu. Dans les

(1) *Études sur les origines Bouddhiques de la civilisation américaine*, par M. d'Eichthal, p. 34.

autres contrées de l'Asie, ses progrès furent encore plus lents. Nous le voyons gagner le Tibet, en l'an 371 de notre ère (1). Le roi *Srong-tsan-gampo* envoya en 632, une ambassade dans l'Inde, qui rapporta de ce pays, la connaissance de l'alphabet et des livres Bouddhistes. Enfin dès le VIIe ou VIIIe siècle, le pays se trouvait en grande partie converti. Toutefois, la nouvelle croyance y eut encore de terribles épreuves à subir, et le roi *Lang dar*, pendant le cours du Xe siècle, détruisit ses temples, ses monastères, brûla les livres et les images (2).

Vers la même époque, le *bonne loi* pénètre en Corée. Introduite en 372, dans le royaume de *Kao-li;* en 384 dans celui de *Pé-tsi,* elle pénètre en 528 dans l'état de *Sin-ra.* C'est de *Pé-tsi* qu'elle passe au Japon, en l'année 552.

On voit quelle peine la foi bouddhique eut à se répandre dans le continent même où elle avait eu son berceau, combien il lui fallut de temps et d'efforts pour établir sa suprématie. Ce serait vraiment une chose trop extraordinaire que le nom de Bouddha fût déjà populaire dans le Chiapas, cinq ou six siècles, avant même d'être connu des Coréens ou des Japonais. D'ailleurs, le témoignage des pélerins qui visitèrent le Fou-Sang, en l'an 499 de notre ère, est formel à cet égard. Ce sont eux qui donnèrent aux habitants de ce pays, lesquels les avaient complètement ignorées jusque là, les premières notions de la religion Bouddhique. (3) Plus tard, celle-ci gagna de proche en proche. Au Mexique, son influence se fait sentir dès le IXe siècle et il serait difficile de ne pas voir un disciple de ces missionnaires, dans le dernier des Quetzalcohuas qui prescrit le célibat ecclésiastique, réprouve la guerre et les sacrifices humains. (4)

(1) *Journal des Savants* (mai 1865). *Du Bouddhisme au Tibet*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, p. 274.

(2) *Ibid., ibid.*, p, 277.

(3) *Étude sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine*, par M. Gustave d'Eichthal, p. 18. — Extrait de la *Revue archéologique*, 1865.

(4) *Histoire des Nations civ.*, t. I, liv. 3e, chap. 1er, p. 274 et suiv.

Nous avons déjà parlé de cet édifice visité par Votan, que les hommes avaient, sur le conseil de leur aïeul commun, construit pour s'élever jusqu'au ciel et près duquel Dieu donna à chaque famille, son langage particulier.

L'affinité avec la tradition de la tour de Babel est ici trop palpable pour que nous ayons besoin de la faire ressortir plus longuement. Malgré la propension qu'éprouvait Nuñez, ainsi que la plupart des missionnaires de son temps, à interpréter dans un sens chrétien, les légendes de l'Amérique, on ne saurait douter de son antiquité chez les peuples d'Oaxaca. Un seul point pourrait sembler embarassant. Comment ce souvenir, emprunté à la *Bible*, put-il pénétrer jusque dans le Nouveau-Monde? La solution de cette difficulté nous paraît bien simple. C'est que la tradition babélique avait d'abord été portée dans l'Indo-Chine, au sein même de ces peuples que tant d'indices nous portent à regarder comme les éducateurs de la race Américaine. Par une coïncidence des plus significatives, la tradition de la tour de Babel se trouve séparée de celle du déluge, aussi bien chez les *Ka-riengs*, peuple demi-sauvage habitant au Sud-Ouest du royaume de Siam, que chez les Indiens évangélisés par Nuñez.

Voici en tous cas, la version conservée aujourd'hui encore chez les Ka-riengs.

Au temps de *Klé-pha-ou* (1) et de son épouse *Pan-dan-man*, descendants à la vingt-huitième génération de *Aï-ré-baï*, l'Adam de ces peuples, et de *Kaï-Kié*, sa compagne, les hommes résolurent d'élever une pagode montant jusqu'au ciel. Bientôt, on se mit à l'œuvre et l'édifice fut, dit-on, construit dans le pays des *Ka-riengs* rouges avec lesquels les autres peuples de même race vivaient en commun à cette époque. Déjà le temple avait atteint la moitié de la hauteur qu'il devait avoir, lorsque Dieu descendit des cieux. Il confondit le langage de toutes ces populations, de telle sorte

(1) *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 3, 1868. — *On Dwellings, works of arts, Laws of the Karengs.*, by Rev. F., Masson, p. 164.

qu'elles ne pouvaient plus se comprendre les unes les autres. C'est alors que les tribus se séparèrent et *Than-mau-raï*, le père de la nation *Ghaï-Kho*, accompagné de huit chefs, se dirigea vers l'Est pour s'établir enfin dans la vallée de *Sitang*.

Quant aux Sgaws, (1) ils comptent trente générations depuis le temps de *Tha-naï*, le premier homme et *E-u*, sa compagne jusqu'à l'érection du monument en question Ne seraient-ce pas les vocables hébraïques que nous retrouvons dans celui appliqué par les Sgaws à *Tha-naï* et qui ne rappelle pas moins Adam que *E-u* ne rappelait Ève. Les noms d'*Aï-ré-baï* et d'*Era-baï*, l'Adam et l'Ève des Ka-riengs rouges, pourraient bien n'être qu'une corruption du Sanskrit; *Aïrâ-vata* ou *Iravâta*, désignant à la fois le prince des serpents et l'un des éléphants de l'espace.

Aucune donnée ne nous indique, même d'une façon approximative, le nombre de générations écoulées depuis l'époque de la dispersion jusqu'à nos jours. Cette absence de précision chronologique ne serait-elle point une preuve de l'antiquité, au moins relative, de la légende chez les Indo-Chinois? Les Ka-riengs rouges, il est vrai, prétendent être sortis d'un endroit appelé *Ho-htay-lay*, il y a seize ou dix-sept générations; ce qui reporterait l'époque de leur migration à peu près vers l'année 1400, temps probable de la fondation de la ville d'Ava.

En tout cas, l'on ne saurait guères douter sur ce point, de l'identité primitive du récit Tzendale avec celui des Kariengs. Au Mexique, il est vrai, l'histoire de la tour de Babel assimilée à la pyramide de Chollula se trouve intimement liée, comme dans la *Bible*, à celui du cataclysme diluvien. C'est que cette dernière a peut-être été portée en Amérique par une voie et à une époque un peu différente. L'examen de cette question nous entraînerait, en tous cas, trop loin pour le moment. Bornons-nous à la rappeler ici. Ce n'est point là le seul exemple que nous ayons de légendes américaines se

(1) *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, p. 163

rattachant à des formes très-diverses d'une seule et même légende d'origine asiatique.

Nous avons vu le rôle important que joue dans le Mythe de Votan, le signe *S* ou ∽. Cabrera, sans doute, d'après Ordoñez, déclare que dans sa position verticale, il marquait l'Ancien-Monde et le Nouveau, quand il se trouvait placé horizontalement. Besoin n'est point de faire ressortir ce que cette explication présente de peu satisfaisant. L'auteur espagnol lui-même semble en faire bonne justice, lorsqu'il déclare qu'entre deux de ces signes, Votan avait dans son recueil historique, inscrit ce préambule « preuve que je suis un serpent. » Nul doute que l'hiéroglyphe en question ne fût l'emblême du reptile dont il rappelle d'ailleurs la forme. Le manuscrit Troano nous présente ce caractère tantôt droit, tantôt couché, mais toujours enveloppé d'un cartouche pointillé. (1) C'est un des seuls qui nous aient paru être dans ce cas. N'y a-t-il point là une preuve de la valeur hiératique à lui attribuée? Observons, par parenthèse, qu'un motif analogue semble, lui aussi, avoir porté les Égyptiens à environner d'un cartouche, les noms de leurs rois et de leurs Dieux. En tout cas, l'usage des Yucatèques s'explique facilement par l'espèce de vénération religieuse, qu'à l'exemple de tant de peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde, ils professaient pour le serpent.

Maintenant quelle modification résultait pour la valeur de ce caractère, de sa position soit droite, soit couchée? Peut-être, l'étude de l'archéologie jettera-t-elle quelque jour sur cette question. Le *S*, symbole du serpent était aussi, par par conséquent, celui de Votan, considéré lui-même comme serpent et chef de la nation des Chans.

Nous avions d'abord cru voir dans le fameux bas-relief dit de la Croix, trouvé à Palenqué, la représentation des cérémonies du baptême yucatèque. Toutefois une réflexion à

(1) *Mission scientifique du Mexique*, linguistique. — Ms. Troano, *Étude, etc.*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, pl. 20, 1re section. — Paris, 1869.

nous suggérée par notre vieil ami, M. Augrand, ne tarda point à nous faire changer d'avis. Le centre du bas-relief en question est occupé par une sorte de croix ou arbre cruciforme qui pourrait bien être, comme nous nous efforcerons de l'établir dans un prochain travail, un *Ceiba*. Les Indiens, on le sait, voyaient dans ce végétal, l'emblème d'*Ymos*, l'aïeul de Votan et le père de leur race. Quoi qu'il en soit, l'arbre est surmonté d'un oiseau fantastique, sans doute une espèce d'Ara, représentant, suivant toutes les apparences, *Hunab-Ku*, leur grande divinité, dont précisément, le nom se trouve gravé au-dessous. (1) L'on sait d'ailleurs le caractère religieux que les Mayas attribuaient aux oiseaux à plumage brillant, notamment à l'Ara. Des deux côtés de l'arbre sont placés des personnages richement vêtus. Celui qui dans la photographie rapportée par M. Charnay, occupe la droite, élève dans ses mains un enfant ou plutôt un petit monstre difforme qu'il semble offrir à la divinité. Ce dernier est étendu sur le dos, et porte sur le bras gauche ce signe က qui naturellement est placé horizontalement. Ce serait donc Votan qui serait figuré ici, et le morceau de sculpture entier devrait être considéré comme le tableau de son apothéose. De tout ceci, l'on pourrait légitimement induire que le signe en question, s'il est droit, figure le chef américain vivant et considéré comme monarque temporel. Dans le cas contraire, c'est l'emblême du même personnage, mais promu, après son trépas, au rang de divinité. Nous donnerons tout à l'heure de nouvelles preuves de la validité de cette explication. Maintenant l'on conçoit sans peine pourquoi Votan est représenté si laid et si difforme. C'est qu'il est en train de devenir dieu. Le génie anthropomorphique de la Grèce se plaisait, on le sait, à représenter ses divinités sous les traits de mortels d'une beauté parfaite et idéale. Il en était tout autrement chez les Mayas. Landa nous apprend

(1) *Actes de la Société Philologique*, n° 3, mars 1870. *Essai de déchiffrement d'une incription palenquéenne.*

qu'ils se figuraient leurs anges ou génies sous des formes épouvantables (1), et l'inspection des manuscrits ne saurait d'ailleurs nous laisser aucun doute à cet égard. C'est ainsi que l'esprit éminemment hiératique de ces peuples exprimait la terreur inspirée par leurs dieux.

Ainsi donc le hiéroglyphe en question avait un caractère sacré en tant qu'emblême d'un animal, objet de la vénération populaire et symbole de Votan, le prince des serpents et le civilisateur du Chiapas; mais ce n'était point là la seule valeur qui lui fût assignée. Il était également pris chez les Mayas, comme lettre de l'alphabet, et correspondait, nous l'apprend Landa, à notre N. Nous avons déjà vu, dans un précédent Mémoire, que, sur ce point, le système graphique Palanquéen s'éloignait de celui des Yucatèques. Dans le bas-relief de la Croix, la liquide nasale nous apparaît figurée par la main ou plutôt la paume de la main étendue.

Ajoutons que l'emploi d'un caractère extrêmement semblable à celui de l'alphabet Yucatèque a été signalé sur un monument des États-Unis. Il s'agit d'une plaque de bronze, découverte en l'année 1853, par un nommé Robert Wiley, ainsi que plusieurs autres de même métal, dans une butte artificielle, située à ***Kinder-Hook*** (État d'Illinois). Le dessin en a été publié par M. Jules Rémy (2). On aurait pu voir là une confirmation importante des théories relatives à l'origine boréale de la civilisation Maya. Par malheur, il est bien établi aujourd'hui que tous ces objets sont l'œuvre d'un faussaire (3). Peut-être en est-il autrement, mais nous n'oserions rien affirmer à cet égard, de la lame d'or (4), extraite en 1847 du sein de la terre, par M. Benjamin Eylies, non

(1) *Relac. de las Cosas de Yucat*, § XXXV, p. 213.

(2) *Voyage au pays des Mormons*, par M. Jules Rémy, t. I, chap. 1er, p. 230. — Paris, 1860.

(3) *Ancient Monuments of the Mississipi Valley*, by E. G. Squier and E. H. Davis, chap. 15e, p. 274. — New-York, 1848.

(4) *Voyage au pays des Mormons*, t. II, chap. 2e, p. 306 et 458 en note.

loin de Cincinnati. Nous y trouvons gravée le signe Z, qui rappelle de bien près le S des Mayas.

Quoi qu'il en soit, si nous ne pouvons pas affirmer d'une manière certaine l'emploi de ce signe chez d'autres nations américaines que les Yucatèques, il est un point qui ne peut paraître douteux; c'est la multiplicité des valeurs qui lui étaient attribuées. Pour qu'un même signe pût à la fois être pris comme symbole du serpent et représentant du son nasal, il faut qu'il ait été emprunté à un peuple dans l'idiome duquel le nom de ce reptile commençait par un N. C'est ainsi que dans l'écriture hiéroglyphique, notre *R* est généralement figuré par une bouche, parce que la bouche se dit *Ro* en égyptien.

D'un autre côté, dans aucun des idiomes américains, y compris le Yucatèque, dont nous avons quelques notions, le nom du serpent possède une consonne nasale pour initiale. *Serpent* est dit *can* en Maya et en Quiché; *chan* en Tzendale, *coatl* ou *cohualt* en Mexicain, *achgouk* en Mohégan, etc., etc. Serait-ce donc vers l'extrême Orient qu'il conviendrait de se tourner, et l'emploi du signe en question devrait-il être déclaré comme le mythe de Votan lui-même, d'importation asiatique? Nous aurions, ce semble, bien des motifs de le croire. En sanskrit, *nâga* désigne le serpent et spécialement le serpent mythologique, le dragon. De là, sans doute, le *nakh* siamois qui a la même valeur et fut évidemment, comme beaucoup d'autres termes du même idiome, emprunté aux dialectes ariens du nord de l'Inde. L'affinité entre ces mots et l'hébreu *nahash*, serpent, doit, jusqu'à nouvel ordre, être tenue pour fortuite. Si maintenant nous comparons la forme du caractère yucatèque avec celle de la nasale dans la plupart des alphabets de l'Indo-Chine, Péguan, Karieng, Lao (1), nous trouvons une grande analogie; mais ce n'est qu'en la rapprochant de l'une des formes de

(1) *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, 1re livrais. (janvier 1870), *Notice sur l'écriture Thaï* ou *Siamoise*, par M. Léon de Rosny, p. 61 et suiv.

l'alphabet aryaque que nous arrivons à une identité pour ainsi dire absolue. Ceci est un point capital. Les plus anciens monuments connus de l'écriture aryaque ne remontent pas au-delà du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Antérieurement à cette époque, nulle trace de l'emploi d'un système graphique n'a été constatée chez les riverains de l'Indus (1). Nous avons donc ici une date assez précise et, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, un *maximum chronologique* au-delà duquel nous ne saurions placer l'introduction de la civilisation asiatique dans le Nouveau-Monde.

On nous objectera que le caractère *n* n'est point du tout regardé par les Indous comme un emblème du serpent. Cela peut être vrai pour aujourd'hui; mais en a-t-il été de même de tout temps? L'on aurait une puissante raison d'en douter. La symbolique des kabbalistes à l'égard de cette lettre offre une ressemblance étrange avec celle des nations américaines. Ils considèrent, ainsi qu'il sera expliqué tout à l'heure, le ן ou *noun* droit comme l'emblème du *serpent rectiforme*. Les exemples de telles similitudes entre l'Asie occidentale et la Nouvelle-Espagne sont trop nombreux pour qu'aucune d'elles puisse sans témérité être attribuée au pur hasard. L'emprunt a dû certainement se faire par l'extrême Orient, et ce n'est point là le seul cas que l'on doive citer de doctrines rabbiniques ou chaldéennes fidèlement conservées en Amérique et en Océanie, tandis que les peuples intermédiaires les avaient laissées tomber en oubli. L'on verra de cette particularité une preuve frappante dans notre travail sur la symbolique des couleurs. Elle est à peu près la même au Yucatan qu'à Java, qu'à la Chine ou chez les anciens Assyriens, tandis que les Indous d'aujourd'hui semblent n'en avoir conservé qu'un souvenir assez confus. Cependant c'est certainement à l'Indoustan que les Javanais l'ont em-

(1) *Indische Skizzen*, de M. A. Weber. (*Ueber den Semitischen Ursprung des Indischen Alphabets*). — Berlin, 1857.

pruntée, ainsi que la plupart des autres éléments de leur civilisation. Rappelons-nous, au reste, que le terme *noun* en hébreu désigne, sinon un reptile, du moins un animal qui s'en rapproche un peu, c'est-à-dire un poisson, que quelques kabbalistes ont même positivement donné à cette lettre le nom de *nahash* (serpent).

En admettant même, ce que nous croyons on ne peut plus improbable, l'emploi du *n* comme symbole du serpent, d'invention purement américaine, nous n'en conserverions pas moins le droit de soutenir l'origine asiatique du signe graphique en question. Est-ce que le même emblème passant successivement d'une croyance ou d'une race à une autre, n'est pas exposé à changer radicalement de valeur en chemin? Souvent il acquiert une importance dont il était, à l'origine, dépourvu. L'image du Bon Pasteur, telle que nous la donnent les fresques des catacombes, n'est, cela est bien certain, qu'une copie du *Mercure Criophore*. Et pourtant l'artiste païen pouvait-il avoir le moindre soupçon de la valeur qu'attacheraient à la reproduction de son œuvre les sectateurs d'un culte nouveau?

Une autre difficulté, plus spécieuse peut-être au premier coup d'œil, ne nous paraît pas au fond plus insoluble. Le signe de la nasale est, nous dira-t-on, le seul de tout l'alphabet yucatèque auquel une provenance indienne puisse être attribuée. Tous les autres caractères semblent bien d'origine exclusivement indigène, et ce système graphique en vigueur dans la péninsule, lors de l'arrivée des Espagnols, n'a guère pu être inventé que par un peuple de langue Maya. D'un autre côté, aucune autre trace d'un alphabet proprement dit n'a été retrouvée chez les indigènes de l'Amérique (1). Il faudrait donc admettre que les anciens civilisateurs, après avoir perdu tout souvenir des systèmes graphiques en vigueur dans l'extrême Orient, se rappelaient néanmoins la valeur pho-

(1) *The ancient phonetic Alphabet of Yucatan*, by †. M D. G. Brinton. — New-York, 1870.

nique à attribuer au caractère en question. D'abord, rien ne prouve l'oubli total de l'art d'écrire au sein des colonies, amenées dans le sud de la Nouvelle-Espagne par Zamnà ou Votan. De ce qu'aucun spécimen de leur art graphique n'est parvenu jusqu'à nous, il serait téméraire de conclure à sa non-existence absolue. César nous montre l'usage des lettres grecques en vigueur dans certaines parties de la Gaule (1), et quelques médailles découvertes de temps à autre viennent corroborer son témoignage. A coup sûr, si les Gaulois avaient été aussi étrangers à l'usage des métaux monnayés que les Yucatèques (2), l'on pourrait être tenté de révoquer en doute la véracité de l'écrivain latin. Maintenant, que le signe en question se soit seul maintenu chez les Mayas, que son emploi se soit conservé alors que tous les autres caractères de provenance asiatique tombaient en désuétude ou se trouvaient remplacés par de nouveaux signes d'invention indigène, cela n'est pas le moins du monde surprenant et s'explique sans peine par la valeur hiératique qui lui est assignée. L'on citerait maint exemple de faits de même nature. Ainsi les astro-

(1) César trouva des registres écrits en caractères grecs dans le camp des Helvètes qu'il venait de vaincre. Ils contenaient le dénombrement complet et détaillé de la population. (Voyez *Commentaires de César, de bello Gallico*, lib. I, § 29ᵉ.)

(2) Toute la monnaie des Yucatèques consistait en clochettes ou grelots de cuivre dont la grandeur fixait le prix, en coquillages ronges que l'on enfilait comme font les Chinois pour leurs sapèques, en grains de cacao, enfin en pierres plus ou moins précieuses et en petites haches de cuivre, tirées de la Nouvelle-Espagne. (Voyez *Relac. de las Cosas de Yucat*, § 23ᵉ, p. 129 en note.) Les Mexicains n'étaient guères plus avancés. Ils avaient recours pour le même usage à des *xiquipiles* ou sacs renfermant des amandes de cacao, d'une autre qualité que celles qui servaient à l'alimentation, et de plumes transparentes, remplies de poudre d'or, ainsi que de petites hachettes en cuivre. On trouve cependant chez eux une sorte de papier-monnaie, consistant en carrés de toile de coton, marqués d'une empreinte. (*Voyez* Herrera, *Decadas*, t. II, *dec.* 3ᵉ, liv. 4ᵉ, chap. 7ᵉ, p. 123.) Les seuls peuples indigènes de l'Amérique qui paraissent avoir connu l'emploi d'une véritable monnaie étaient les habitants de la province de *Tachco* et quelques localités voisines. On trouve en vigueur chez eux, l'usage de petites pièces d'étain très-minces comme moyen d'échanges. (*Voyez* Cortez, 4ᵉ *Carta de Relacion, historiadores primitivos de Indias*, t. I, § 3ᵉ, col. 2ᵉ. — Madrid, 1852-53.)

logues du moyen-âge, nos modernes faiseurs d'almanachs, continuent, dit-on, à se servir de figures d'origine hiéroglyphique pour marquer les planètes. Mais tout en suivant servilement sur ce point la tradition, ils n'en ont pas moins perdu toute notion de ce qu'était le système graphique en honneur chez les riverains du Nil. D'un autre côté, ira-t-on s'étonner de la valeur sacrée assignée à une lettre de l'alphabet? Mais cela n'est-il-pas, pour ainsi dire, de tous les temps et de tous les lieux? A quelles divagations les kabbalistes ne se sont-ils pas trouvés conduits par l'étude des signes de leur écriture (1). Un fait plus étrange encore se serait produit chez les Scandinaves, et sur une plus vaste échelle, si l'on adopte l'hypothèse de M. Steinthal. D'après le savant philologue allemand, les peuples du Nord avaient perdu le souvenir de la valeur graphique afférente à chacun des signes de l'écriture Runique, bien qu'ils aient gardé quelque mémoire de leur valeur phonique. Le nom de chacune des runes commençait par une lettre différente, et pendant longtemps ils s'en seraient exclusivement servis dans leurs opérations magiques avant de songer de nouveau à les utiliser comme signes d'écriture (2). Ne serait-il pas légitime de supposer qu'un phénomène tout semblable, quoique sur une échelle bien plus restreinte, a dû se passer pour les écritures du Yucatan?

Il nous reste à signaler, toujours au sujet du même caractère, un nouveau point de contact très-important entre la doctrine kabbaliste et celles des Centro-Américains. Nous avons déjà parlé tout au long de la valeur diverse attribuée au signe S, suivant que sa position est ou verticale ou hori-

(1) *L'Évangile apocryphe de Thomas l'israélite*, nous représente Jésus enfant enseignant à Zachée tout ce qui entre dans la composition de la lettre A. (Voyez *Annales de Philosophie chrétienne*, Paris, 1870, p. 433.) Cet évangile est du VIe siècle de notre ère et nous prouve que les minuties rabbiniques étaient dès lors fort en honneur chez les Juifs.

(2) *Gesaemmelte Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, von dr H. Steinthal. *Die Entwickelung der schrift*, p. 112 et 113. — Berlin, 1856.

zontale. Symbole de vie terrestre, de pouvoir temporel dans le premier cas; il serait, dans le second, symbole de mort, mais aussi d'apothéose. Or, voici précisément ce que nous fait connaitre un docte hébraïsant, M. Pierre Nommez, au sujet du rôle assigné au *noun*, dans la symbolique graphique, par les kabbalistes du moyen-âge. Ce savant philologue a eu l'obligeance de traduire, exprès pour nous, divers passages du *Zôhar*.

D'après les traditions hébraïques (1), la lettre N s'appelle tantôt *noun* (poisson), tantôt *nahasch* (serpent), et ces deux expressions ont la même valeur symbolique. Il y a deux formes du N en hébreu, le N courbé ou ordinaire (נ) qui se rapporte à l'attribut divin du royaume des cieux, c'est-à-dire de l'église, de l'humanité, et le N droit (ן) qui se rapporte à *Léwiâthan*, le serpent rectiforme.

Le *Zôhar* rapporte expressément le N *courbé*, au *royaume* dans lequel se trouve *Jesôd*, le fondement de la vie, le Phallus, parce qu'il a le petit *wâw* symbolique, et le N *oblong* à *Tiphâreth*, la beauté, le roi-messie, à cause du grand *wâw* par lui figuré. C'est quand ce N influe sur la mère divine qu'elle s'élève. Ainsi, dans la section *Behaalôthechâ*, le N courbé s'appelle femelle, et le N droit masculo-femelle, car alors le roi-messie est sur la reine, *Tiphâreth* sur *Malcouth*, la beauté sur le royaume pour le féconder, et l'un et l'autre sont intimement unis par le N droit, c'est-à-dire par le *Nahash*, serpent sacré de la vie, encore appelé *Léwiâthan-Saddiq* ou le juste, car il est plein de droiture dans ses pensées. En un mot, le N courbé passe pour nu signe ou néfaste ou moins favorable, tandis que la même lettre redressée est regardée comme spécialement de bon augure.

Ainsi donc, pour nous résumer, identité de forme entre le caractère Aryaque et celui de l'alphabet Maya, ressemblance moins prononcée, mais incontestable avec la lettre corres-

(1) *Le Zôhar*, sections *Téroumah*, 67, 265. — *Behaalôthechâ* 74, 29 et 295. — *Tésawwéh*, 79, 316. — *Akhré*; 30, 119. — *Nâshâ*, 65, 256 et *Wayyéleeh*. 139, 555.

pondante des alphabets Indo-Chinois, valeur éminemment favorable attribuée au signe en question, lorsqu'il est droit, valeur plus ou moins funeste, s'il apparaît couché, aussi bien chez les Kabbalistes que chez les Centro-Américains. Bien entendu, nous ne concluerons point de tout ceci à l'établissement d'une colonie Juive en Amérique. Cette hypothèse soutenue par un certain nombre d'auteurs ne nous paraît reposer sur aucun fondement sérieux. Voici la conjecture que nous donnerions comme de beaucoup la plus probable. La Chaldée et l'Assyrie furent dès les plus anciens temps, un foyer actif de civilisation. De là, une foule de traditions, de données symboliques et astrologiques se répandirent, surtout depuis l'époque de la captivité, de Babylone à l'Occident, chez les peuples de Palestine et d'autre part dans l'Extrême-Orient, d'où elles passèrent dans le Nouveau-Monde. Pour ne point multiplier les exemples, l'origine Chaldéenne du récit du déluge, tel que le donne le Mahabhârata a déjà été soutenue par plusieurs savants distingués. Ne trouvons-nous pas dans le fameux temple de Bélus (1), formé de sept étages en retrait et surmontés du sanctuaire où se trouvaient l'autel et la statue du dieu, le prototype de la pagode Bouddhiste aussi bien que du Téocalli Mexicain?

De la lettre *n* de l'alphabet Maya au serpent dont elle est le symbole, la transition semble assez naturelle. Votan lui-même était un *chan* ou serpent et commandait à la nation des Chanes, c'est-à-dire des adorateurs du serpent, des peuples ayant cet animal pour patron ou plutôt pour *Totem* et signe héraldique. Ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur le culte rendu par une foule de nations Américaines à ce reptile et spécialement au serpent à sonnette. Rien de plus naturel chez des peuples aux yeux desquels tout ce qui offrait l'apparence du mystère, et spécialement tout ce qui inspirait l'effroi, passait pour divin. Les tendances naturelles du caractère des races Américaines, leur génie sombre et

(1) *Histoire de l'Art Monumental*, par L. Bâtissier. p. 66. — Paris, 1865.

farouche faisait pour elles, plus encore que pour les Polythéstes de l'Ancien-Monde, de la terreur le fondement nécessaire de la religion. Pour en revenir au sujet qui nous occupe, la plupart des tribus de Peaux-Rouges, Hurons, Séminoles, Sioux, Mandanes, Creeks (1), s'accordent avec les Mexicains et les Yucatèques, dans la vénération que leur inspire le serpent à sonnette ou crotale, la plus grande et la plus dangereuse espèce de reptiles habitant leur pays. Les Indiens des Etats-Unis poussent ce sentiment si loin qu'ils n'osent point tuer le monstre, lors même qu'il aurait par sa morsure, occasionné le trépas d'un des leurs. On craindrait que les parents du reptile ne vinssent à venger sa mort. Le meurtre d'un serpent à sonnette serait considéré comme un vrai sacrilége qu'il faut expier au moyen de cérémonies bizarres (2). Enfin à la Nouvelle-Espagne, *Quetzalcohuatl*, appelé par le livre sacré *Yolcuat Quitzalcuat* (3), litt. Quetzalcohuatl le crotale était assez souvent figuré sous l'image de cet animal (4).

Nous ne prétendons nullement que le culte du serpent ait été de toutes pièces, enseigné aux Américains, par les colons d'origine Asiatique. Une large part, sans doute, sur ce point, doit être faite aux tendances naturelles de l'esprit humain. Est-ce que l'ophiolâtrie n'est pas très-florissante aujourd'hui encore chez les nègres de Guinée et certaines populations Asiatiques qui sans doute ne l'ont point reçue de l'étranger? Ce que nous serions toutefois fort disposé à admettre, c'est l'influence exercée par l'Asie sur le développement extraordinaire que prit ce culte des reptiles dans les religions du

(2) *Myths of the New World* p. 107. — *Voyage dans la partie sud de l'Amérique Septentrionale.*, par M. W. Bartram, traduit de l'anglais, par P.-V. Benoit, t. I, p. 447, Paris, 1801. — A. Vail, *Étude sur les Indiens*, p. 187. — Paris, 1840.

(3) *Voyage dans les parties sud de l'Amérique Septentrionale*, *ibid.*, t. I, p. 443.

(4) *Pop. vuh*, 3ᵉ partie, chap. 9ᵉ, p. 247.

(5) *Recherches sur les ruines de Palenqué*, chap. 4ᵉ, p. 48.

Mexique et de l'Amérique centrale. Il y a loin en effet de leur symbolisme savant et compliqué aux superstitions naïves des nations du Nord. A cet égard, nous nous rangerions volontiers à l'avis de M. Fergusson. Effectivement, le savant archéologue (1) fut conduit par l'étude des monuments des deux continents, à reconnaître l'existence d'antiques relations entre l'Extrême-Orient et la rive Est du Pacifique. Il les croit à peu près contemporaines de notre ère, et là encore, nous avons la satisfaction de nous trouver en parfait accord avec lui. Cette époque dut être celle du plus grand développement de l'ophiolâtrie dans les régions transgangétiques. Quoiqu'il en soit, l'adoration du serpent semble avoir été à peu près inconnue des Aryâs de l'époque védique.

Le caractère relatiyement élevé de leur polythéisme qui consistait sutout dans l'adoration des corps célestes et des phénomènes météorologiques leur inspirait une véritable aversion pour les croyances empreintes de fétichisme. Au contraire, la zoolâtrie, sous ses formes les plus grossières, se trouvait fort en vigueur au sein des populations aborigènes de la péninsule Indostanique. A la suite de leur établissement dans ces régions, et d'un contact de plusieurs siècles avec les populations subjuguées, les conquérants finirent toutefois par adopter une partie de leurs croyances et doctrines religieuses ; certaines traces d'ophiolâtrie se manifestent déjà dans le Ramayâna (2), ouvrage dont la rédaction primitive doit être reportée environ au VIIIe siècle avant notre ère. Elles sont, au contraire, bien plus fréquentes dans le Mahabhârata, et ce n'est point, à coup sûr, la seule trace de remaniements d'époque très-postérieure que l'on puisse signaler dans ce poëme. Les données archéologiques nous conduisent d'ailleurs aux mêmes résultats. Quelques timides indices de culte rendu aux serpents peuvent être signalés,

(1) *A History of Architecture in all countries, from the earliest times to present day*, by M. James Fergusson, vol. II, liv, 8°, p. 760 et suiv.—London, 1867.

(2) *Tree and Serpent Worship, or illustrations of Mythology and art in India*, by M. James Fergusson, p. 114. — London, 1868.

sur les monuments de *Samchi*, lesquels datent du Ier siècle de notre ère. Au contraire, les sculptures des édifices d'*Amravâti*, plus jeunes de trois siècles environ, nous le montrent dans toute sa gloire. Mais avant qu'elle reçût, pour ainsi dire, la consécration de l'art, cette croyance avait dû, depuis longtemps déjà, jeter de profondes racines dans l'esprit des populations. Aussi, le missionnaire Bouddhique *Madhyantika*, qui vers le milieu du IIIe siècle de notre ère, vint porter la bonne loi au Kachmyr, trouva-t-il les habitants de ce pays, à la fois adonnés aux pratiques du Brahmanisme et grands adorateurs des *Nâgas* (1). Enfin les *Pourânas*, compilation de date relativement récente, font sans cesse intervenir ces êtres fabuleux dans les affaires des mortels. M. Fergusson pense même et non sans de solides raisons, que son alliance étroite avec le Bouddhisme, faillit, pendant un moment, rendre à l'ophiolâtrie la prépondérance dont elle avait joui chez les populations de l'Inde Préaryenne. C'est ce que prouve l'exemple des *Nandas* (2), l'une des castes inférieures du Bengale. Leur attachement au culte des reptiles décida les Bouddhistes à les considérer, pour ainsi dire, comme des corréligionnaires. Toutefois ce mouvement de réaction se trouva arrêté par les triomphes du Wischnouïsme et du Sivaïsme sur la foi Bouddhique.

Quoiqu'il en soit, les pratiques zoolâtriques des nations Dravidiennes ne tardèrent pas, et dès une époque sans doute très-reculée, à se répandre chez les tribus de race jaune, habitant diverses portions de l'Extrême-Orient. Leur génie matérialiste s'accommodait, à coup sûr, beaucoup plus que celui des Aryâs, de ces croyances grossières et si empreintes de fétichisme. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore, nous trouvons les montages de l'Himalaya depuis

(1) *Indische. Studien*, par A. Weber, t. VIII, p. 158. — *Le Bouddha et le Bouddhisme*, par M. C. Schœbel, p. 50 (Paris, 1857); Extrait des *Annales de Philosophie chrétienne.*

(2) *The Journal of the royal Society of great Britain and Ireland. — On Indian Chronology;* by James Fergusson, p. 134. — London, 1869.

Catchar jusqu'à *Chittagong*, occupées par une nation de *Nâgas* (1). De sang Mongolique, et très-adonnée au brigandage, cette population dont les villages sont généralement placés sur les pics les plus inaccessibles, a toujours refusé d'embrasser soit le Bouddhisme, soit le Brahmanisme. On peut, nous dit M. Pavie, la considérer comme un reste des anciens habitants de la plaine, refoulés sur les hauteurs par des invasions plus récentes.

Peut être bien, est-ce à l'existence de cette nation ou du moins de quelque tribu sœur, que fait allusion le *Mahabharâta*, lorsqu'il parle de plusieurs habitations de serpents, situées sur la rive gauche du Gange. Nous ne verrions, pour notre part, rien de surprenant à ce que certaines fractions de la race Nagà demeurassent maîtresses d'une portion du plat pays, à l'époque où fut composé ce poëme.

Vraisemblablement, elle s'étendait dans l'origine, beaucoup plus à l'Ouest. On sait qu'un des états arrosés par le *Sindhou* ou Indus, portait autrefois le nom de *Nagà Kanda* (2). Il avait pour roi *Vasoùki*, dont on fit, plus tard, le monarque des serpents infernaux. Sa sœur, *Manésâ*, était représentée, comme le dieu Chiwa, vêtue de serpents (3).

Ce que nous avons dit de Phra-Ruáng, le fils de la *Nakh*, prouve quel rôle important jouent les serpents ou dragons, dans la mythologie légendaire de Siam. Une observation analogue peut être faite au sujet de la plus antique histoire de la Chine. Ici, nous voyons des princes fabuleux, qualifiés du nom de *Loungs* (4) ou dragons. Là, c'est *Fo-hi*, le fondateur prétendu de la monarchie Chinoise que l'on nous repré-

(1) *Quelques observations sur le Mythe du Serpent chez les Indous*, par M. Théodore Pavie. (Journal asiatique, t. V, 5e série; p. 497.)

(2) *Le Mahabharâta*, poëme épique de Krishna Dwaïpayàna, traduit par Hippolyte Fauche, *Adi Parvâ, Pâdushya-Parva*, p. 85. — Paris, 1858.

(3) *Chefs d'Œuvre du théâtre indou*, par M. Wilson, traduits en français par M. Langlois. t. II, p. 336. — Paris, 1828.

(4) *Voyage dans l'intérieur de la Chine*, par lord Macartney, traduction de J. Castéra, t. I, p. 36 et suiv. — Paris, 1804.

sente avec un corps de serpent et une tête de bœuf. Plus loin, c'est le titre de *dragons* (1) conféré aux dix ministres qui assistaient ce prince dans le gouvernement de l'Empire.

Quoiqu'il en soit, l'on ne saurait nier que ce nom de *serpents*, porté à la fois, par les sujets de Votan et certaines races primitives du Nord de l'Inde, ne constitue un fait d'une haute valeur au point de vue des antiquités Américaines. Loin de nous la pensée que Tzendales et Montagnards de l'Himalaya soient frères par le sang, mais il n'y aurait rien que de très-naturel à admettre entre eux, certains rapports plus ou moins directs. De là auront découlé le développement de l'ophiolâtrie dans la Nouvelle-Espagne, et l'adoption du même reptile, comme emblême national chez des nations si diverses par l'origine, la langue et la situation géographique. L'aigle Romaine n'est-elle pas devenue, par une fortune analogue, emblême national chez les Allemands, les Russes, les Américains des Etats-Unis et même, pendant un certain temps, en France?

Un point encore de la légende de Votan nous reste à examiner; ce prince aurait, dit-on, introduit chez les peuples Centro-Américains, le culte du tapir. C'est de là que part M. l'abbé Brasseur pour lui attribuer l'invention du ballet appelé *Zayi* ou Tapir. La vénération pour cet animal ne serait-elle pas elle-même le résultat d'une importation étrangère? N'y devrions-nous pas voir un reflet du culte superstitieux rendu par certaines populations de l'Extrême-Orient, à l'Eléphant? Quelqu'étrange que puisse sembler une pareille opinion, nous la croyons conforme à la vérité, et voici sur quels motifs nous nous appuyons.

Il n'en est pas dans le Nouveau-Monde, du culte du tapir, comme de celui d'une foule d'autres animaux, par exemple le chien, le serpent, l'aigle, la tortue, la grenouille. Ces der-

(1) *Chine* ou *Description historique, géographique et littéraire de ce vaste Empire*, d'après les documents chinois, par M. G. Pauthier, 1re partie, p. 24 et suiv. de la collection de l'*Univers*, éditée par M. Firmin Didot. — Paris, 1837.

niers ont, pour ainsi dire, une valeur symbolique analogue au sein des tribus les plus éloignées et fondée sur la nature.

Au contraire, la vénération inspirée par le tapir est à proprement parler, un fait isolé, circonscrit sur un point fort restreint. Il n'a été, que nous sachions, signalé que dans les régions Sud de la Nouvelle-Espagne. Les tribus de l'Amérique méridionale ne prisent le quadrupède en question que pour sa chair dont ils se nourrissent, et sa peau qui leur sert à divers usages. On dirait, en un mot, une superstition étrangère qui, se maintenant à grand'peine aux lieux où elle fut anciennement portée, ne put s'acclimater ailleurs, ni se répandre au loin.

En second lieu, le tapir, à la différence des autres animaux que nous venons de citer, ne possède aucune de ces qualités propres à frapper l'imagination de peuples-enfants. Remarquable uniquement par sa stupidité, sa couardise, son humeur sauvage, le Pachyderme du Nouveau-Monde n'a guères pu être adoré pour ses mérites personnels. On concevrait qu'il l'ait été à cause de sa ressemblance avec un autre animal mieux doué sous le rapport du cœur et de l'esprit. Tel serait précisément le cas pour l'éléphant. On sait d'ailleurs que la grande taille du tapir, sa peau nue et de couleur noirâtre, plus que tout le reste, la petite trompe retractile qu'il porte au bout du nez, lui ont valu de naturalistes, sans doute peu au courant des mythes de la Nouvelle-Espagne, le nom d'*Éléphant Américain* (1).

Et en effet, depuis le commencemenl de l'époque géologique actuelle, le faune du Nouveau-Continent ne paraît pas plus avoir possédé de représentants de la famille des Proboscidiens qu'elle ne possédait d'animaux du genre *Equus*. L'opinion contraire a été soutenue par quelques savants, mais, à notre avis, sans raisons suffisantes. Gregorio Garcia (2)

(1) *Histoire Naturelle*, par Leclerc de Buffon, édit. de Sonnini, t. XXIX, p. 312. — Paris, 1800.

(2) Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, lib. 4°, cap. 4°, p. 154, *voir* aussi la table.

parle bien d'une défense d'éléphant, trouvée de son temps à Mexico, mais il ajoute judicieusement qu'alors ce proboscidien n'habitait plus la Nouvelle-Espagne. Il s'agit probablement dans son récit, de quelque dépouille de Mastodonte, espèce éteinte, et qui vivait en effet dans l'Amérique du Nord, aux temps où l'*Elephas Primigenius* et l'*Elephas Australis* étaient répandus dans une grande partie de l'Europe. En tout cas, on ne saurait admettre que les tribus Indiennes aient conservé le moindre souvenir des animaux vivant à cette période reculée, bien que l'homme eût déjà, sans doute, fait son apparition en Amérique. Est-ce que nos populations Européennes se rappellent l'époque où leurs aïeux luttaient contre le *felis spelæa* et l'ours des cavernes?

M. de Sartiges (1), de son côté, mentionne deux vases conservés au musée national de la Paz (Bolivie), sur chacun desquels se voit un éléphant peint en noir, avec une sorte de tour sur le dos. Malheureusement, il n'a encore été, que nous sachions, publié ni photographie, ni dessin de ces monuments. Par conséquent rien n'en garantit l'authenticité. Sont-ils bien de fabrique Américaine? N'ont-ils point été apportés en Bolivie ou même fabriqués sur place, postérieurement à la conquête? Nous craignons bien qu'il ne s'agisse ici d'une découverte analogue à celle d'une porcelaine chinoise de l'époque des Thang et de pipes de terre blanche, faites, dit-on, par un savant archéologue dans les hypogées de l'Egypte.

Enfin M. l'abbé Brasseur a publié dans le troisième numéro des archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique un dessin provenant, si nous avons bonne mémoire, des ruines d'Uxmal. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait y voir la partie antérieure du corps d'un éléphant muni de sa trompe. Mais il faudrait en avoir une photographie. Rappelons-nous à ce sujet la prétendue pierre runique trou-

(1) *Revue Américaine*, 2e série, n° 1er, p. 57. — *L'Éléphant était-il connu des anciens Américains?* par M. le comte de Sartiges. — Paris, 1864.

vée sur les rives de l'Atlantique, aux Etats-Unis, et dont les dessins furent reconnus être l'œuvre de la pluie.

A coup sûr, si l'éléphant avait existé en Amérique, lors de la découverte, il eût laissé des vestiges plus certains de son existence. Mais l'on conçoit parfaitement que les colons d'origine Asiatique aient donné le tapir pour remplaçant au roi des Proboscidiens qu'ils ne rencontraient plus dans leur nouvelle patrie.

D'ailleurs, l'esprit encore inculte et grossier des Américains semble avoir manifesté un penchant tout particulier à s'assimiler les croyances zoolâtriques de l'Extrême-Orient. Nous l'avons déjà fait observer, et c'est ce que M. Fergusson a parfaitement senti, en ce qui concerne l'ophiolâtrie, ce dont l'étude de la légende Votanide a fourni une nouvelle confirmation. Concevrait-on maintenant que les Mayas aient précisément perdu le souvenir de l'animal qui, aux yeux des populations Indoues et Indo-Chinoises, apparaît revêtu d'un caractère sacré par excellence? On sait les quatre éléphants présidant, d'après le Ramayâna (1), aux divers points de l'horizon et dont le nombre fut dans des traditions d'une époque sans doute postérieure, porté à huit. *Ganésa*, le dieu de la sagesse, est toujours figuré avec une tête d'éléphant. Grâce à l'obligeance de M. Saddous de Pantchacaddy, le savant professeur de Tamoul, au collège de France, nous savons que l'un des Pourânas, non encore traduit et consacré à Chiwa, parle tout au long d'un fantastique royaume des éléphants. Cette tradition Indoue fut, ainsi qu'une foule d'autres portée à Siam, par les Bouddhistes. Mais vient-il à être atteint d'albinisme, c'est alors que ce roi des Proboscidiens devient l'objet d'hommages ayant un caractère véritablement religieux. On le considère comme une incarnation de quelqu'un des anciens rois du pays. A sa mort, on a soin de lui rendre les honneurs funèbres dus à son rang. Aussi ne

(1) *Ramayana, poema Sanscrito di Valmici*, trad. italiana con note di Gaspare Gorresio, *Adicanda*, vol. I, cap. 43°, p. 119. Parigi, 1847.

sera-t-on pas surpris que l'acquisition de quelques éléphants blancs soit devenue le sujet de l'ambition des princes de l'Indo-Chine. Plusieurs fois, ils s'en disputèrent la propriété les armes à la main. C'est ce qui eut lieu notamment dans cette fameuse guerre entre Siam et Pégu dont parle M. l'abbé de Choisy, et qui coûta la vie à environ un demi-million d'hommes (1).

Nous n'avons pas besoin d'insister au reste sur le rôle parallèle, pour ainsi dire, que jouent l'éléphant dans la légende de Phra-Ruáng et le tapir dans celle de Votan, laquelle se rattache à la première par tant de liens. En récompense de ses rares mérites, le monarque Thaï rencontre l'animal sacré, et c'est également en qualité d'objets de la vénération populaire que le chef des Chanes transporte les tapirs à Huéhuétan.

Enfin, un passage du manuscrit Cakchiquel nous représente bien positivement le culte du tapir comme introduit des régions lointaines, ainsi que celui du serpent, dans le Centre-Amérique. Il parle du « riche et puissant Xibalbay (2), » qui donna naissance à *Chay-Abah*, nourri du maïs, « enlevé dans « Paxil, après la mort d'*Utïuh*, et pétri avec le sang du tapir « et du serpent, que l'on alla chercher du dedans de la mer. » M. l'abbé Brasseur a fort bien démontré que ce *Chay-Abah* (litt., pierre d'obsidienne), désigne la caste guerrière, l'aristocratie militaire (3), dont les armes étaient le plus souvent fabriquées de pierre. Nous avons parlé déjà de l'identité de Paxil avec les régions arrosées par le Tabasco et l'Uzumacinta, lieux du débarquement de la colonie commandée par Quetzalcohuatl. Quant à *Utïuh* ou le Sarigue, il convient d'y voir, comme nous l'établirons dans un autre travail, un

(1) *Journal du Voyage de Siam*, fait par M. l'abbé de Choisy, p. 243 et 337. — Trévoux, 1741.

(2) *Rech. sur les ruines de Palenqué;* chap. 4e; p. 45. — *Pop vuh*, Dissertation, etc., § IX, pl. 150.

(3) *Pop. vuh*, § IX, p. 150.



emblème de cette civilisation Maya qui précéda, tant au Yucatan que dans les autres contrées avoisinantes de la Nouvelle-Espagne, l'établissement des Votanides. Il est vrai que ces termes « du dedans de la mer » s'appliquent plutôt au golfe de Mexique qu'avaient traversé les nouveaux émigrants qu'au Pacifique. C'est, qu'en effet, les civilisateurs venus d'Asie, ou plutôt leurs disciples et descendants, au lieu de suivre la voie directe, sont arrivés, en grande partie, par l'Est des États-Unis dans les régions du Sud.

M. l'abbé Brasseur voit dans ce pétrissage du maïs avec le sang des animaux que nous venons de citer, « un mystère « de plus à ajouter à tant d'autres que renferment les genèses américaines (1). » Ne pourrait-on point l'expliquer assez naturellement de la façon suivante? Les sectateurs du culte de Quetzalcohuatl, ou du moins les principaux d'entre eux, se constituent en caste supérieure. Le maïs, cultivé par les indigènes dans les plaines chaudes et humides de Paxil, forme la base de leur nourriture, et ils adoptent le culte du Tapir et du serpent, antérieurement porté au Chiapas par les sujets de Votan.

Peut-être sera-t-on tenté de voir un dernier argument en faveur de la thèse par nous soutenue, dans une particularité architectonique, commune aux pagodes de Siam et à certains édifices du Centre-Amérique? Nous voulons parler de ces appendices bizarres dont la forme a été comparée à celle d'une trompe d'éléphant (2). Ils nous rappellent également, mais de bien plus loin, les gargouilles de nos cathédrales gothiques, bien qu'ils ne servent nullement au même usage. A Siam, ce même genre d'ornement, dans sa simplicité première, n'est que la reproduction fidèle de la défense de l'éléphant. Parfois aussi, le caprice de l'artiste lui fait décrire les zig-zags les plus fantastiques, et, dans ce cas, il ne ressemble plus à rien de connu, si ce n'est aux appendices des temples

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué;* chap. 4°; p. 45, en note.

(2) Bâtissier; *Histoire de l'Art Monumental*, p. 331. — Paris, 1845.

palenquéens. Nous savons que les archéologues attribuent à ces derniers une origine et une valeur symbolique tout différentes. Il n'en est pas moins curieux de constater ce nouveau point de rapprochement entre deux types architecturaux aussi semblables, à tant d'autres égards, que ceux des Américains et des populations de l'Extrême-Orient. Ne pourrait-on point admettre, à la rigueur, que les nations du Nouveau-Monde ont conservé le motif décoratif, après avoir perdu le souvenir de sa signification primitive?

Une objection nous sera sans doute adressée. On conçoit facilement cette substitution du culte du tapir à celui du proboscidien asiatique, dans un pays où vit le tapir; mais pourrait-on comprendre le souvenir du culte rendu à l'éléphant chez des populations qui ne pouvaient connaître ni le tapir ni aucun autre gros quadrupède ressemblant de près ou de loin à l'éléphant? Tel était cependant le cas pour les civilisateurs du Nouveau-Monde qui s'étaient rendus d'abord dans le centre des États-Unis, avant de passer dans les régions intertropicales. Les seuls mammifères de dimensions considérables qui habitaient la zône tempérée de l'Amérique du nord sont le bison et l'orignal, et certes ils ne rappellent guère les animaux dont nous venons de parler. A ceci, on peut répondre que ce n'est pas la première fois que l'on voit des populations garder ainsi souvenir d'une faune complètement étrangère à leur pays, ou même imaginaire.

Combien de fois n'est-il pas question, dans nos ***bestiaires***, du moyen-âge, de la licorne, animal certainement fantastique, et dont l'idée première semble empruntée à quelque vague réminiscence du rhinocéros? L'auteur des *Niebelungen* parle de lions tués par Sigefroi (1) dans ses voyages, et cependant avait-il jamais vu de lions? On peut être certain que de son temps, il y avait bien des siècles que ce carnassier n'habitait

(1) *Le Monde avant la création de l'homme*, par le d[r] W. F. A. Zimmerman, traduit de l'allemand, par MM. L. Hymans et L. Strens, p. 257. — Bruxelles, 1857.

plus l'Allemagne. Les colons anglais qui virent pour la première fois des bisons, leur donnèrent le nom d'un animal propre aux régions chaudes, et qui ne pourrait même pas vivre dans les Iles Britanniques, celui de *buffalo* ou buffle. Il en fut tout de même pour les Espagnols, lesquels donnèrent les noms de tigres et de lions à des quadrupèdes du genre *felis* propres au Nouveau-Monde. Est-ce que depuis les temps historiques, lions ou tigres ont jamais habité l'Espagne? Peut-être trouverions-nous l'exemple d'un fait plus surprenant encore dans les anciennes *Annales* de l'Amérique. Le singe était regardé comme l'emblême du vent, aussi bien par les habitants de la Nouvelle-Espagne (1) que par les Indous, et il n'est pas vraisemblable qu'un accord si remarquable sur ce point fût le fruit du seul hasard. Néanmoins, les ancêtres de la civilisation américaine n'avaient rencontré aucune espèce de quadrumanes vivant dans la vallée du Mississipi; et tout ce qu'ils connaissaient de cet animal, ils ne pouvaient le tenir que de la tradition. Au reste, quand on voit avec quelle fidélité certaines légendes d'origine asiatique, celle de Phra-Ruáng, par exemple, se sont conservées sur le plateau d'Anahuac ou sur les rives du Tabasco, on est moins surpris d'un pareil phénomène. Certains détails à nous transmis par les pélerins bouddhistes, sur le pays de Fou-Sang, prouvent qu'il y régnait un système de civilisation très-semblable à celui des peuples de l'Extrême-Orient; et cependant l'on ne saurait douter que ce pays ne fût réellement situé en Amérique, sur les côtes du grand Océan.

Enfin, l'éléphant trouvé par Phra-Ruáng, quoique blanc par la couleur de sa peau, avait cependant des défenses noires. Ici se rencontre une allusion évidente à un usage généralement adopté dans l'Extrême-Orient, et qui, de là, semble s'être répandu chez diverses tribus du Nouveau-Monde, celui de se noircir les dents. On le retrouve notamment à Siam (2), au

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, p. 59 (en note.)

(2) *Études asiatiques*, par M. de Rosny, article *Siam*, p. 169.

Tong-King (1), à Sumatra (2), Java, Mindanao (3) et chez les Dayaks de Bornéo (4). Les habitants de ces pays craindraient, en gardant leur râtelier tel que la nature le leur a donné, de ressembler aux éléphants, chiens et autres animaux (5). Pour éviter ce malheur, les jeunes gens des deux sexes, dès qu'ils ont, suivant les pays, atteint l'âge de huit à quatorze ans, commencent à se noircir les dents avec un jus ou vernis végétal (6) et parfois avec une certaine poudre de fabrication chinoise (7). Une fois la substance tinctoriale appliquée, il faut rester plusieurs jours sans manger ni chiquer de bétel (8). Dans la crainte de s'empoisonner, le patient se trouve réduit à ne prendre qu'un peu d'eau de thé ou quelque autre aliment liquide (9).

Ces bizarres pratiques se retrouvent également chez les Formosans, peuple de race Malaie; mais elles revêtent chez eux un caractère tout spécial (10). Chaque village indigène obéit à un ou plusieurs anciens, qui non-seulement jugent les différends, mais encore assignent des récompenses aux bien méritants. L'une des plus recherchées consiste dans la permission de se teindre les dents en noir. C'est, pour eux,

(1) *Nouveau Voyage autour du Monde*, par G. Dampier, t. III, chap. 3e, p. 149.

(2) *Ibid.*, t. III, chap. 7e, p. 156. — *Mon second Voyage autour du Monde*, par Mme Ida Pfeiffer, chap. 6e, p. 161.

(3) *Nouveau Voyage autour du Monde*, par G. Dampier, t. II, chap. 12e, p. 3.

(4) *Mon second Voyage autour du Monde*, par Mme Ida Pfeiffer, chap. 2e, p. 54.

(5) *Nouveau Voyage autour du Monde*, par Dampier, t. III, chap. 7e, p. 49.

(6) *Études asiatiques*, ubi suprà.

(7) *Description du royaume Thaï*, par Mgr Pallegoix, t. I, chap. 7e, p. 200.

(8) *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, relation du P. Tachard, liv. 6e, p. 180. — Amsterdam, 1687.

(9) *Nouveau Voyage autour du Monde*, par Dampier, ubi suprà.

(10) *Histoire du Japon*, par J. Lemare, p. 198. (*Hist. de l'île de Formose*). Paris, 1825.

l'équivalent de la croix d'honneur ou du ruban porté à la boutonnière.

Afin de se procurer ce genre d'agrément, les Annamites se frottent souvent la mâchoire avec du tabac réduit en poudre(1). La coloration des dents en noir existe également aux îles Mariannes (2), ainsi qu'au Japon, mais seulement chez les femmes; et ce ne serait pas une des seules raisons que nous aurions d'admettre l'existence d'antiques relations entre les insulaires du Nippon et les Mariannais. Lorsqu'une Japonaise se marie (3), elle commence à s'appliquer la teinture en question, et cette opération demande ensuite à être renouvelée deux fois la semaine. C'est, dit-on, une manière de prouver qu'elle renonce à la coquetterie et au désir de plaire. Aussi les jeunes filles ne sont-elles point astreintes à cette pratique, exclusivement suivie par les veuves et les femmes mariées. Nous verrions là une preuve que cet usage n'est point indigène dans ces îles; vraisemblablement il a pris naissance dans les régions intertropicales, où croît le *bétel* (piper bétle), et doit son origine à l'emploi du *siri* ou chique de bétel, si fort en vogue chez les Malais et Indo-Chinois. Le *siri* s'obtient, comme on sait, en coupant en quatre un fruit d'aréquier, que l'on saupoudre de chaux de coquillages, et que l'on enveloppe d'une feuille de bétel (4). Il a pour effet de donner aux dents une teinte jaunâtre (5). Peut-être aura-t-elle paru désagréable à l'œil, et, pour la dissimuler, aura-t-on eu re-

(1) *Cochinchine Française et royaume de Cambodge, etc.*, chap. 24ᵉ, p. 232, par M. Charles Lemire. — Paris, 1869.

(2) *Océanie*, par M. de Rienzi (de la collection de Firmin Didot), t. I, p. 392. — Paris, 1838. — *Cochinchine Française*, par M. Lemire, p. 223.

(3) M. Rodolphe Lindau. *Un Voyage autour du Japon*, chap. 3ᵉ p., 46. — Paris, 1864. — *La Chine et le Japon au temps présent*, par M. Henry Schliemann, p. 69. Paris, 1867.

(4) *Voyage à Siam*, par le R. P. Tachard. Ubi suprà.

(5) *Nouveau Voyage autour du Monde*, par Dampier, t. III, chap. 7ᵉ, p. 156. — *Océanie*, par M. de Rienzi, t. 3ᵉ, p. 363. — *Cochinchine Française*, par M. Lemire, p. 223.

cours à l'application d'un vernis de couleur plus foncée. Par la suite, la coquetterie s'en sera mêlée, et les amateurs de siri auront été charmés de pouvoir faire passer pour une beauté ce qui était le résultat de leur habitude favorite.

Le goût de ce genre de parure s'étant enfin développé, l'on s'aperçut que d'autres nuances d'un ton plus gai, pourraient avec avantage être substituées au noir. Aussi les habitants de Macassar se montrent « fort curieux (1), nous dit-on, de peindre leurs dents, tantôt en noir, tantôt en vert, et le plus souvent en rouge. » On les frotte préalablement avec du jus de citron, pour permettre à la teinture de prendre.

Mais l'on ne s'en tint pas là. Les populations de l'Archipel Indien semblent avoir pris plaisir à faire de leur râtelier, l'objet d'expériences sans fin. Il ne suffisait point d'avoir donné aux dents une teinte autre que leur teinte naturelle. On voulut aussi en changer la forme. De là, l'usage de les limer, si répandu chez les tribus de toute la Malaisie. L'artiste appelé pour cette opération, a d'ordinaire soin de travailler les dents du patient, celles notamment de la mâchoire supérieure, avant d'appliquer la couleur. Cette cérémonie se célèbre même en beaucoup de localités, avec un grand apparat (2). A Macassar, les jeunes gens y sont soumis dès l'âge de onze à douze ans (3), L'opérateur les fait coucher sur le dos, leur met un baillon dans la bouche. De cette façon, elle reste toujours également ouverte, et il lui est plus facile, au moyen d'une petite lime, de séparer toutes les dents de la mâchoire d'en haut les unes des autres, de les rendres toutes égales. On les polit ensuite avec un ciseau fort fin et fort délicat. Une pratique plus extraordinaire encore existe à Bali et dans quelques autres endroits de la Malaisie. Elle consiste à rele-

(1) *Descrip. historique du royaume de Macaçar*, p. 102. — Ratisbonne, 1700.

(2) *Mon second Voyage autour du Monde*, par Mme Pfeiffer. chap. 11e, p. 313 et 314.

(3) *Description historique du royaume de Macaçar*, p. 102.



ver les dents vers les oreilles (1). Je ne sais trop comment l'on peut parvenir à un tel résultat. En tout cas, cette coutume pourrait bien avoir eu, à l'origine, beaucoup plus d'extension qu'aujourd'hui. Certaines statuettes Bouddhiques de Siam et de Java, bon nombre de masques de théâtre de ce dernier pays, ont les dents disposées de la sorte. Quelque chose d'analogue, nous le verrons tout-à-l'heure, semble s'être produit chez les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ceci nous prouve, en tous cas, l'origine sacrée de l'usage en question. On ne saurait contester le rôle important que joue le masque dans le rituel de presque toutes les religions payennes. On sait qu'à Rome, les dévots d'Anubis, lors des fêtes consacrées à ce dieu, s'affublaient d'une tête de chien ou mieux de chacal, en bois ou en carton. Ce déguisement permit même à quelques-uns d'entre eux, d'échapper au glaive des proscripteurs. A Java, ce genre de travestissement est réservé à certaines divinités ou aux marionnettes qui, sur le théâtre, figurent les héros de l'ancienne histoire nationale. C'est un vestige des temps de l'idolâtrie, et nous avons droit de regarder comme puérile, l'explication donnée par un auteur musulman. On représente, nous dit-il, les personnages scéniques avec des traits difformes et des dents saillantes, pour faire croire à la génération présente que leurs ancêtres étaient ainsi bâtis avant leur conversion à l'Islamisme. C'est du reste, une tendance naturelle de l'esprit humain, de se représenter sous des formes hideuses, les mauvais génies et même les sectateurs d'un culte différent. Ne figurons-nous pas le diable avec des cornes, des griffes et une longue queue? Tels sont précisément les traits que prêtent aux chrétiens les musulmans de l'intérieur du Maroc. Ce qui est plus extraordinaire, c'est la croyance en vigueur, il n'y a pas longtemps encore, chez certains protestants d'Angleterre, appartenant aux classes les plus infimes de la société. Ils gratifiaient nos prêtres catholiques de pieds fourchus comme ceux des vaches ou des chèvres.

(1) *Océanie*, par M. de Rienzi, t. I, p. 92.

Pour en revenir à la question qui nous occupe, le masque avait, chez beaucoup de nations américaines, juste la même valeur. On sait que le nom de *Tezcatlipoca*, litt. « albâtre fumeuse » donné à la principale des divinités du panthéon mexicain, était tiré de la substance même qui dérobait aux yeux le visage de la statue (1). Le personnage sculpté à l'entrée du grand temple de Tiaguanaco, semble également être représenté masqué (2).

Mais, pour en finir avec les usages des populations de la Malaisie, disons que les raffinés, par un excès de coquetterie vraiment inconcevable, se font arracher leurs meilleurs dents, afin d'avoir la gloire d'en porter d'or, d'argent ou de Tombac (mélange de cuivre et d'argent fin). Cette parure, du reste, n'est de mise que les jours de cérémonie et nous ne savons trop comment on y supplée en temps ordinaire.

Il n'est pas certain, après tout, que cette extirpation des dents, dont nous n'avons retrouvé nulle trace en Amérique, n'ait eu, à l'origine, une cause d'un ordre plus relevé. L'on aurait même quelque lieu de supposer que la race Malaise a reçu ce bizarre usage de certaines tribus mélanésiennes, qui paraissent avoir fourni aux iles océaniques, leur première couche de population. Ce qui est certain, c'est qu'on le retrouve chez les Australiens. Les hommes d'une tribu de la Nouvelle-Galles du Sud jouissaient du singulier privilége d'arracher une incisive aux jeunes gens des clans avoisinants (3). C'était, du reste, la seule marque de subordination que ces derniers leurs témoignassent. Quelques tribus de Van-Diémen semblent éga-

(1) D'après le *Codex* Letellier, le nom de Tezcatlipoca aurait été donné au Dieu, parce qu'il se montra, pour la première fois, sur le mont du Miroir. (Voy. *Hist. des nat. civ.*, t. III, p. 488.) Mais c'est là, sans doute, une légende fabriquée après coup et pour expliquer une étymologie devenue obscure.

(2) *Antiquités américaines, Lettre sur les antiquités de Tiaguanaco*, par M. L. Angrand, p. 27 et pl. A, fig. 1. (Extrait de la *Revue générale d'Architecture et des Travaux publics*, vol. XXIV.)

(3) *Précis de la Géographie universelle*, par M. Malte-Brun, t. IV, liv. 77e, p. 323. — Paris, 1813.

lement avoir eu l'habitude de s'enlever deux incisives à la mâchoire supérieure (1). Il en est exactement de même chez certaines peuplades de la terre de Witt (2), et à ce propos, le célèbre navigateur Dampier se demande si « la nature les leur a refusées, ou bien si, comme quelques peuples d'Afrique, ils ont coutume de se les arracher. »

Le doute du hardi explorateur nous semble, avouons-le, assez difficile à comprendre. Comment admettre, en effet, cette fantaisie du créateur qui aurait privé ces indigènes de l'Australie, de ce qu'il a si libéralement accordé à tout le reste du genre humain ?

N'y aurait-il point dans la coutume dont nous venons de parler, une nouvelle preuve de ce lien de parenté plus ou moins étroit qui semble unir les nègres océaniens à ceux de l'Afrique? Les anthropologistes ont, depuis longtemps, signalé la ressemblance typique des Négritos de Luçon et des peuples de Guinée, des *Makouas* de la côte orientale d'Afrique avec les Australiens. L'on a cru retrouver dans le langage des indigènes de la Nouvelle-Irlande, certaines traces d'allitération, procédé grammatical si caractéristique des dialectes de la Cafrerie et du Congo. Ce qui est certain, c'est que l'ablation des incisives supérieures se retrouve en vigueur chez quelques tribus de la Nubie, que M. le docteur Livingstone l'a signalée parmi les peuplades riveraines du Zambèze. Les habitants de ce dernier pays se flattent ainsi d'acquérir quelque ressemblance avec le Zèbre et le Couagga, animaux réputés nobles, et peut-être même, vénérés comme sacrés. Les Australiens, en suivant cet exemple, auraient-ils songé à se donner un air de famille avec le Kanguroo? On sait que dans certaines de leurs cérémonies, ils imitent les postures du chien et du Kanguroo, marchent à quatre pattes, s'affublent de queues postiches. Ils proclament ainsi, en quelque sorte, la

(1) *Précis de la Géographie universelle*, par Malte-Brun, t. IV, liv. 77e, p. 329. — Paris, 1813.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, p. 340.

supériorité de l'animal sur l'homme, ou plutôt font profession de zoolâtrie.

Et en effet, c'est dans cette forme grossière de la religion, c'est dans le fétichisme plus ou moins inconscient, qu'il faut chercher la cause de presque toutes ces déformations artificielles du corps humain. De ceci, nous donnerons une preuve frappante dans notre travail sur l'aplatissement du crâne chez certaines races des deux continents.

Quant aux négresses de Lida, elles se bornent à limer leurs dents (1), comme font les Malais, et peut-être bien cet usage ne serait-il au fond qu'un adoucissement du précédent.

Si maintenant, nous tournons nos regards vers le Nouveau-Monde, nous verrons régner chez plusieurs des nations indigènes, des usages tout semblables à ceux des races de l'Extrême-Orient, dont ils les ont très-probablement reçus. Les *Cuextecas* (2), habitants de la province de *Cuextlan* où se trouvaient la ville et le port de *Panuco*, lieu de débarquement de Quetzalcohuatl, suivant certains auteurs, s'aiguisaient et se noircissaient, eux aussi, les dents.

Landa nous apprend que les Indiennes du Yucatan, considéraient comme une grande beauté d'avoir les dents taillées en forme de scie. Pour se la procurer, elles avaient recours à de vieilles femmes, habiles *ad hoc*, qui leur limaient les incisives, au moyen d'une certaine pierre et d'eau (3).

Enfin, on pourrait rapprocher l'usage othomie de celui des Japonais et des insulaires des Mariannes. Il n'y avait chez eux que les jeunes filles qui se teignissent les dents en noir (4). C'était tout l'inverse pour certaines tribus du pays de Cumana. Ce genre d'embellissement, auquel on semblait

(1) *Voyage d'un naturaliste, etc.*, par M. E. Descourtilz, t. II, liv. 3ᵉ, chap. 2, p. 124.

(2) Sahagun. *Hist. de las Cosas de Nueva-España*, t. III, lib. 10ᵉ, cap. 29, § 8ᵉ, p. 133. — Mexico, 1830.

(3) *Relac. de las Cosas de Yucat.*, § 31, p. 183.

(4) Sahagun. *Hist. de las Cosas de Nueva-España*, lib. 10ᵉ, cap. 29.

attacher le plus grand prix, était exclusivement dévolu au sexe masculin. Ceux qui conservaient à leur râtelier, sa couleur naturelle, étaient dédaigneusement traités de femmes (1). Nous voyons ici une preuve nouvelle du mépris que témoignent d'ordinaire pour le sexe faible, les peuples babares et spécialement les Américains. Parmi eux, l'homme voulait garder pour lui tous les avantages, y compris celui de la parure. Ainsi, chez certaines tribus vivant au bord du Pacifique, sur la ligne équinoxiale, il n'y avait que les hommes qui portassent des pierreries, genre d'ornement fort précieux à leurs yeux (2). De même chez les Yucatèques, les individus du sexe masculin fesaient, seuls, usage de miroirs. Aussi disait-on, par manière de proverbe, d'un mari infortuné, que sa femme lui avait mis le miroir dans les cheveux, par derrière la tête (3). Quoiqu'il en soit, les Cumanais avaient recours pour colorer leurs dents, à une certaine herbe brûlée et réduite en poudre. On la mêlait à la chaux provenant de coquillages calcinés. Ce mode de préparation nous rappelle assez celui qu'emploient les Malais pour fabriquer le *Siri*. L'herbe à teinture était d'ailleurs l'objet d'un commerce important. On l'échangeait contre de l'or, des esclaves et autres marchandises.

L'auteur prétend que les Cumanais doivent à l'emploi de cette herbe, de conserver leur râtelier parfaitement sain et d'ignorer toute espèse d'odontalgie. Nous ne savons pas jusqu'à quel point une telle assertion est fondée. En général, comme l'ont remarqué M. Alcide d'Orbigny et d'autres voyageurs, les Indiens de l'Amérique du Sud de race pure jouissent d'un privilége fort enviable, celui de conserver leurs dents et la couleur noire de leurs cheveux jusqu'à un âge avancé.

Au contraire, le traitement auquel les Malais soumettent

(1) Herrera. *Historia General*, decad. VII, cap. 10e, lib. 4e, p. 126. — — Madrid, 1726.

(2) *Histoire de la Découverte et de la Conquête du Pérou*, traduite de l'espagnol, d'Augustin de Zarate, t. I, chap. 4e; p. 16. — Paris, 1774.

(3) *Relac. de las Cosas de Yucat.*, § 20e, p. 115.

leur mâchoire, produit un résultat bien différent. L'ablation de l'émail, conséquence naturelle de l'emploi de la lime, joint à l'usage immodéré du *Siri* et de la pipe explique chez eux la fréquence des mauvais râteliers (1). Aussi rencontre-t-on chez eux beaucoup de brèche-dents, même parmi les jeunes gens (2).

Quant à la coutume de se relever les dents vers les oreilles, je ne crois pas qu'on l'ait trouvée en vigueur chez les Américains, lors de la découverte; mais un passage du Codex Chimalpopoca, donné par M. l'abbé Brasseur, ferait supposer qu'elle a dû, à une certaine époque, y être importée d'Asie. *Tezcatlipoca* (3), le grand ennemi de *Quetzalcohuatl*, enfin admis en la présence de ce monarque, lui offre un miroir magique, en disant : « Connais-toi toi-même; regarde, mon « seigneur. Tu vas apparaître dans ce miroir. » Le Roi-Pontife cédant à ce perfide conseil, resta pétrifié d'épouvante. Il venait de voir dans l'objet qui lui était présenté, une image de lui-même, véritablement hideuse, mais qu'il ne savait point être fausse et illusoire. Alors, il forme le projet de quitter *Tollan*, la capitale de ses états. Un magicien, afin de l'encourager à se montrer à ses sujets, propose de fabriquer pour le pontife, un masque destiné à dissimuler sa difformité aux regards. Le prince y consent. Une description détaillée du masque en question est donnée par le manuscrit Mexicain, et il est surtout question de deux dents jumelles, en forme de serpents qui sortaient de sa bouche. Nous ne pensons pas que l'extrême ressemblance avec les masques Javanais dont Crawfurd a donné le dessin, puisse être plus flagrante.

En tous cas, la scène où ce dernier objet est présenté au roi de Tollan, renferme, comme l'a fort bien remarqué

(1) *Océanie*, par M. de Rienzi, t. 1, p. 92

(2) *Mon second Voyage autour du Monde*, par Mme Pfeiffer, chap. 7e, p. 164.

(3) *Quatre Lettres sur le Mexique*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, p. 36 et 37. — Paris, 1868.

M. Angrand, une allusion évidente à son apothéose. Elle est reconnue authentique, même par les sectateurs du culte rival. Le masque, emblême sacré, signe de la divinité, est appliqué à Quetzalcohuatl, au moment où celui-ci commence à être tenu pour Dieu. Il s'agit, dans tout ce récit, des luttes religieuses qui déchirèrent si longtemps l'empire Toltèque, et de l'essai de transaction par lequel on s'efforça vainement d'en prévenir le retour.

Nous voici parvenu à la fin de notre travail sur le mythe de Votan. Nous avons exposé longuement toutes les preuves propres à établir son origine Asiatique et nous estimerions heureux que sa lecture contribuât tant soit peu à développer, parmi notre public, le goût des études Américaines, si délaissées en France. Toutefois, avant de poser la plume, ne sera-t-il pas utile de présenter un résumé des données historiques fournies par l'étude de la légende en question, et pour ainsi dire, de poser nos conclusions ?

I. L'établissement de la civilisation Asiatique dans le Nouveau-Monde semble ne pouvoir pas être antérieur au IIIe siècle avant notre ère ; peut-être même conviendrait-il de le regarder comme un peu plus récent. Cela ressort, entre autres, de ce fait, qu'un caractère de l'écriture Aryaque se retrouve en vigueur chez les populations de la Nouvelle-Espagne. Or, les plus anciens spécimens de l'alphabet en question, qui soient parvenus jusqu'à nous, ne remontent pas au delà de la date ci-dessus indiquée. Ce serait, d'ailleurs, un grand hasard que ce système graphique ait été porté en Amérique, juste à la même époque où on venait de l'inventer sur les rives de l'Indus. Il est probable qu'avant l'arrivée des colons partis de l'Ancien-Monde, toute la race cuivrée en était juste à ce point, que n'ont point aujourd'hui encore dépassé certaines tribus de l'Orégon, du Brésil, du Buénos-Ayres et les peuplades Australiennes ; c'est-à-dire qu'elle se trouvait également étrangère aux arts même les plus usuels, les plus indispensables, et pauvre en traditions.

II. C'est dans le royaume Gréco-Asiatique de Bactriane et les régions avoisinantes, que le travail de fusion entre les mythes Helléniques et ceux de l'Orient, semble s'être accompli sur la plus vaste échelle. Les monarques Grecs de ce pays prenaient sur leurs monnaies, le titre tout persan de « Rois des rois » (1). Après avoir atteint son plus haut point de splendeur vers le milieu du second siècle avant notre ère, leur empire succomba en peu d'années sous les coups des Parthes et des Scythes. Cependant l'influence de la civilisation Occidentale, tout en cessant d'être prépondérante, s'y fit quelques temps encore sentir. Sur une monnaie d'Azès, prince d'origine Scythe, qui succéda de très-près à la dynastie Hellénique, nous trouvons le dieu Indien *Siwa*, figuré avec ses quatre bras et entouré d'une légende grecque (2).

C'est très-probablement de ces contrées que la légende de Thésée, ainsi que plusieurs autres, se répandit en traversant le Tibet et le grand massif de l'Himalaya, jusquo sur les rives du Mé-Kong et de l'Irrawaddy. De là, elles purent sans trop de difficulté, s'étendre jusqu'en Amérique. On s'explique, par ce moyen, l'affinité plus grande de certains mythes de la Nouvelle-Espagne avec ceux de l'Iran, qu'avec les mythes Indiens correspondants; fixer une date précise ne serait pas sans quelque danger. Nous ne pouvons, sans doute, ni remonter plus haut que l'an 254 avant Jésus-Christ, époque de la fondation de l'Empire de Bactriane ni descendre plus bas que la deuxième moitié du second siècle, époque de sa ruine définitive. Ce résultat s'accorde assez bien avec les données fournies par d'autres documents. Les Birmans, on l'a déjà vu, font monter le fabuleux *Pyu-Tsau-ti* sur le trône, en l'an 32 de notre ère, et

(1) *Journal des Savants*, février 1839. Deuxième supplément à la *Notice sur quelques Médailles grecques inédites des Rois de la Perse et de l'Inde*, par Raoul Rochette, p. 98, 100 et 101.

(2) *Ibid., ibid.* Deuxième supplément, année 1836, p. 205.

peut-être cette date nous marque-t-elle en réalité, celle où ils commencèrent à avoir connaissance de la légende de Thésée. C'est, en tous cas, la plus ancienne de celles où nous voyons paraître dans les annales de l'Extrême-Orient, un personnage de la même famille que le héros Grec. Les inductions tirées de l'étude de l'écriture Aryaque, conduisent, on le sait, aux mêmes conclusions. Elles ne nous permettent point de dépasser le IIIe siècle avant J.-C. En tous cas, ce fut surtout, peut-être exclusivement, par l'Indo-Chine et l'Archipel Malai, que l'influence Asiatique s'étendit jusque dans le Nouveau-Monde. Cela ressort clairement de la ressemblance toute spéciale qu'offrent sous le rapport des légendes, traditions, coutumes, les races de l'Amérique avec celles de ces dernières régions.

III. Il est vraisemblable que le *Kouro-Siwo* ou fleuve noir et le courant de Tessan, lesquels partant des côtes Sud du Japon, vont aboutir aux rives de Californie, jouèrent un grand rôle dans ces migrations d'un continent à l'autre. Ce sont eux qui, de temps à autre, entraînent, comme nous le verrons dans un autre travail, des jonques Japonaises jusqu'aux environs de San-Francisco. On peut juger par ce qui se passe aujourd'hui, de ce qui dut nécessairement avoir lieu en des temps plus reculés. Grâce à ces fleuves marins, les communications sont bien plus faciles entre les deux rives opposées du Pacifique qu'entre celles de l'Atlantique. La direction même du *Gulf-Stream,* prenant naissance dans la mer des Antilles, pour baigner les côtes de l'Europe Occidentale, favorise, jusqu'à un certain point, la navigation d'Amérique en nos contrées, mais oppose un obstacle considérable à celle qui s'opérerait en sens inverse.

IV. Peut-être, le passage déjà mentionné du mémorial de Culhuacan, relatif à l'arrivée des Chichimèques en Aztlan, l'an 49 de notre ère, nous donnerait-il l'époque précise de ces migrations Asiatiques dans le Nouveau-Monde, ou au

moins de l'une d'entre elles. Un peu moins de trois siècles se seraient, par conséquent, écoulés entre la conquête d'Alexandre qui fit pénétrer la civilisation Hellénique dans la Haute-Asie, et l'importation des mythes Grecs en Amérique. C'est plus de temps qu'il ne leur en fallait pour traverser tout l'Extrême-Orient et la vaste étendue des mers. Toutefois, nous n'oserions rien affirmer d'une façon trop absolue, à cet égard. La seule chose qui semble évidente, c'est que la navigation Chichimèque de l'an 49, pourrait difficilement être identifiée à la migration des tribus Votanides vers les régions du Sud.

V. La légende Votanide, nous l'avons déjà dit, se retrouve chez les Cussitaws et c'est de là, sans aucun doute, qu'elle a été portée au Chiapas. D'un autre côté, les Cussitaws, de même vraisemblablement que les autres fractions de la race Chahta, ont à l'origine habité la rive gauche du Mississipi.

Peut-être même venaient-ils de beaucoup plus loin à l'Ouest. Ainsi se trouve confirmé le témoignage de Clavigero, qui fait arriver Votan par le Nord. Comme il a déjà été dit plus haut, le souvenir de l'influence exercée par lui, peut-être même la trace de ses étapes, se conservèrent-t-ils dans les traditions des Othomies et des Tarasques du Méchoacan?

En tout cas, c'est dans le Chiapas et très vraisemblablement dans le *Valum-Votan* des indigènes actuels qu'il faut chercher le foyer par excellence de la civilisation Votanide. Il n'aurait donc rien à faire avec le *Xibalba* ou *Xibalbay* des écrivains guatémaliens. La ville de ce nom, très-probablement occupée depuis par les sectateurs de Quetzalcohuatl, se trouvait beaucoup plus à l'Est et pourrait être identifiée, soit avec Palenqué, soit avec Ococingo, soit enfin avec quelqu'autre des cités ruinées du voisinage.

Quant au *Valum-Chivim* ou terre des *Xibes*, nous l'assimilerions volontiers avec les régions arrosées par le Tabasco et l'Uzumacinta, où aborda Quetzalcohuatl. D'ailleurs, *Imos* et lui ne sont, comme nous le verrons dans un autre travail,

qu'un seul et même personnage connu, il est vrai, sous deux noms différents.

VI. En tout cas, les sujets de Votan ne furent point les premiers habitants policés de la Nouvelle-Espagne. La civilisation Yucatèque dont Zamnà est regardé comme le fondateur, la plus précoce, suivant toutes les apparences, de celles qui fleurirent dans le Nouveau-Monde, avait dû parvenir avant leur arrivée à un certain degré de développement. Les Votanides, d'ailleurs, trouvèrent les hauts plateaux déjà occupés par les Quinamés. Quoique ces derniers ignorassent encore, suivant toutes les apparences, le travail des métaux (1), on ne saurait les regarder comme absolument barbares. Peût-être, est-ce à eux qu'il faut attribuer l'érection de ces monuments Cyclopéens que l'on retrouve, non-seulement dans l'Amérique-Centrale, mais encore au Pérou (2). Nous ne savons rien de la race à laquelle appartenaient les Quinamés. Ils n'étaient même peut-être apparentés aux Mexicains, ni par le sang, ni par la langue (3). On ne saurait douter toutefois qu'ils ne se rapprochassent des Toltèques Occidentaux. C'est ce que tendrait à prouver l'existence chez eux, des cultes de *Tlaloc* (4) et de *Tezcatlipoca* (5). Ne serait-ce point ces Quinamés eux-mêmes que

(1) Torquemada. *Monarquia Indiana*, t. II, liv. 6e, chap. 24e, p. 48, col. 2e.

(2) *Hist. des nat. civil. du Mexique;* t. I; liv. 1er; chap. 2e; p. 43 et 44 (en note).

(3) *Quinamé* (en mexicain *Quinametl*) parait n'être qu'un sobriquet désignant le langage inintelligible que parlait cette race. Ce mot semble dérivé de *quinan*, prétérit inusité du fréquentatif *quiquinaca*, gémir, grogner, ou *quiquinatza*, hennir, aboyer. (Voy. *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. 4e, p. 47, en note). — Ainsi dans la Bible, *Emim* et *Zom-Zomim*, noms de deux antiques nations de la Palestine, semblent marquer des peuples au parler barbare et incompréhensible.

(4) *Hist. des nat. civ. du Mexique*, t. I, liv. 2e, chap. 1er, p. 154.

(5) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. 5e, p. 56. — Motolinia appelle la période des Quinamés, *Soleil* ou Période de Tezcatlipoca et déclare que c'est ce Dieu qui les avait créés. Il fut ensuite supplanté par Quetzalcohuatl.

nous voyons figurés dans le fameux bas-relief de la croix, par ces nains à nez crochu placés sous les pieds des prêtres. Leur posture est bien celle de vaincus, d'hommes voués à la servitude. Leur stature exigüe indiquerait également leur état d'abjection. C'est ainsi que les riverains du Nil exprimaient leur mépris pour les Hycsos, en brodant l'image de ces derniers sur la semelle de leurs sandales, et que pour symboliser la majesté royale, ils figuraient le Pharaon dix fois plus grand que tout son entourage. D'ailleurs, ces petits hommes ont le front droit comme les Mexicains, tandis que chez les peuples de civilisation Orientale, cette partie était artificiellement déprimée.

Au contraire, l'invasion des sectateurs de Quetzalcohuatl sur les rives du Tabasco, d'où ils se répandirent dans l'intérieur du pays, doit être d'une époque plus récente. Nous voyons effectivement Votan les établir sous le nom de Tzéquils dans la cité de *Tulhà* ou mieux *Tula* (Ciudad-Réal de Chiapas.)

VII. Le nom de Votan, ainsi que ceux de ses prédécesseurs et de ses successeurs au trône de *Na-Chan,* sont évidemment d'origine toute astrologique. Néanmoins ce personnage n'est, suivant toute probabilité, que le *Boudha* des riverains du Gange, le *Poudan* des Tamils, c'est-à-dire le génie présidant au 3e jour de la semaine on au mercredi, l'*Hermès* des Grecs et le *Toth* Egyptien. Toutefois le texte de Nuñez, parlant d'une race de *Votans* qui, de son temps, vivaient encore à Téopixca, a beaucoup d'importance. Il prouve que *Votan* fut donné comme titre, soit à un personnage réel, à un chef de tribu, soit plutôt à un pontife ou même à une caste sacerdotale. On sait qu'il en était de même, au Mexique pour celui de *Quetzalcohuatl.*

VIII. Il nous serait impossible de reconstituer, d'une manière tant soit peu satisfaisante, l'histoire de l'empire de Na-Chan. Si l'on admet la date 49 de notre ère comme celle

de l'arrivée des premiers civilisateurs Asiatiques en Amérique, elle aurait été de bien courte durée. En effet, presque tout ce que les historiens nous rapportent à son sujet, s'applique exclusivement à la monarchie de Xibalba, d'origine plus récente et qui peut-être ne fournit pas une beaucoup plus longue carrière. Autant qu'il est permis de le conjecturer, le trône Votanide dut être renversé par les Tutul-Xiuhs, vers le milieu du IVe siècle, ou suivant d'autres, du IIe siècle de notre ère. Ces princes, sortis de Tulan ou Tulapan, soumirent à leur domination, presque toute l'extrémité du Mexique méridional, d'une mer à l'autre. La civilisation Votanide proprement dite, n'aurait, pour ainsi dire, brillé qu'un instant et c'est ce qui nous explique pourquoi aucune trace d'influence par elle exercée, ne se retrouve dans les contrées de l'Amérique du Sud.



TABLE DES MATIÈRES.

I. — HISTOIRE DE VOTAN.

II. — ORIGINES DU MYTHE DE VOTAN.

III. — AFFINITÉS DU MYTHE DE VOTAN AVEC LES PRÉCÉDENTS.

IV. — ORIGINE ASIATIQUE DE CERTAINS DÉTAILS DE LA LÉGENDE DE VOTAN.



ADDENDA.

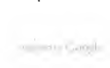
Page 22, ajouter après la ligne 11[e], *Otonila Macaaque*, très-probablement fautif pour *Oton Tlamacazque*, litt. en Mexicain « porteurs (de la statue) d'Oton. » L'on appelait *Téo-Tlamacazque*, litt. « porteurs du Dieu » les prêtres auxquels fut confiée, pendant la migration Aztèque, l'image de Tezcatlipoca.

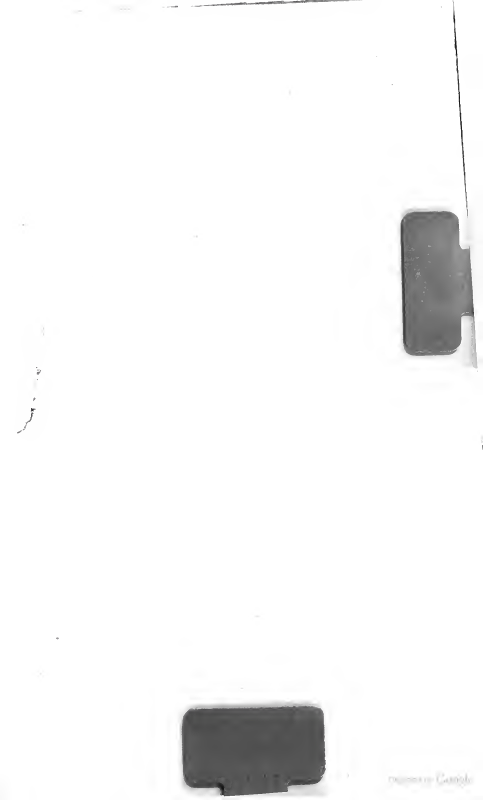
Page 32, ligne 3[e], ajouter moins d'un siècle après.

ERRATA.

Pages 11, 8e ligne, supprimer le mot *où*.
— 12, 13, 16, lire Ciudad au lieu de *Cuidad*.
— 16, lire pour nous fort douteuse au lieu de *pour fort douteuse*.
— 22, lire Méchoacan au lieu de *Michoacan*.
— 27, 28, lire Co au lieu de *Con*.
— 29, lire Maya quichée au lieu de *quiché*.
— 33, lire Ciudad au lieu de *Cuidad*.
— 34, 35, lire Lizana au lieu de *Landa*.
— 46, note 2, lire ellas au lieu de *ellos*.
— 50 (note), lire Maskokée au lieu de *Muskokée*.
— 54, lire enflammées au lieu de *enflammés*.
— 57, lire Muscogulge au lieu de *Muscogulque*..
— 57, lire Wooküfke au lieu de *Wooküke*.
— 59, lire hutche au lieu de *hatche*.
— 75, lire Irrawaddy au lieu de *Irrawady*.
— 93, supprimer le mot *fille*.
— 94, lire aegiochos au lieu de *acgiochos*.
— 97, lire Boudha au lieu de *Bouddha*.
— 100, lire cohuatl au lieu de *cohualt*.

ALENÇON. IMPRIMERIE DE E. DE BROISE, PLACE D'ARMES.






BIBLIOTECA